This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V. PER.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME SIXIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVI.
AVEC PERMISSION.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

SUR LA FICTION. *

IL semble que la vie de l'homme ne doive être employée qu'à la connoissance des vérités, & que tout ce qui détourne l'esprit de cette recherche, mérite d'être regardé comme pernicieux, ou du moins inutile. Quel vaste champ de

* L'Auteur de cet excellent Discours est Mr. *Borde*, Membre de l'Académie de Lyon, digne Antagoniste du fameux Citoyen de Geneve. Notre Recueil périodique seroit un vrai *Choix Litteraire*, s'il ne renfermoit que des piéces telles que celle-ci.

vérités hiſtoriques, morales, phyſiques, géométriques il reſte encore à défricher! que d'incertitudes à fixer! que d'obſcurités à diſſiper! Nous n'avons fait que quelques pas chancelants dans cette immenſe carriére: Le flambeau de notre raiſon n'a répandu que de foïbles lueurs dans ces vaſtes ténébres: Avons-nous donc acquis le droit de nous repoſer? avons-nous aſſez perfectionné les Sciences & les Arts utiles, pour nous livrer à ceux qui ne ſont qu'agréables? & les charmes imaginaires & paſſagers de la *Fiction*, ſont-ils dignes d'occuper l'eſprit de l'homme, & de partager ſes hommages dûs aux beautés ſolides & immortelles de la vérité?

Telle eſt la queſtion que je me propoſe d'examiner dans ce Diſcours: Je tâcherai de faire voir que la Fiction eſt néceſſaire & utile; & enſuite, que quand même elle ne ſeroit ni utile, ni néceſſaire, il ſuffit des agrémens réels, qu'elle a répandus dans l'univers, pour empêcher qu'elle ne ſoit regardée comme frivole.

Il y a une ſorte de Fiction, fille du menſonge & de l'ignorante crédulité, dont les contes ridicules ont inondé le monde dans ſon enfance: de là ſont nées tant d'idées abſurdes

ſur

ſur la Divinité prodiguée aux êtres les plus vils, tant de traditions fabuleuſes, qui ont obſcurci l'origine des peuples, & défiguré l'hiſtoire naturelle: toutes les rêveries des métamorphoſes embellies depuis par les Poëtes: les fauſſes interprétations des augures & des oracles.

Quel peuple n'a pas ſes prodiges & ſes fables? Dans les ſiécles & les climats les plus éclairés, combien y a-t-il eu d'eſprits infectés des folles imaginations de la magie, de l'aſtrologie judiciaire, de la cabale & de tant d'eſpèces de divinations? que de contes populaires, d'apparitions, de ſonges, d'eſprits & de ſorciers!

D'où peut naître une dépravation ſi générale? pourquoi l'amour du merveilleux eſt-il ſi naturel, ſi univerſel dans tous les hommes?

Depuis le combat des Géants contre les Dieux, juſqu'au plus miſerable conte de Revenants, toute fable eſt la production ou l'aliment de l'amour propre, tantôt ſe montrant à découvert, tantôt déguiſé ſous les diverſes formes de la crédulité, de la curioſité, de la peur, & de toutes les paſſions.

L'homme crut partager les honneurs de la Divinité en l'abaiſſant juſqu'à lui, ou en s'é-

levant jusqu'à elle; il déifia les fondateurs des nations pour illustrer son origine: Les fables des métamorphoses supposérent un commerce & un mélange des hommes & des Dieux: les oracles prouvérent l'intérêt que le Ciel prenoit à la terre, & toutes les sortes de divinations firent croire que la nature entiére partageoit les influences de nos destinées: l'imposture & la crainte réalisoient à l'envi mille chimères, & remplissoient l'univers de temples; tant les hommes redoutent les puissances invisibles, ou sont flattés d'être l'objet de leurs démarches.

On a vû la folle curiosité de lire dans l'avenir, tourner la tête aux plus savans hommes: Les sciences occultes, si méprisées aujourd'hui, ont été longtems la plus sublime partie de la philosophie, & ont égaré les meilleurs esprits dans des erreurs puériles, & de ridicules impiétés.

Par tous ces détails, il paroit que l'amour du merveilleux est aussi naturel à l'homme, que les passions même, qui en sont la source; & peut-être cette foiblesse étoit-elle moins honteuse dans ces siécles d'ignorance, qu'elle ne le semble d'abord.

Invi-

Invisible à ses propres yeux, & se cherchant vainement en lui-même, l'esprit de l'homme créé par une puissance supérieure, que ses regards ne pouvoient voir, que ses idées ne pouvoient comprendre, voyoit devant lui la nature comme une énigme, l'univers comme un fantôme coloré: Origine, ressorts, destination des êtres, tout étoit mystère: est-il surprenant que dans cette effrayante obscurité, l'imagination ait saisi vivement tout ce qui présentoit quelques lueurs à son avide curiosité? Chacun chercha le mot de l'énigme: le peuple se nourrit de contes, & le philosophe d'hypothèses: On écouta tout, dans le dessein d'apprendre: on crut tout, pour se persuader qu'on savoit: on enseigna ce qu'on croyoit, & ce qu'on ne croyoit pas, pour donner une plus grande idée de sa science: les erreurs & les prestiges se multipliérent & s'accréditérent de main en main: la nature se peupla d'êtres invisibles: A la fable de leur existence, se joignit le roman de leurs qualités & de leurs actions: enfin il se forma peu à peu un monde imaginaire, pour l'explication du monde réel.

Une ignorance invincible, à certains égards,

ſur notre être, & ſur tous ceux qui nous environnent; la curioſité & l'inquiétude légitimes, qui en ſont les ſuites, doivent donc faire excuſer notre goût pour le merveilleux, & le rendent un mal néceſſaire, attaché à la condition humaine.

Ainſi, plus cette fiction mépriſable dont nous venons de parler, eſt funeſte aux progrès des ſciences, des arts, du goût & des mœurs, plus nous devons de reconnoiſſance aux génies heureux, qui ont inventé une autre ſorte de fiction, tantôt ſublime ou touchante, morale ou merveilleuſe, philoſophique ou badine: Source féconde d'un nouvel ordre de choſes, elle ſemble créer un ſecond Univers: mére de la peinture & de la poëſie, ame de tous les arts agréables, elle ſéme de fleurs notre pénible carriére: les vertus mêmes lui doivent leurs encouragemens les plus flateurs & les plus preſſans; elle produit la vérité à nos yeux, elle la rend vivante & active, elle la pare de ſes charmes.

C'eût été un plus beau projet ſans doute de détruire la crédulité & l'erreur par les lumiéres de la vérité: malheureuſement il étoit impoſſible à exécuter: il eſt prouvé par l'expérience

périence que nous sommes plus destinés à admirer qu'à connoitre, à croire qu'à savoir, à conjecturer qu'à découvrir: Le monde est pour nous une décoration de théatre, dont le jeu nous est inconnu: Renfermés dans le cercle étroit de quelques connoissances, les Philosophes ne font que quelques pas de plus que le vulgaire: l'étude des sciences n'est pour eux qu'une suite d'humiliations: la nature se joue de leur curiosité: on les entend raisonner sur le cours des astres, & ils ignorent les filtrations qui se font dans leur corps: une maladie mortelle s'allume dans les veines du plus habile physicien, & il ne s'en apperçoit que lorsqu'il n'est plus tems d'y remédier: un grain de sable, une goutte d'eau, font des écueils contre lesquels se brise toute la science humaine.

Il a donc fallu que la fiction vint du moins embellir notre vie, puisque la vérité ne pouvoit l'éclairer. Dans les ténébres où nous sommes plongés, parmi les maux, les dégoûts & les dangers inévitables qui nous assiégent, la tristesse, le désespoir même, si nous en croyons plusieurs Philosophes, semble être notre partage: égarés dans de tristes erreurs, ils nous

peignent l'univers, tel qu'un cachot ténébreux où la cruelle néceſſité charge l'homme de chaînes de fer; d'autres nous repréſentent comme des malheureux jettés par la tempête dans une iſle déſerte: nous voyons dans l'hiſtoire, des peuples barbares & ſtupides, faire métier de ſe déchirer mutuellement par des guerres cruelles, faute de connoitre le prix de leur exiſtence, & d'en ſavoir faire un uſage plus heureux: il eſt près de nous un peuple rêveur & ſombre, qui mépriſe la vie par ſentiment & par principe: Le ſuicide qui a été longtems la folie des ſages, & la foibleſſe des ames fortes, ne doit ſon origine qu'à cette funeſte penſée que nous ſommes nés pour être malheureux; aux eſprits les plus tempérés une diſgrace, un revers ſuffiſent quelquefois pour leur rendre la vie à charge, ou du moins indifférente: la recherche de la vérité triſte, laborieuſe, ſouvent déſeſpérante par le peu de ſuccès, convenable d'ailleurs à un bien petit nombre d'hommes, n'eſt guéres propre à nous guérir de ces idées importunes. Le premier art que nous devons apprendre, c'eſt l'art d'aimer la vie: tout ce qui peut nous la rendre chére, & la faire regarder comme un bienfait, doit

nous

nous être précieux, & par-là tout ce qui est agréable mérite d'être appellé utile.

Il est vrai que la plus grande partie des hommes est peu susceptible de cette folie philosophique, qui conduit au dégoût & au mépris de la vie; mais les ames de la multitude sont sujettes à d'autres maladies non moins contraires au bonheur.

L'ambition, l'intérêt ou l'envie, les fausses craintes & les fausses espérances, l'humeur enfin, cette influence du tempérament si humiliante pour l'esprit, tyrannisent presque tous ceux qui, insensibles aux choses d'agrément, ne s'occupent que de ce qui est utile. Ces passions nous sont si naturelles, qu'elles ne peuvent être prévenuës ou guéries que par des goûts vifs, inspirés & cultivés avec soin: Notre cœur veut être agité; au défaut des passions fortes, il lui en faut au moins de plus douces: Un goût délicat pour les choses agréables peut seul rétablir le calme, la liberté & la sérénité dans l'ame: De cette source coulent toutes les vertus; la tranquillité & le bonheur nous disposent à aimer; on devient bienfaisant par sentiment, ce qui est préférable à tous les principes: & combien n'est-il pas plus

plus glorieux & plus doux de devoir le bien que l'on fait à ſon cœur qu'à ſa raiſon?

Parmi les choſes agréables qui peuvent perfectionner notre eſprit & notre cœur, les arts, enfans de la fiction, tiennent ſans doute le premier rang: mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir prouvé que cette fiction, fille du génie, eſt le plus sûr, ou plutôt l'unique préſervatif contre les erreurs où nous entraîne l'amour du merveilleux, & que les arts auxquels elle a donné l'être, peuvent ſeuls nous rendre la vie aimable & nous guérir des paſſions fortes; la fiction a encore d'autres prérogatives également utiles, celles d'embellir la vérité, de la rendre ſenſible, de la perſuader, de la faire aimer.

Les plus zélés partiſans de la vérité ſont forcés de convenir qu'elle eſt ſévère, exacte, épineuſe; qu'elle veut toujours démontrer, calculer, meſurer; des argumens, des chiffres, quels ſujets d'effroi pour la plûpart des eſprits! il n'y a qu'un très petit nombre d'hommes privilégiés qui puiſſent pénétrer dans ces myſtères: qu'elle paroiſſe ornée des atours de la fiction, tous les hommes volent après elle; c'eſt ainſi que le petit livre de *la Pluralité des*

mon-

mondes & *le Spectacle de la nature*, ont plus répandu le goût de la physique, que tous les énormes volumes des Philosophes. Longtems les sçiences ont été inaccessibles au commun des hommes: ceux qui les cultivoient, sembloient les hérisser d'épines, & les enveloper d'obscurités, dans le dessein d'en dérober la connoissance à ce qu'ils appelloient le vulgaire, c'est-à-dire, à tous ceux, qui avec de l'esprit, du jugement & du goût, n'avoient pas eu le courage de renoncer comme eux au commerce des vivants, pour s'ensevelir avec les morts, & de devenir, à leur exemple, insupportables, sauvages & ridicules.

Rien n'a plus retardé les progrès de nos connoissances, que cette jalousie des Savants: l'expérience nous apprend que depuis que la philosophie n'a plus été un chiffre & une énigme inintelligible réservé pour un petit nombre de fous mélancoliques, elle a fait plus de progrès dans la durée d'un siécle, qu'elle n'en avoit fait dans l'espace de deux mille ans.

Il feroit à souhaiter que la fiction pût prêter ses agrémens à la géométrie & à l'algébre, & orner la chaine de leurs propositions: une suite de raisonnemens agréables pourroit piquer

la curiosité, & exciter à de nouvelles découvertes: enfin l'esprit dans la suite de ses opérations a certainement un fil qui le guide, un attrait qui l'appelle, ou plutôt un raisonnement intérieur le conduit de proposition en proposition, & c'est ce qu'il faudroit développer, & ne pas s'en tenir à ces théorêmes isolés & décharnés, propres à rebuter la plupart des esprits qui n'ont pas le bonheur d'être secs.

La belle préface des infiniment petits du Marquis de L'Hopital, & celle de la traduction des œuvres de Mr. Stone, font entrevoir que ce projet n'est pas impraticable, quoiqu'il n'ait point encor été tenté; j'en suis d'autant plus persuadé, que l'espéce d'éloges que les Géométres méritent le mieux à mon avis, & qu'on ne songe pourtant guéres à leur donner, c'est celui d'exceller dans l'invention: cet enchainement de propositions résultantes les unes des autres, mais dont la liaison & la dépendance n'ont pû être pénétrées que par la force d'un génie constant & appliqué, est un des plus admirables efforts de l'esprit humain. Je suis tenté d'accorder aux Géométres une sorte d'enthousiasme, lorsque je les vois s'engager dans des routes inconnuës pour y porter

ter à chaque pas la lumiére de l'évidence, & pour ne s'arrêter enfin que sur les bords de l'infini.

D'ailleurs la Géométrie a déja ses fictions: Un point sans parties, une ligne sans épaisseur, une surface sans corps, ne sont autre chose que des fictions de l'esprit: Les nombres de l'Arithmétique, considerés à part des choses qu'ils signifient, sont encor des êtres qui n'existent que dans notre imagination: ainsi la fiction étend son empire jusques sur les sciences exactes: elle est en quelque sorte le principe de leurs connoissances: telles sont encor les hypothèses en physique: quoiqu'elles ayent été longtems contraires à la bonne philosophie, par l'abus qu'on en a fait, on ne sauroit jamais les bannir entiérement, comme il semble qu'on en ait formé le projet: qu'est-ce que des expériences isolées & éparses, sans aucun plan, sans aucun dessein? Il faut à un philosophe un objet ou réel, ou du moins supposé: il lui faut un but auquel il s'efforce d'atteindre: il faut enfin un point de réunion, un résultat à une suite d'expériences, & ce résultat ne peut être qu'une hypothèse, c'est-à-dire, la supposition d'un ordre de choses, qu'on regarde comme prouvé.

Mais

Mais, peut-être me reprochera-t-on d'avoir trop étendu jusqu'ici les bornes de l'empire de la fiction ; il est tems de la considérer dans ses rapports avec la morale ; c'est là que ses avantages & son triomphe ne sont plus douteux.

Les vérités morales sont odieuses à l'amour propre, & redoutées de toutes les passions : leur moindre défaut est d'ennuyer : comment les faire entendre à ceux qui ne craignent rien tant que de s'instruire, & à qui leur ignorance est chère, parce qu'elle étend leur liberté ? La fiction pouvoit seule rendre sensible ce qu'elles ont d'abstrait, adoucir ou déguiser ce qu'elles ont d'amer & de rebutant : c'est par son moyen qu'Horace s'est rendu plus utile qu'Epictéte ou Zénon ; Menénius Agrippa eût tenté vainement de ramener le peuple Romain par une exhortation directe, un apologue calma tous les esprits : le nouveau Testament à ses paraboles, les Prophêtes ont leurs figures ; ainsi la Religion même ne dédaigne pas les secours d'une fiction innocente.

Il y a trois sortes de fictions : la 1re. s'exerce sur le vraisemblable, la 2e. sur le possible, la 3e. sur le merveilleux ; les censeurs les plus sévè-

ſévères ne ſauroient proſcrire les deux premiè-res eſpèces, puis qu'elles ne ſont, pour ainſi dire, que créer des vérités, que la nature ſembloit avoir oubliées, & auxquelles ſa fécondité n'avoit pû trouver place dans le ſyſtême du monde.

Il ſe trouve des gens qui confondent la fiction avec le menſonge, & qui regardent tout ce qui eſt imaginé comme faux. S'ils faiſoient attention aux principes des choſes, ils comprendroient que l'imitation de la nature produit un ſecond genre de vérités, qui forment ce qu'on appelle le *vrai idéal:* tout ce qui eſt conçu comme poſſible, participe de la vérité & de l'exiſtence, parce que toute idée dont les parties n'impliquent pas contradiction, eſt une choſe auſſi réelle, que l'objet le plus matériel: ſans cette explication les notions morales de la juſtice, de la bonté, & tant d'autres, les vérités abſtraites, les principes & les modéles que nous nous faiſons, ſeroient autant de chimères.

Auſſi-tôt que nous appercevons les objets & leurs qualités, nous nous en formons des idées: ce petit monde repréſentatif voltige dans les eſprits, & y exiſte ni plus ni moins

que le monde naturel exiſte hors de nous. Ceux qui n'apperçoivent rien que ſur les dépoſitions de leurs ſens, n'ont qu'une vuë animale, & ne voyent que ce qui eſt; d'autres ſe repliant ſur eux-mêmes par le ſecours de la réflexion, conſidérent les idées qu'ils ont acquiſes, s'en rendent maîtres, les combinent à leur gré, & en font de nouveaux mélanges à l'infini: L'homme ſe forme ainſi un empire magique, pareil à celui que Dieu lui a accordé ſur les choſes matérielles: la nature nous a donné le bled, mais c'eſt nous qui avons inventé le pain: *Apelle*, en mêlant les traits de différentes beautés, fit un objet plus parfait que tout ce qui avoit jamais exiſté; nous compoſons des métaux; nous donnons une nouvelle vie à la matiére par le moyen de la chymie, & nous créons de nouveaux êtres: tel eſt le pouvoir de la fiction ſur nos idées, & tels ſont ſes principes, les mêmes que ceux ſur leſquels eſt fondée l'élévation & la dignité de notre ame.

Indépendamment de ces réflexions, l'objet moral que la fiction ſe propoſe, ſuffit pour l'excuſer de tout reproche: quelles ſublimes leçons de politique & de grandeur d'ame ne trou-

trouve-t-on pas dans les poëmes d'Homère & de Virgile? les fables riantes du Télémaque sont plus propres à faire des partisans à la vertu, que tous les argumens des Stoïciens.

Sans vouloir adopter les chiméres du Pére le Bossu sur le poëme épique, que je regarde d'ailleurs comme un genre presque perdu pour nous, il n'en est pas moins vrai, que cette espèce d'ouvrage n'est autre chose que la morale mise en action: ainsi la vérité historique, qui nous fait voir souvent le crime heureux, est inférieure à la fiction, dont l'objet est de faire triompher la vertu, ou du moins de la venger des méchants par leurs remords, si ce n'est par leurs châtimens: C'est sur ce plan, que sont imaginées toutes les actions représentées sur les théatres: leurs situations combinées avec art, les fermentations nouvelles qu'elles produisent dans les passions, le combat de tous les sentimens & de tous les devoirs, font éclorre de nouvelles vertus, qu'on n'eût jamais vû exister, & en enrichissent l'humanité: aujourd'hui que la tragédie s'est élevée au-dessus du naturel simple des anciens, & qu'elle a pris un caractère sententieux, la morale y domine plus que jamais; les beaux

vers qui contiennent ſes préceptes les plus ſublimes, volent de bouche en bouche, & ſe gravent dans tous les eſprits. Les philoſophes peuvent nous faire embraſſer la vertu par raiſonnement; il n'appartient qu'à la poëſie de la faire aimer avec tranſport; il y a quelque choſe au-delà de la vertu, c'eſt l'héroïſme; mais les démonſtrations ne font pas les héros; il faut parler à l'imagination, ſi l'on veut exciter ces paſſions vertueuſes, qui donnent de grands exemples au monde.

Il eſt fâcheux que la tragédie ne ſoit parmi nous qu'un ſpectacle: nos mœurs adoucies par la religion, le luxe & l'obéiſſance, rendent tous les événemens anciens retracés ſur nos théatres, ſi étrangers à nous, qu'ils ne nous arrachent que d'inutiles larmes: il n'en étoit pas ainſi chez les Grecs; la tragédie avoit preſque toujours des objets politiques, & des rapports aux affaires de la Grèce: les poëtes choiſiſſoient leurs ſujets dans l'hiſtoire de leur patrie. Shakeſpear en a uſé de même chez les Anglois: pour nous, à force de délicateſſe & de ſublimité, nous avons tellement ennobli les anciens, qu'ils ne ſe reconnoitroient pas eux-mêmes: nous n'oſons embellir ainſi les mœurs

Gau-

Gauloises de nos ayeux, parce que les connoissant mieux, nous ne pouvons nous les déguiser; elles nous paroissent bourgeoises, & nous rougissons presque de nos ancêtres, non qu'ils n'ayent fait de grandes choses, mais c'est qu'ils parloient mal François & qu'ils étoient vétus de mauvais goût: celui qui pourroit détruire ces préjugés, & qui s'appliqueroit à mettre des héros François sur la scène, rendroit un vrai service à la nation: la tragédie en deviendroit plus recommandable & plus vraye: elle exciteroit des passions utiles à la patrie, & contribueroit à former des citoyens, qualité qu'on ne sauroit rendre trop commune.

Il y a des gens sévères qui demandent à quoi sert l'attendrissement que la tragédie inspire: C'est nourrir, disent-ils, des passions & des foiblesses, que nous devrions plutôt songer à détruire. Ce projet seroit beau sans doute si l'on pouvoit espérer de rendre tous les hommes parfaits: mais la morale aura beau gronder: l'expérience doit nous avoir enfin appris, qu'ils ne sont pas faits pour l'être; est-ce donc un mal d'exercer notre sensibilité & notre compassion? sont-ce des foiblesses dont nous devions rougir? Si la philosophie

eſt un état de perfection, il faut croire qu'elle n'eſt propre qu'à un petit nombre; chaque qualité trouve ſa place dans le monde; on eſtime la raiſon, on admire la philoſophie, mais on aime la bonté & l'on ſe plait avec les graces.

La comédie peut être appellée l'art de corriger les hommes par le plaiſir: c'eſt la ſageſſe elle-même, qui ſous le maſque de la folie, y donne d'aimables leçons: quoi de plus ingénieux que d'avoir rendu le rire même utile? L'expreſſion de la joye devient la plus redoutable cenſure du vice, & l'amour propre trompé par l'attrait du plaiſir, ſoûrit le premier du trait qui le perce.

Il y a des défauts généraux de nation ou de mode, qui ne ſe guériſſent point par le ſérieux de la morale; mais ces mêmes défauts tolerés, pratiqués même par la plûpart des hommes ſéparément, déférez-les au tribunal du public raſſemblé, vous les verrez impitoyablement ſifflés: c'eſt ainſi que la Comédie des femmes ſavantes & celle des précieuſes ridicules opérérent une réforme univerſelle; la raiſon & la nature rentrent alors dans leurs droits: tous les petits motifs, toutes les conſidérations ſecret-

tes disparoissent ; ce que l'on approuvoit en soi ou dans ses amis, devient ridicule dans Orgon ou dans Araminte ; enfin on veut bien juger pour l'honneur de l'homme.

Les Auteurs comiques n'ont peut-être pas une assez haute idée de leurs fonctions : ils oublient trop souvent que leur ministère est de plaider la cause des mœurs, & de solliciter la censure publique contre tout ce qui les blesse : Le Tartuffe est puni dans Moliére : il seroit à souhaiter que l'auteur d'une piéce célébre * qui a paru il y a peu d'années, eût suivi cette régle : Le principal personnage de sa comédie n'est puni ni dans sa fortune, ni dans son honneur ; il ne souhaitoit rien, il n'est privé de rien : supérieur aux gens vertueux qu'il corrompt ou qu'il humilie, il sort après les avoir couverts de ridicules, & les menaçant d'y en joindre encore de nouveaux : on craint de vivre avec lui, mais on brûle de l'entendre : haï, mais admiré, en épouvantant le cœur, il plait encore à l'esprit : enfin, on pourroit dire que le fruit de cette piéce, d'ailleurs admirable, a été de révéler un vice odieux, mais brillant, qui étoit heureusement ignoré de la multitude, & de faire voir combien il laisse plus

* Le Méchant.

plus de jeu à l'esprit, que la bonté la plus respectable.

L'action théatrale a été inventée par la fiction, pour présenter la vérité dans son plus beau jour, pour lui donner plus de prise sur nous; elle parle aux sens, fixe l'esprit, agite le cœur tout ensemble, & saisit enfin le spectateur par toutes ses facultés. Cette peinture animée & vivante, qui affecte les sens, seroit surtout propre à frapper le peuple; dépourvû des secours de l'éducation & de la lecture, il pourroit par ce moyen concevoir une honte salutaire en voyant le tableau de ses vices, & guérir de cette brutale & stupide grossiéreté, qui fait la honte de notre espèce: se peut-il que le nom d'homme soit déshonoré par les trois quarts du genre humain, & que nous le souffrions tranquillement? Un Auteur qui étudieroit les mœurs du peuple, qui composeroit des piéces instructives à son usage, seroit un excellent citoyen.

On peut placer au rang des comédies, les romans qui contiennent des peintures des mœurs, & dont les dialogues sont autant de scénes: supérieurs peut-être à la comédie, en ce que leurs détails sont plus dévelopés; ouvrages

vrages trop estimés sans doute, si l'on considére ceux qui ont été faits, mais dont le genre est trop méprisé peut-être, si l'on réfléchit sur ceux que l'on pourroit faire; quelle source d'instructions, si une philosophie vertueuse en étoit l'ame, & rassembloit sous les yeux toutes les combinaisons possibles de la vie pour en composer un tout moral. La vérité est bornée, la fiction ne l'est point, par conséquent ses préceptes sont infinis; la 1re nous offre la nature avec toutes ses imperfections, son déssordre & ses mêlanges où le mal domine toujours: la 2me. sait nous la montrer embellie, pure & parée d'une symétrie intéressante; nous lui devons l'idée utile de la perfection; l'une ne pouvoit attaquer les vices que par des réflexions abstraites, ou des satyres personnelles; l'autre peut seule les démasquer avec innocence & avec agrément; il ne manque à cette sorte d'ouvrages que d'être plus dirigés à l'utilité qu'à l'amusement. Les Auteurs ne se respectent pas assez eux-mêmes: c'est une petite poignée d'hommes qui pensent pour tous les autres; ils devroient se regarder comme les instituteurs du genre humain; est-il possible

ble qu'ils préférent si souvent d'en être les corrupteurs ?

Je suis bien éloigné de faire l'apologie de tant d'ouvrages de fiction, où les mœurs sont offensées avec art ; il est vrai qu'un grand nombre de nos piéces de théatre & de nos romans ne nous offrent pas une morale bien épurée ; mais l'abus que l'on peut faire de la fiction, doit-il la rendre odieuse & méprisable ? de quoi n'abuse-t-on pas ?

Quand il seroit possible d'oublier tous ses avantages, n'est-il pas vrai qu'il y a des esprits qui ne peuvent contribuer pour la société, que par ce seul talent ? Anacréon étoit-il né pour être le disciple de Zénon ? Tibulle étoit-il propre à devenir l'émule d'Archiméde ? L'imagination est un don de la nature, que nous ne pouvons ni refuser ni étouffer. Cette vérité paroitra encor plus sensible, si l'on considére qu'il y a des nations entiéres chez qui l'imagination domine tous les esprits : il n'est pas plus possible aux habitans des pays chauds, de posséder le flegme de ceux du Nord, qu'aux peuples de certains climats de naitre blancs : il est des contrées qui produisent le génie de la fiction, comme certains arbres

arbres ou certains animaux. Les vers François sont nés en Provence: peut-être étoit-il physiquement impossible que les premiers vers fussent produits dans nos provinces du Nord: le soleil varie les tempéramens & les idées des hommes, comme les climats: cette différence seroit encor plus frappante, si le commerce & les arts n'avoient établi entre les diverses parties du monde, des communications qui ont rapproché les esprits, & les ont formés sur les mêmes modéles.

Il est donc des esprits nés pour la fiction, elle les occupe; il en est de sérieux, elle les délasse: il en est aussi qui n'auroient jamais eu la constance de lire un ouvrage utile, s'ils ne s'étoient familiarisés avec la lecture par des ouvrages agréables; combien de gens qui avoient peur des livres, & qui ont été ainsi peu à peu séduits à leur avantage: semblables à des malades, qui ne pourroient soutenir que des alimens légers, & que l'on accoutume par degrés à une nourriture plus solide?

Tant que la barbarie, c'est-à-dire, l'ignorance, a régné sur la terre, on sembloit oublier que l'on fût composé de deux substances: les plaisirs dépendans de la matiére é-

toient

toient seuls connus: on ne signaloit son bonheur que par des excès: on n'employoit son esprit qu'à ses affaires ou à ses passions; moyennant quoi on croyoit penser beaucoup, & on ne se doutoit pas qu'on n'en avoit rien fait de toute sa vie. Alors tous les livres étoient savans, ou en avoient l'air. Les gens qui savoient lire, passoient pour singuliers, & devenoient comme étrangers à la société; ce sont les ouvrages d'agrément, qui ont répandu l'amour des livres: ainsi la fiction s'est rendue utile à la vérité, & l'agrément à la science. Tous les hommes ne sont pas faits pour être savants; mais il seroit à souhaiter qu'ils fussent tous instruits, parce que l'ignorance ne peut jamais être un bien. Il est donc nécessaire de parer la vérité: c'est une vieille erreur, de vouloir qu'elle soit toute nuë; pour qu'elle soit bien reçuë partout, il ne suffit pas de l'embellir, on doit quelquefois la déguiser: pour plaire, ou pour vaincre, il faut qu'elle emprunte la parure de sa rivale, ou les armes de son ennemie.

Mais c'est assez parler des avantages de la fiction, disons un mot de ses agrémens.

La nature a choisi le plaisir comme l'instrument

ment le plus sûr pour nous conduire à ses fins : ce n'est qu'en l'attachant inséparablement à la satisfaction de tous nos besoins, à l'exercice de toutes nos facultés, qu'elle a cru pouvoir nous intéresser à la conservation de notre être : l'esprit a ses besoins comme le corps ; il a aussi ses plaisirs : de-là nait cette curiosité qu'on remarque dans les enfans & dans le peuple : de-là aussi cette crédulité des ignorans & des stupides : affamé d'idées, leur esprit, semblable à un estomach vuide, se repait & se contente de tout ; une idée nouvelle, ou reçuë, ou produite, excite dans l'ame les plus vifs transports ; j'en puis apporter pour exemple l'hécatombe sacrifiée par Pythagore en reconnoissance de la découverte de son fameux problème. Les charmes & les illusions de la nouveauté sont assez connuës, sans qu'il soit besoin que je m'y arrête ; & il ne falloit pas moins qu'un attrait aussi puissant, pour prévenir nos découragemens : car les hommes sont bien petits en comparaison des objets qu'ils se proposent : la science est si vaste, l'esprit est si borné, l'ignorance est si commode ; chaque connoissance que nous voulons acquérir, nous demande tout entiers : la vérité a été abandonnée

bandonnée à la culture des hommes, comme la terre: chacun a son petit champ qu'il cultive, son petit enclos qui le borne; souvent même plusieurs générations successives ne suffisent pas pour défricher & mettre en valeur cette petite portion de terrain.

La Divinité pouvoit sans doute nous reveler toutes ces idées que nous n'acquérons qu'avec peine; mais elle a voulu qu'elles fussent le prix du travail, & que le plaisir en fût la récompense; le plaisir & le travail sont donc également d'institution divine; mépriser les plaisirs de l'ame, ce seroit rejetter le plus doux & le plus noble bienfait de la nature.

Nos pensées sont donc la volupté de notre esprit, comme elles en sont l'aliment & l'ouvrage: plus elles sont neuves, grandes, singuliéres, extraordinaires, plus elles nous affectent agréablement. Ce n'est point suivant leurs degrés d'utilité qu'elles ont droit de nous plaire; la nature qui a créé des alimens ordinaires & indispensables pour notre usage, leur a donné un goût moins agréable qu'à de certains fruits, superflu de ses dons, destiné seulement à réjouir nos sens; faut-il donc mépriser

priser ces fruits délicieux? Telle est la fiction en comparaison de la vérité.

Il est aussi un superflu dans les richesses de l'esprit, qu'il est permis d'employer à l'agrément : la même main qui cultive un champ fertile, peut cueillir de tendres fleurs. Que diroit-on d'un homme, qui possesseur de terres immenses, ne sauroit pas se ménager un bosquet ou un parterre?

Otez la fiction du monde, vous retranchez tous les plaisirs de l'esprit : la poësie, la peinture, la musique, toutes les fêtes, tous les spectacles, la société, la conversation même perdent aussi-tôt tous leurs charmes.

Dans l'univers philosophique, l'homme le seul être pensant, voit autour de lui tous les êtres inanimés ou sans connoissance : je le compare à un tyran entouré d'esclaves, & qui n'a pas un ami; privé des douceurs de la société, il languit sous le poids de sa grandeur; la fiction vient animer en sa faveur toute la nature, & fait lui former de toutes parts une société vivante, aussi douce qu'instructive : nous ne sommes heureux, ou malheureux, instruits, amusés, ou ennuyés, que par notre façon de voir les choses : aux yeux du vulgaire, une

campagne

campagne n'eſt qu'une campagne, un ruiſſeau n'eſt qu'un ruiſſeau, des moutons ne ſont que des moutons: quelles idées ne fourniſſent-ils pas à un eſprit doüé du talent d'imaginer? tous les fruits que produit la terre, deviennent les dons d'autant de divinités bienfaiſantes, & occupées de notre bonheur; ſi nous penſons, c'eſt que les Muſes nous inſpirent: ce qui nous plait, eſt paré par les Graces: les forêts les plus effrayantes par leur ſolitude, ſe peuplent de Driades & de Sylvains: l'air eſt habité par des Sylphes: le rocher le plus ſauvage ſert de retraite à une Nymphe plaintive.

La fiction ne ſe contente pas de prêter une ame à tous ces êtres, elle donne un corps aux objets de nos penſées; nos ſentimens, nos vertus, nos paſſions prennent la forme qui lui plait, vivent & agiſſent à ſon gré: avant qu'elle eût inventé ſes aimables & philoſophiques menſonges, on ſe faiſoit la guerre, il couroit des bruits dans le monde, on s'aimoit: mais ce n'étoit point la diſcorde ſanglante qui ſecouë ſon flambeau, ni la déeſſe aux cent voix, qui d'un pied touchant la terre, & portant ſa tête dans les cieux, vole d'un pole à l'autre; ni ce Dieu fils de la beauté, enfant

nud,

nud, ayant un bandeau ſur les yeux, un arc, un flambeau, des ailes, & lançant ſes traits ſur les cœurs. Quelles ſublimes méditations ſont voilées ſous ces agréables impoſtures! la plus profonde philoſophie a-t-elle rien produit de préférable à cette ſavante allégorie ſur l'amour, qui, mieux que la définition la plus réguliére, raſſemble d'un ſeul coup de pinceau les effets infinis de cette paſſion? de combien de penſées ingénieuſes n'a-t-elle pas été la ſource? il ſuffit d'indiquer ces choſes, les détails ſeroient infinis.

De là s'eſt formée la poëſie, ce langage meſuré par les graces, qui fait les délices de l'imagination, & les richeſſes de la mémoire: Que des hommes mal organiſés la traitent de folie & de méchaniſme; il faut les plaindre d'être inſenſibles à l'élévation, au beau choix & à l'harmonie qui caractériſent les vers: l'art du poëte eſt à nos idées ce que la main de l'ouvrier eſt au diamant; jamais la proſe ne parviendra à leur donner cette forme diſtincte, brillante, inaltérable, qu'elles reçoivent de la poëſie; & ſi l'art de créer des penſées eſt le plus beau privilège de l'homme, de quel prix doit être l'art de les peindre, de les embellir,

de les fixer, d'en éternifer l'exiftence, en féduifant la mémoire malgré elle.

La fiction dans le langage a produit le ftyle figuré, dont la vérité tire de fi utiles fecours: nous ne pouvons difcourir des chofes fpirituelles, que par des expreffions tirées des chofes fenfibles: l'efprit n'a point de termes pour parler de lui-même: tout ce qu'il en peut dire n'eft qu'une continuelle métaphore empruntée de la matiére: ainfi s'eft formé ce ftyle enchanteur qui appelle & remuë toute la nature pour l'expreffion de nos idées: il anime les corps & peint l'efprit, immortalife & confacre nos fentimens les plus chers, & peut feul fatisfaire à l'énergie de notre cœur. Il éléve l'ame & occupe toute fa capacité en la faifant dominer fur un vafte horizon d'idées qu'elle rapproche & combine à fon choix; enfin lorfqu'il veut perfuader, il entraine, & met les paffions & les fens mêmes du parti de la raifon.

On fera moins furpris des effets merveilleux de ce langage, fi l'on confidére qu'il eft, à proprement parler, celui de la nature, & qu'il renferme moins d'inftitution arbitraire que tous les autres, puis qu'il n'eft qu'une fuite d'hiéroglyphes, d'analogies & d'obfervations

tions naturelles : les Orientaux n'ont point d'autre langage ; ils n'ont point de mots dépourvûs de sens ; jusqu'aux noms propres, tout peint quelque objet : leurs raisonnemens sont composés d'images : chaque langue a admis une certaine quantité de figures, proportionnée à la maniére de sentir de la nation qui la parle : notre langue est une de celles qui en ont le moins : aussi les figures de la langue Angloise nous paroissent souvent bizares & outrées, & celles des Italiens, affectées & puériles, tandis que le style Oriental éblouït & dissipe trop notre imagination : le juste milieu du style figuré, est un point dont on ne conviendra jamais : chaque peuple a son tempérament, ou son habitude, qu'il honore du nom de raison ou de goût.

C'est la fiction qui a trouvé le moyen de séparer les larmes de la douleur ; par elle la pitié devient délicieuse, & la terreur même agréable : nous lui devons l'intérêt qui régne dans les ouvrages d'esprit, cet art d'agiter notre cœur, par les gradations des sentimens les plus doux, les plus vifs, & de faire ensorte qu'il se plaise à en être agité, qu'il s'y abandonne, qu'il craigne de les voir cesser. Nous

voyons dans l'hiſtoire, les Empires ſe détruire, les plus grands Princes ſe ſuccèder, triompher & périr, & nous n'en ſommes point émûs; les événemens les plus intéreſſans, qui ſe paſſent ſous nos yeux, ſont preſque toujours mêlés de circonſtances étrangéres qui en affoibliſſent l'impreſſion; il étoit reſervé à la fiction d'inventer ces ſituations, ces coups imprévûs, qui ouvrent toutes les ſources du cœur; il n'appartient qu'à elle de cultiver, de perfectionner le fonds précieux de ſenſibilité, que la nature a mis en nous; c'eſt ainſi que la lecture de certains ouvrages, que l'on regarde communément comme frivoles, contribuë à former, dans les femmes ſurtout, ces ames délicates, cette raiſon douce, cette vertu ſenſible, qui font le caractère, & l'ornement de leur ſexe.

Sans la fiction nous ſerions auſſi privés de ce fonds inépuiſable de plaiſanterie qui naît de nos ridicules; le ridicule eſt partout; il eſt inſéparable de nous; il eſt un de nos élémens primitifs. La grandeur, & la gloire, la ſcience, le talent, ne ſont que des maſques plus ou moins impoſants qui nous le cachent; mais il n'appartient pas à tous les yeux

de

de le découvrir : les traits qui le forment, souvent épars, & noyés dans les mêlanges d'un caractère, étoient perdus pour nous à jamais, si la fiction n'eût inventé les rapports, les nuances, les contrastes qui le font éclater : c'est elle qui fournit des armes pour l'attaquer, à la Comédie, à la Satyre, à l'Allégorie, aux Romans de mœurs. Il est d'autres ouvrages, où l'absurdité qu'elle affecte, est une nouvelle charge qui ne fait que le rendre plus frappant. Que ne devons-nous pas à cette ingénieuse enchanteresse ? Admirer, c'est s'humilier : on s'attriste, quand on méprise : le plaisant seul nous dédommage & nous amuse ; de là ensuite ces allusions fines, ces applications adroites, ces citations heureuses, qui font le charme des conversations : ainsi nous jouïssons, sans y penser, d'une infinité d'avantages, dont la fiction est la premiére source.

Les fictions merveilleuses sont toujours assurées de nous plaire par la surprise que nous causent la nouveauté, la singularité, ou la bizarrerie de leurs inventions, qui varient & renouvellent la scéne trop uniforme du monde, & étendent les limites de notre imagination. La vérité la plus nouvelle ne nous cause ja-

 mais

TAYLOR INST. OXFORD

mais ce plaisir vif de la surprise ; il nous semble toujours qu'elle existoit, qu'elle étoit dans l'ordre des choses, qu'elle étoit en nous de tout tems, & que ce n'est que faute d'y avoir pensé, que nous ne l'avons pas apperçuë plutôt.

Le merveilleux a aussi des rapports secrets avec notre vanité: l'homme se considére comme le maître de l'univers: tout ce qui embellit le séjour qu'il habite, & où il commande, ne sauroit donc lui être indifférent ; de nouveaux êtres sont pour lui de nouveaux esclaves, ou du moins de nouveaux concitoyens ; & de nouvelles proprietés ajoutées aux êtres connus, ne font que perfectionner les instrumens de son bonheur. Que les Dieux se partagent entre Hector & Achille, que Junon & Venus soïent aux prises à cause d'Enée, aussitôt nous prenons malgré nous une haute idée de ces héros : l'imagination s'échauffe en lisant les prodiges de Renaud & de Tancréde: on participe à la gloire de l'humanité : on se croit un personnage plus important dans l'univers: de là le droit que les contes les plus ridicules ont sur notre curiosité & notre attention ; car tel est le systême général de ces sortes de fictions

tions, il faut que le héros souffre pour exciter notre sensibilité, mais il faut qu'il triomphe pour flatter notre orgueil.

Ce n'est pas que nous formions ces pensées distinctement, & que notre raison les approuve; mais l'amour propre, cette partie la plus intime de notre être, cet instinct vainqueur, qui veille toujours en nous, tandis que la raison dort souvent, ce ressort invisible de l'univers, qui est dans les esprits ce que la matiére subtile est dans les corps; l'amour propre, dis-je, s'amuse de la vaine apparence de ces chiméres, sans que nous le voulions, sans que nous le sachions même.

La fiction vient embellir nos fêtes: la peinture, la musique, tous les arts s'enrichissent de ses idées; nos édifices nous les retracent dans les sculptures, ou les tissus dont ils sont ornés; mille bijoux agréables sont façonnés d'après elles; il n'est pas jusqu'aux grotesques, aux monstres mêmes qu'elles enfantent, qui ne trouvent le secret de nous plaire.

Ce goût qui se répand sur tous les arts, n'est qu'une dérivation du bon goût pris dans un sens plus étendu, & que j'appelle le sentiment le plus délicat & le plus fin des choses

les plus dignes de plaire : être qui seroit encor inconnu aux hommes, s'ils ne s'étoient jamais appliqués qu'à des recherches sérieuses de la vérité. C'est une fleur tendre, qui veut être nourrie de sucs purs & appropriés à sa délicatesse : les mains des Graces & des Muses ont seules le droit de la cultiver. Ou le bon goût est une chimère & une folie, ou il faut chérir la fiction & les arts qui lui ont donné l'être ; je le regarde comme la distinction la plus flatteuse d'un peuple ; il est tout à la fois, l'expression du génie, de la philosophie, & du bonheur.

Il me reste à parler d'un avantage inestimable de la fiction, c'est qu'elle contribuë plus que toute autre chose aux charmes de la société : le goût des arts qu'elle produit, l'esprit philosophique qui en accompagne nécessairement la connoissance, sont un sûr préservatif contre l'ennui, cet ennemi secret, qui est toujours le plus proche voisin du plaisir, qui est au bonheur ce que l'ombre est au corps, & aux heureux ce que l'affliction est aux misérables : on ne peut augmenter en bonheur, sans augmenter en délicatesse ; cultiver son esprit, c'est multiplier ses dégoûts ; telle

eſt la balance du bien & du mal. Que ne devons-nous donc pas aux agrémens que l'eſprit reçoit de la fiction? Cependant il y a eu de tout tems des agrémens naturels; mais le ton, le choix, la variété, qu'ils reçoivent des connoiſſances de l'eſprit orné, ont été longtems inconnus: point de ſociété, le nom même en étoit ignoré, on ne connoiſſoit que celle que forme l'intérêt; il falloit que les graces de l'eſprit vinſſent établir cette nouvelle ſociété dont le goût ſerre les liens, & dicte les loix; l'eſtime réciproque en fait le fonds, les agrémens en fourniſſent les reſſources. Je finis en remarquant que ce terme d'agrémens, rend trop foiblement ce qu'il ſignifie: je voudrois les appeller vertus agréables; plus utiles peut-être que les plus ſublimes, elles trouvent leur place par-tout, elles agiſſent ſans ceſſe, & font le tiſſu de la vie. Un mérite auſtère eſt un mérite auquel il manque quelques qualités: plaire, ſuppoſe toutes les vertus: c'eſt leur droit le plus doux, leur récompenſe la plus flatteuſe, leur plus digne embelliſſement.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

CODICILLE

du Docteur Jonathan Swift. *

MYLORD,

IL m'a été impossible de vous instruire plutôt de certaines particularités, qui concernent le testament du Dr. Swift; mais enfin, je me trouve en état de satisfaire votre juste curiosité. Tout le monde sait que Swift a légué 12000 liv. sterlings, pour l'établissement d'une maison de fous. On savoit même avant sa mort qu'il le feroit: mais ce qu'on ne savoit pas, & sur quoi vous vous trompâtes, Mylord, comme les autres, c'étoit à quelle sorte de fous il destinoit son hôpital. Il ne le fondoit pas pour ces fous involontaires, qui le sont par maladie, & qui ne le seroient pas s'ils se portoient bien; il abandonnoit ceux-là

* Cette ingénieuse Satyre est de Mr. Rabener: il feint de l'adresser à un Lord; & sous des noms Anglois, il attaque les ridicules de ses compatriotes.

ſa à la vigilance de la police & aux ſoins des Médecins. Ses vuës portoient plus loin, & étoient plus nobles. Pour être admis dans ſon hôpital, il falloit être fou ſans maladie, ou du moins ſans maladie corporelle. Ses ſoins charitables ne ſe bornoient pas aux pauvres, il les étendoit juſques ſur les Prélats & les Lords. Une longue expérience lui avoit appris, qu'il en eſt de la folie purement ſpirituelle, comme de la goute, qui ordinairement tourmente le plus les gens à leur aiſe, & n'attaque que rarement les gens du commun.

Il y a quelques années qu'on lui propoſa des conditions fort avantageuſes, pour l'attirer à Weſtminſter, afin qu'il y fit des cures; mais il a conſtamment refuſé, perſuadé qu'il ne pourroit pas ſuffire à traiter tous ceux qui auroient beſoin de lui. Il préféra Dublin à tout autre endroit, parce qu'il y avoit préciſément autant de fous qu'il en pouvoit ſoigner. Au reſte, il n'étoit pas aſſez injuſte pour refuſer des recettes à Weſtminſter & à Londres.

Quoiqu'il ne mourut qu'à ſa quatre-vingtneuvieme année, il auroit ſouhaité de pouvoir prolonger ſa vie, parce qu'il étoit préciſément ſur le point de faire de grandes opérations à des

des malades d'un haut rang. Les ſoins charitables, qu'il avoit toujours donnés à ſes concitoyens, il les continua ſur le lit de la mort. Lorſque Simon Juck, ſon Confeſſeur, que ſa groſſe tête & la femme de chambre de Milady Wedle avoient appellé au miniſtère, lui demanda, peu d'heures avant ſa fin, s'il quittoit cette vie ſans regret: Pas tout-à-fait, répondit Swift mourant; depuis que je vous connois, je ſouhaiterois vivre encore aſſez pour vous entreprendre; car vous auriez beſoin, plus qu'aucun autre, que je vous traitaſſe.

A ces circonſtances que je rapporte pour vous déſabuſer, Mylord, j'ajoute que Swift a fait mention, dans ſon teſtament, d'un codicille, que l'on a effectivement trouvé dans un de ſes tiroirs.

Ce codicille contient les noms de ceux qu'il juge les plus dignes de loger dans la maiſon qu'il fonde. Il a requis le Parlement de faire exécuter ſa derniére volonté. On en eſt occupé actuellement; & je crois vous faire plaiſir, Mylord, en tranſcrivant ici mot pour mot le codicille en queſtion.

Moi ſouſſigné, j'ordonne de ma pleine connoiſſance, par ma derniére volonté, que les petites

petites maiſons, que j'ai fondées, ſoient occupées par les perſonnes ci-deſſous dites, comme ayant préférablement beſoin des ſoins que je veux qu'on leur donne.

Nicolas Errard, mon ſacriſtain, m'en voudroit ſans doute, ſi je ne le nommois pas le premier. Il a un noble orgueil, ſi porté au grand, que ce ſeroit un homme à faire Archevêque, ſi ſes prétentions étoient des titres. Auſſi n'en déſeſpére-t-il pas tout-à-fait, connoiſſant lui-même mieux que perſonne, l'aptitude qu'il a à poſſéder des places éminentes dans l'Egliſe; ce qui ne pourra lui manquer à moins que la Comteſſe d'Yarmouth ne lui ſoit contraire; car, à ce qu'il dit, elle lui a déja nui deux fois, en prévenant le Roi George contre lui. Si la Cour continue de le payer d'ingratitude, elle doit craindre qu'il ne ſe range à la fin dans le parti du Prétendant. Il dit à ſes amis à l'oreille, qu'il lui prend quelquefois des tentations de douter de la vérité de ſa Religion, à cauſe des entraves où le Clergé Proteſtant eſt tenu par ſes Princes, & du peu de cas que ſa communion en particulier fait des ſacriſtains, qui ſont en plus grande conſidération parmi les Jacobites. Au reſte, il eſt fort

fort zélé dans sa Religion. Il fait plus d'hérétiques dans une année, que Burnet n'en a fait dans toute sa vie. Il croit que le carillonneur de la paroisse de S. James est un Trembleur, parce qu'il a parlé une fois devant lui sans se découvrir. Il jure sur son ame, que notre Evêque est un Jacobite, parce qu'un jour, en lui adressant la parole, il l'a nommé *Nicolas* tout court, sans lui donner du Monsieur. Et c'est pour satisfaire la noble ambition de M. Nicolas, que je lui donne le premier rang parmi mes fous.

Le Lord Lavat doit avoir la premiére place après lui. Si le mérite régloit les rangs de ce monde, Mylord Lavat seroit un cocher; mais en vertu des titres de son ayeul, qui étoit Lord, il l'est aussi. Il est éloquent comme Cicéron, quand il parle de la valeur & du mérite de ses ancêtres; & si l'on veut qu'il estime quelqu'un, il faut lui prouver que ce quelqu'un-là avoit droit de chasse sur vingt arpens, dès le tems de Guillaume le conquérant. Il revient toujours mécontent des assemblées du Parlement; parce qu'on n'y fait, dit-il, autre chose qu'arrêter des bills contre son avis; chose, selon lui, très-préjudiciable

au

au bien public. Cependant, je crois ſavoir de bonne part que depuis la mort de la Reine Anne, il ne s'eſt fait aucun bill, pour la paſſation duquel il n'ait opiné du bonnet. Ses connoiſſances ſe bornent à une meute de chiens. Il ignore parfaitement la conſtitution des pays étrangers. Me trouvant une fois dans une compagnie, où l'on parla des prérogatives de la nobleſſe de l'Empire, dont on jugea à la Britannique, Mylord Lavat, qui nous avoit écoutés pendant quelque tems, termina enfin cette converſation en s'écriant; Parlez-moi de Meſſieurs Cantons! les treize Cantons, dans ſon idée, étoient une ancienne maiſon d'Allemagne. La ſtupide ignorance de notre Lord me le fait juger capable de ſe mettre, à la premiére occaſion, dans une troupe de mécontens, & d'entreprendre de grandes innovations dans l'Etat & dans l'Egliſe. Le Parlement aura donc ſoin de le faire garder ſoigneuſement dans ma maiſon.

Comme les plus grands Seigneurs de la Grande Bretagne ſe font un honneur d'accorder leur protection aux ſciences & aux productions de l'eſprit, je ne conçois pas comment Mylord Pallbrow peut exiger la liberté de figurer

avec eux. Non content d'être ignorant & plus ſtupide que ſon fermier, il tire encore vanité de ſon ignorance; & il faut qu'il ſoit de très-bonne humeur, pour ne parler qu'avec mépris des gens de lettres. Quand on le fâche, il les invective. Il ſe déchaîne ſurtout contre eux dans les aſſemblées publiques. Mais comme il a vingt mille liv. ſterlings de rente, & que Mylady Pallbrow eſt une très-belle femme, cela n'empêche pas qu'il ne ſoit admiré au Hyde-parc, & ſouffert à la Cour. Il fait de gros appointemens à deux Sécretaires, qui n'ont d'autre emploi que de rire à gorge déployée, quand il ouvre la bouche pour injurier les ſavans; & qui plus eſt, il a deſſein d'en faire venir un troiſieme d'Allemagne; car il croit que les Allemands ſont nés pour être admirateurs. Quand ſon accès de vanité redouble, il proteſte, avec les ſermens les plus terribles, que de ſa vie il n'a lû de livre imprimé que l'almanach & le Crafts-man; cependant il aſſure, comme bien informé, que Milton eſt un furieux, & le Comte de Schafisbury un pédant chagrin; il ſoutient même que la pédanterie s'eſt emparée de toute la nation Britannique; que ſans cela elle n'auroit

jamais

jamais souffert que le rimeur Dryden eût été enterré dans l'Abbaye de Westminster. Si Mylord Pallbrow conserve sa liberté encore deux ans, il est assez stupide pour finir par vouloir être esprit-fort : on aura donc soin de le renfermer, le plutôt que faire se pourra.

Sa Révérence, l'Evêque O-Carry, mérite aussi une place dans ma nouvelle maison ; & je crois qu'on ne s'appercevra pas beaucoup de son absence dans le diocèse ; car on ne l'y voit que très-rarement. Son chapelain est chargé des fonctions épiscopales ; & la modestie de sa Révérence se contente de recevoir le revenu fixe & le casuel de son Evêché. Il commerce comme un Juif Portugais. Il assure des vaisseaux ; & quand on croit qu'il s'occupe dans son cabinet à fabriquer une instruction pastorale, il est dans son grenier pour y observer le vent. Quoiqu'il place son argent avec plus de fruit & avec plus de précaution qu'aucun usurier puisse faire, j'ai tremblé bien des fois pour lui ; parce que la prudence n'obvie pas à tous les malheurs. Ce seroit une époque fort remarquable dans notre histoire Ecclésiastique, si, pour lui faire payer ses lettres de change, ses créanciers le poursuivoient

une fois jusques sur la chaire, ou que sa Révérence fût emprisonnée pour banqueroute; ce seroit tant pis pour les prisonniers ses confreres; car je le crois capable de partager fort inégalement le produit du tronc; il en garderoit au moins la dixme en qualité d'Evêque. Pour prévenir ces petits accidens-là, il sera bon de le renfermer, & d'en faire autant, s'il est possible, à celui qui l'a sacré.

Le 3. Septembre dernier, il y a eu exactement trois ans, que le jeune M. Something eut dessein de se pendre, de dépit de n'avoir pas été nommé Echevin: j'ai regret qu'on l'en ait empêché: il souffloit alors un grand vent d'Est, fort bon pour les gens qui se pendent: le pays auroit eu un extravagant de moins à porter; & je n'aurois pas à présent la peine de lui trouver une place dans ma maison. Le voilà parvenu à cet échevinage tant souhaité, en dépit de sa jeune barbe & de la raison. La ville & le corps où il est entré, n'ont qu'à se bien tenir, car il se propose de grandes réformes. Il y avoit à peine vingt-quatre heures qu'il étoit nommé à cette charge respectable, que tous ses membres commençoient à s'étaler avec morgue; d'abord la

tête se retira en arriére, & resta immobile sur le cou. Un second menton, plus majestueux encore que celui du ridicule Lord Plackney, vint faire la base de sa grosse tête, chargée du pesant fardeau du gouvernement de la ville. Ses yeux, qui depuis quelques mois n'avoient rien fait que lancer de douces œillades sur le théatre à Mademoiselle Poper, notre jolie danseuse, ces yeux roulans, ne jettérent plus que des regards sérieux & sombres: on dit qu'il s'exerce devant son miroir à prendre un air de prud'hommie, avec autant de soin que quelques femmes s'exercent à prendre un air tendre & riant. Mais aucune partie de son corps n'a eu tant à souffrir que son pauvre & innocent ventre. C'étoit une pitié de voir comment il le fit saillir tout d'un coup. Il se gonfla à vuë d'œil; & M. Something renvoya vingt tailleurs, parce que tous lui avoient fait des habits comme pour le ventre qu'il avoit avant d'être élû Echevin. Maître King, qui de toute sa communauté est celui qui sait le mieux prendre la mesure d'un gros ventre, s'est assuré sa pratique. Ce seroit dommage au reste qu'il ne fût pas devenu ventru; car c'est un homme qui porte

bien ſon nouveau ventre. Jamais il ne paſſe la ruë qu'avec une lenteur meſurée ; & le pavé ſemble gémir ſous ce fardeau vénérable. C'eſt-là le portrait de notre Something, tiré d'après nature ; & ceux qui peuvent encore douter s'il eſt fou, n'ont qu'à converſer avec lui. Il ne parle jamais qu'obſcurément, & à demi-mot. L'année prochaine il aura part au gouvernement de la ville ; & c'eſt alors qu'il remédiera à tous les déſordres. Il connoît le fort & le foible de la patrie, & en raiſonne auſſi pertinemment, qu'un jeune Chevalier qui aſſiſte une premiére fois à la chambre des Communes, pour y accorder des ſubſides. Il honore d'un coup d'œil favorable ceux qui ſavent l'honorer lui-même ; & quand ils s'inclinent devant lui, avec tout le reſpect qui lui eſt dû, il daigne leur ſerrer la main ; mais toujours avec cet air de protection que ſe donnoient nos anciens Rois, quand ils touchoient les écrouelles *. On voit par-là ſi j'ai raiſon de

* Il faut, pour l'intelligence de cette comparaiſon, ſavoir que les Rois d'Angleterre s'étant mis en tête qu'ils avoient des droits ſur la France, crurent que le Ciel, ratifiant leurs prétentions, leur avoit transferé, avec les autres prérogatives de cette Couronne, le pouvoir ſurnaturel de guérir les écrouelles, dont les Rois Très-Chrétiens jouiſſent de tems immémorial ; & ſe mirent en effet à toucher des écrouelles.

de le faire enfermer; le bien de la patrie demande même qu'il le soit avant d'avoir part au gouvernement de la ville.

J'avois d'abord dessein d'en faire faire autant au bon vieux Nowtell. On voulut me faire accroire qu'il avoit été la cause de bien des injustices arrivées à différens de nos citoyens; mais dès le commencement ces rapports me parurent suspects; j'étois presque sûr que le bon Nowtell étoit trop imbécile, pour faire des sotises réfléchies. Mais enfin, j'ai tiré ce problême au clair; j'ai découvert que c'est sa femme qui fait tout. C'est elle qui fait gagner & perdre les parties; son mari n'est guères que son clerc. C'est à elle que nous devons le nouveau réglement des rangs, en vertu duquel les femmes des Echevins de Dublin prétendent le pas devant toutes les autres femmes. C'est elle qui a ruiné le marchand Car**er, par un procès qu'il a perdu, non que sa cause fût mauvaise, mais parce que sa femme avoit offensé mortellement Madame Nowtell, en prenant témérairement dans l'Eglise le pas sur elle, pour aller à la Sainte Cêne. Je ne savois pas pourquoi les places ecclésiastiques de notre ville étoient toujours

remplies par de minces sujets ; mais depuis qu'on m'a informé que Madame Nowtell est l'organe de la vocation divine, j'ai trouvé la clef du mystère. Une vieille femme, qui a sa confidence, a aussi le droit de présentation: Madame Nowtell fait expédier la vocation; la ville paye ses appointemens, & il ne reste rien aux bourgeois de leur ancienne liberté, que la permission de bâiller & de dormir au Sermon. A ces causes, j'ai changé de dessein ; & je donne à Madame Nowtell la place que je destinois à son mari ; mais celui-ci se trouvant, par la perte de sa femme, hors d'état de rester Echevin, il fera bien de renoncer à sa place, pour prendre soin de son ménage, & frotter ses armoires & ses commodes dans ses heures de loisir.

En songeant sur qui je pourrois, parmi les gens employés à la maison de ville, exercer encore ma charité, je trouve parmi les Secretaires, les Clercs & les Receveurs un si grand nombre de petits fous, que je ne sai par où commencer. Mes douze mille liv. sterlings ne suffisent assurément pas à les entretenir tous. Il seroit juste que la ville entrât pour sa part dans une fondation si utile. Ah ! que je mourrois

rois content ; si je pouvois emporter cette espérance au tombeau !

Mon ami Partridge mourut trop tôt pour profiter de ma fondation : sans cela je ne l'aurois certainement pas oublié dans mon testament ; mais je ferai voir le bien que je voulois à ce cher ami, par les soins que je prendrai de sa chère famille. Il a laissé un grand nombre de descendans ; tous Partridges, tous fous politiques comme M. leur pére. Quelque profonde que soit leur pénétration dans l'avenir, & avec quelque certitude qu'ils sachent déterminer tout ce qui doit arriver dans l'Etat & dans les familles, ils ne devineront pas aisément qu'à l'heure qu'il est je fais des préparatifs pour les mettre aux petites maisons. Mais ils y entreront tous ; je leur en donne ma parole. Quiconque fera voir, par de bonnes preuves, qu'il descend en droite ligne du sage Partridge y sera reçu sans la moindre difficulté : & si par hazard il étoit auteur politique, il aura le pas sur mon Sacristain. Je veux expressément, & ordonne de ma pleine puissance, qu'on ne passe aucun de ces Partridges. Ceux qui contreviendront témérairement à cette mienne derniére volonté, seront

condamnés à lire leurs écrits, & à se faire tirer l'horoscope par eux. Et en cas que les fous de cette famille devinssent trop nombreux, on peut rayer de ma liste quelqu'autre fou, pourvû que ce ne soit pas un Lord ou un Philosophe.

M. le Chevalier Dewlapp est d'un caractère si singulier, que j'ai été longtems à savoir ce qu'il étoit; mais enfin j'ai trouvé qu'il est fou. Dans sa jeunesse, c'étoit le gentilhomme le plus libertin de la Comté. Son libertinage l'empêchoit d'acquerir la moindre connoissance, soit de religion ou de sciences. A présent il a, je crois, quarante-quatre ans faits; & de sa vie il n'a encore rien lû que la carte que son cuisinier lui porte tous les jours à midi. Quand on lui parle avant le repas, on est étonné de sa stupidité; car il n'est point en état de dire de suite trois paroles raisonnables. Mais si-tôt que le vin lui monte à la tête, ce qui arrive déja au second service, on voit M. Dewlapp dans tout son lustre. Tout d'un coup il devient éloquent; tout son corps pense; & personne n'est alors plus mal avec lui que son chapelain, qui lui paroît ridicule, parce qu'il est Ecclésiastique; car rien ne lui semble

ble plus absurde que la religion. Il abonde en esprit lorsqu'il se met à parler sur les dogmes; & quand on le met sur le chapitre de l'état de l'ame après cette vie, il goguenarde aussi finement sur cette matiére, que feroit un cocher de place. M. Dewlapp ne sait rien; il ne sait ni comment il est venu dans ce monde, ni pourquoi il y est venu: il est bien conséquent qu'il ne puisse pas se former une idée de la vie à venir: & de ce qu'il ne s'en forme point d'idée, il conclut que cette vie à venir est un conte à peu près semblable à ceux de la femme blanche & du moine sans tête, par lesquels on peut bien faire peur aux enfans & non pas à des Chevaliers comme lui. D'après la description que je viens d'en faire, on pourroit croire qu'il n'est pas besoin de l'enfermer, & qu'on peut lui laisser sa liberté sans craindre qu'il cause le moindre desordre dans la société. Mais il a le défaut d'être riche; & au moyen de ses richesses il reçoit à sa table de petits auteurs faméliques. Ces auteurs, qui ont un peu plus de capacité que leur hôte, pour le payer de ses diners, refondent du mieux qu'ils peuvent ses réfléxions, & les font mettre sous la presse, afin qu'elles

qu'elles ayent l'air d'un livre. C'eſt-là l'origine de tous les libelles, qui, depuis treize ans, paroiſſent contre la religion. On n'a jamais pû ſavoir pourquoi il y avoit ſi peu de liaiſon & d'eſprit dans tous ces ouvrages; mais on n'aura plus de difficulté à le concevoir, lorſqu'on ſaura que ce ſont les propos de table de l'ignorant & yvre Chevalier Dewlapp. Afin donc de réprimer cette eſpèce de fanatiſme, j'ordonne que M. le Chevalier Dewlapp ſoit enfermé inceſſamment. Et comme dans ma maiſon il n'aura pas de vin, j'eſpère qu'il laiſſera la religion en repos. Quand il ne jouïra ici que d'un entretien modique, il ne penſera plus du tout, & il reſtera toujours dans ſa ſtupidité naturelle. C'eſt à mon avis pour lui & pour le monde, la plus petite perte qui puiſſe ſe faire. Le Parlement aura ſoin d'employer le tiers de ſon bien à l'entretien des petits eſprits forts ſes commenſaux. Ce ſoin, comme j'eſpère, les tranquilliſera; & ils ceſſeront d'écrire contre l'Evangile, quand leur diner ſera fondé.

James Diaper ſait prouver par Cujas & par Bartole, que c'eſt à l'homme, & non pas à la femme, de gouverner la maiſon. Il ſe moque de

de tous ceux qui souffrent que leurs femmes les ménent par le nez. La sienne est la plus raisonnable de toutes les femmes du monde. Affligée de la vie déréglée de son mari, elle tâche de le ramener par des remontrances. Elle le prie, les larmes aux yeux, de mettre des bornes à ses dépenses, & d'avoir pitié de ses pauvres enfans. Deux fois elle a mis en gages ses joyaux pour le retirer de prison. Lorsqu'il est sur le point de s'y faire mettre la troisiéme, sa femme se jette à son cou, fondant en larmes. Diaper pourroit-il douter que sa femme ne fût raisonnable? Non, il n'en doute point; mais c'est sa femme; & un honnête homme ne doit point suivre les avis d'une femme; un seul acte de condescendance lui feroit perdre la supériorité, qui lui appartient selon les loix divines & humaines. Ce soir il a résolu de rester chez lui; sa femme l'en félicite: tout à coup il change d'avis: il sort & va coucher dehors, uniquement pour faire voir qu'il est le maître chez lui. Le vin d'hier lui fait mal à la tête; il ne boira donc pas ce soir. Il le dit, & examine en même tems le visage de sa femme: malheureusement elle en marque de la joie: le voilà aussi-tôt

qui

qui s'habille, & va paſſer la nuit à boire. On le rapporte malade à la maiſon: n'importe, il a toujours maintenu ſa ſupériorité. Doutera-t-on ſi Diaper mérite une place dans ma maiſon?

Le jeune Thomas Swallow ſera étonné d'apprendre que je l'ai condamné à y vieillir. Il eſt vrai qu'il n'a que dix-ſept ans; mais eſt-ce une raiſon pour l'abandonner à ſes fougues? Moi, je penſe qu'on ne ſauroit trop tôt s'aſſurer de lui. Son grand-pére aſſez mauvais poëte, étoit pourtant encore ſupportable, parce qu'il écrivoit peu. Le fils, pére de mon jeune penſionnaire, étoit déja beaucoup plus mauvais. Il fit poëmes ſur poëmes; & il les fit ſi déteſtables, qu'il n'y eut juſqu'aux Hollandois qui ne s'en moquaſſent. Le pire de tout ce qu'il fit, fut de les recueillir en un grand volume. Le jeune Swallow, digne héritier de ſon pére, montre déja un gros tome de ſes poëſies en manuſcrit, & il menace de les publier auſſi-tôt qu'il ſera majeur. Il eſt tems qu'on l'arrête; & ſi je ne prenois pas des meſures pour le mettre en lieu de ſureté, j'en ſerois reſponſable envers nos enfans. Nos petits-fils en ſouffriroient un

peu

peu moins; car il eſt à croire que ſes poëſies ne paſſeront pas juſqu'à eux. Cependant, quel malheur n'attirerois-je pas ſur ma pauvre patrie, ſi par ma faute notre jeune poëte venoit à propager ſa race! Il ſemble qu'à chaque degré le mal augmente dans cette famille: & ſi on donnoit à notre jeune homme le tems d'avoir un fils, ne ſeroit-on pas forcé à enchaîner ce nouveau Swallow, & à lui lier les mains ſur le dos pour l'empêcher d'écrire? Qu'on le renferme: il le mérite déja par l'admiration avec laquelle il cite les poëſies de ſon pére, qu'il eſt ſur le point de faire réimprimer avec une préface de ſon cru. Il commence déja à lire ſes productions à d'autres. Il arrête les gens dans les rues & les force à l'écouter. Il eſt mécontent quand on ne le loue pas, & irréconciliable quand on le reprend. Malgré ſa jeuneſſe il ſait déja dire des injures aussi fortes qu'un critique de cinquante ans. Que ne ſera-t-il pas avec le tems! Qu'il aille aux petites maiſons! c'eſt mon dernier mot.

Si j'allois demander à notre Matth. Pidgeon, ce jeune prodigue, ce qu'il voudroit qu'on fit de ſon vieux ladre d'oncle, il m'aſſureroit ſans doute, de tout ſon cœur, que Hugh-Pounces

eſt

eſt fou, & qu'il mérite une place dans ma maiſon. Je dois avouer en effet qu'il n'a pas ſi grand tort. Car je vois que cet oncle fait toutes les diſpoſitions imaginables pour mourir de faim ſur ſon coffre fort, & pour laiſſer tout ſon bien au jeune Pidgeon, qui diſſipera en un jour plus que Pounces n'a pû épargner en pluſieurs années. Malgré tout cela je ne ſaurois me réſoudre de lui donner une place; je ſerai plus équitable en l'accordant à notre jeune homme. C'eſt encore une grande queſtion parmi les philoſophes, qui des deux eſt le plus grand fou, ou celui, qui, dans ſa méfiante vieilleſſe, meurt de faim comme un riche avare; ou celui, qui, dans une jeuneſſe inſenſée, diſſipe, de gayeté de cœur, un bien qu'il n'a pas gagné, pour mourir de faim dans ſes vieux jours. Il eſt au moins certain que le premier eſt moins à charge à l'Etat, qui tôt ou tard ſe voit obligé, ou de faire pendre le dernier comme voleur, ou de le nourrir comme mendiant. Un avare, qui ne s'éloigne jamais trop de ſon coffre, eſt pour ainſi dire déja renfermé; pourquoi donc le mettre dans ma maiſon? Je veux donc qu'on y renferme le jeune Matthieu Pidgeon. Il y demeurera jusqu'à

jusqu'à l'âge de trente ans. Mais il n'y restera point oisif; car c'est là son malheur. Il n'aura ni à dîner ni à souper, qu'il n'ait gagné sa dépense par le travail de ses mains; c'est ainsi qu'il apprendra ce qu'il en coûte pour vivre. Qu'on lui donne encore les comptes de son oncle à examiner, afin qu'il apprenne à calculer. Si l'on parvient à l'accoutumer au travail, j'espére qu'à l'âge de trente ans on pourra, sans rien risquer, lui donner sa liberté, avec la jouissance du bien de son oncle. Je suis persuadé que ma patrie reconnoitra un jour, que *je lui* ai élevé un bon citoyen.

Tous ceux qui ont le malheur de demeurer dans le voisinage de l'édifiante Sara Knidly, ne seront point étonnés de la trouver dans mon codicille. Sa maison ressemble à un château enchanté, dont la maîtresse fait le lutin, qui tourmente tous ceux qui ne peuvent point l'éviter. Elle n'est jamais en repos chez elle, & va toujours toussant & crachant. Le plus dangereux moment pour l'aborder, est quand elle marmotte ses pseaumes. Ses sextes ont manqué derniérement de couter un œil à sa malheureuse servante. Lorsque précisément notre dévot lutin en étoit à la fin, cette pauvre créature

créature laiſſa échapper la ſaliére de ſes mains, ce qui lui attira une volée de ſouflets de la part de ſa pieuſe maîtreſſe, toute ravie en dévotion. La rue où elle demeure devient toute déſerte; & j'ai trouvé que, depuis ſix ans, qui eſt le tems qu'il y a qu'elle eſt veuve, les loyers des environs ſont tombés de près de moitié. Pour éviter de paſſer devant ſes fenêtres, on prend plûtôt un détour. Tout ce que ſa vûe peut atteindre, eſt damné ſans miſéricorde. Elle eſt perſuadée, & très perſuadée, que c'eſt uniquement en conſidération de ſon ame dévote, que le ciel, lent à punir, a épargné juſqu'ici le quartier où elle demeure. Néanmoins, dans ſes priéres du matin, elle fait ſouvent le procès au ciel ſur ſa lenteur, quand elle voit encore en ſe levant autour d'elle des hommes qui ne ſouffrent point; & elle ne conçoit pas pourquoi il n'a pas, pour ſa conſolation & pour la terreur des autres, laiſſé tomber du ſouphre pendant cette nuit au moins ſur les femmes de ſa rue, qui ſont toutes noyées dans les vanités humaines. Car nous autres hommes, nous avons encore quelque préférence dans ſon cœur compatiſſant; & je crois qu'elle en demanderoit quelques-

uns

uns au ciel, s'il étoit prêt à envoyer ses maux qu'elle souhaite au genre humain. Je prie le Parlement de s'emparer de cette Sainte avec toute la précaution possible, de peur qu'elle n'échappe, ou qu'elle ne blesse ceux qui voudroient se saisir d'elle. Je lui destine le coin le plus écarté de ma maison, afin qu'elle ne rende point encore plus fous ceux qui y seront avec elle. Si quelqu'un des pensionnaires montre un génie féroce & revêche, on le mettra, pour le punir, pendant vingt-quatre heures, dans la cellule de Madame Knidly. J'avoue que la punition est cruelle; mais aussi n'aura-t-elle lieu que dans les cas graves. On aura soin qu'aucun criminel ne reste jamais seul avec elle, & qu'il y ait toujours un geolier en tiers. Je sais que, malgré toute sa dévotion, elle a beaucoup de désirs mondains, & qu'elle succombe le plus facilement dans les instans où la foiblesse des autres la fait soupirer. Quel malheur ne seroit-ce pas, si le Chevalier Dewlapp & Sara Knidly se sentoient des tentations l'un pour l'autre! Il faudroit promptement noyer la race. Pourroit-il y avoir un monstre plus dénaturé, qu'un en-

ſant, dont le pére eût été eſprit fort par bêtiſe, & la mére diableſſe par dévotion?

Je ne ſais pas par quelle voie le pétulant jeune homme Jacques Halley a pû apprendre que j'avois deſſein de fonder une maiſon pour des fous ridicules. Dans le tems même où j'étois occupé à dreſſer le plan de ce codicille, il entra chez moi avec un air effronté, & m'aſſura, d'un ton d'ami, qu'il pourroit m'être fort utile dans l'exécution de mon projet, ſi je voulois me ſervir de ſes conſeils. Il ajouta, qu'il étoit impoſſible que les folies des hommes échappaſſent à ſes yeux; qu'il les connoiſſoit toutes; qu'il les pourſuivoit de toutes ſes forces; & que l'amour de la vérité le dominoit tellement, qu'il ne s'épargneroit pas lui-même, s'il ſe trouvoit quelque travers. Il me préſenta en même tems une liſte, qui, ſelon lui, contenoit tous les fous fieffés de Dublin. Je fus ſurpris de voir que les cinq premiers noms étoient ceux d'autant d'Eccléſiaſtiques, dont la doctrine eſt auſſi pure que leur vie eſt édifiante. Je lui marquai mon étonnement. Il me répondit par un éclat de rire, & eut l'effronterie de me demander, ſi je ne ſavois pas que ces gens-là étoient des Eccléſiaſtiques,

siastiques, & que les Prêtres.... Je lui coupai la parole, en voyant qu'il se préparoit à imputer à ce corps respectable tous les défauts qui déshonorent quelques-uns des membres. Le sixiéme fou de sa liste étoit son beau-pére, un très-brave homme, qu'il prétendoit faire renfermer, parce que, malgré son âge, il avoit été assez fou pour épouser en secondes nôces sa mére, qui étoit une femme acariâtre, maussade & chagrine, qui traitoit de profusion la belle dépense que fait un jeune homme, qui n'avoit ni esprit ni goût, & méritoit, par tous ces titres, d'occuper la septiéme place de ma maison. Ce jeune furieux, n'ayant épargné ni pére, ni mére, trois de ses précepteurs ne doivent pas trouver étrange qu'il leur ait pareillement destiné des places. Il les traita de pédans insupportables, de vendeurs d'orviétan, & de je ne sais quoi encore. Malgré mon extrême surprise, je l'écoutai avec une feinte tranquillité, parce qu'il me promit de me fournir encore d'autres fous. Je l'assurai que je mettrois son zèle à profit, & que je songerois à le faire récompenser. Je lui donnai en même tems une lettre cachetée, qui contenoit sa récompense, en lui faisant

promettre de ne l'ouvrir qu'après ma mort.

Comme je ne ſais pas combien je vivrai encore, & qu'il pourroit fort bien arriver que je ſurvécuſſe à quelques-uns de mes fous, je veux, pour éviter toute difficulté, propoſer encore quelques recrues pour ma maiſon. Je n'ai beſoin de mettre ici que leurs noms, tout le monde les connoîtra. Ce ſont Jean Gale, Lady Hower, O-Saefety, Charles Brackfeel, Catherine Buckey, Joh Sun, Martin Flaece, Gaſpar Vickſtaff, Guillaume Knall, & le moraliſte Richard Kinſmann.

Au reſte, on recevra toujours de préférence les Irlandois; après eux les Anglois. On bâtira une aile à part pour les Allemands, & l'on aura ſoin de placer en tête les Saxons, comme anciens compatriotes des Anglois. J'en connois un nombre aſſez conſidérable, qui ont droit de demander à être admis. J'en ai ſpécifié quelques-uns dans un mémoire ci-joint.

Ceci eſt ma derniére volonté; le Parlement tâchera de la faire exécuter de point en point. Tout ce que je puis faire, pour reconnoître cette peine, eſt de ſouhaiter, en vrai patriote, que jamais aucun fou ne s'aſſeye ſur les ſacs de laine, où ſiégent ſes membres; ſouhait très-

très-salutaire, & dont l'accomplissement est, à la rigueur, possible.

A Dublin, le 17/28 Juin 1745.

(L. S.) Jonathan Swift, Docteur.

Voila, Mylord, une copie fidèle du codicille de Swift: je l'ai collationnée moi-même avec l'original. Vous aurez de la peine à vous imaginer combien le Parlement s'est empressé de se rendre digne du vœu du feu Docteur. On a commencé par s'assurer des fous nommés dans le codicille. Les Lords Lavat & Pallbrow firent les diables à quatre; & le premier ne se seroit jamais rendu, si l'on n'avoit trouvé moyen de lui faire accroire qu'il n'entroit pas de fou dans la maison de Swift, qui ne fût en état de prouver ses seize quartiers.

L'Evêque O-Carry vouloit appeller le feu du ciel sur le Parlement, qui étoit assez impie pour attaquer un homme de sa robe. Mais ce fut précisément par-là qu'on vit que Swift avoit eu raison. M. Nicolas, le Sacristain, ne fit pas beaucoup de façons, lorsqu'il apprit qu'il auroit le rang sur l'Evêque. Tout étonné qu'étoit d'abord M. Something, il commença

mença à se rassurer, lorsqu'on lui promit qu'il auroit la régie de la maison, alternativement avec Madame Nowtel. Cette femme jetta feu & flamme, lorsqu'on l'alla chercher. Pour la tranquilliser un peu, on lui promit, qu'après le décès du Sacristain & de l'Evêque, elle auroit la permission de donner leurs places.

Il fut facile de s'assurer du Chevalier Dewlapp; on passa chez lui après-diner, où il étoit yvre & dormoit. On prétend que, depuis ce tems-là, il a toujours dormi; il ressemble au moins toujours à un homme, dont on a interrompu le premier sommeil. Sa stupidité naturelle en est peut-être la cause. Ces pensionnaires semblent se tranquilliser; il y a même grande espérance qu'ils redeviendront raisonnables. L'un d'eux a déja acheté une Bible, où il lit tous les jours une couple de feuillets après son diner, & il paroit tout surpris d'y trouver des choses raisonnables.

James Diaper a interjetté un appel, où il se reserve de faire voir, que le procédé du Parlement envers lui est injuste. Mais en attendant on l'a toujours renfermé. Sa pauvre femme est inconsolable. On trouva le jeune Thom. Swallow devant son Secrétaire, tra-

vaillant

vaillant à une épigramme qu'il vouloit mettre au bas de son portrait, qui devoit un jour orner le frontispice de ses ouvrages. On lui accorda des plumes & de l'encre dans sa prison, ce qui sembla le consoler efficacement. Math. Pidgeon se récria beaucoup sur son oncle avare, à qui il attribua son malheur. Il a demandé, avec beaucoup de soumission, qu'on lui accordât au moins une bouteille de vin de Pontac par repas; mais on la lui a refusée, à moins qu'il ne veuille la gagner par le travail de ses mains.

Jamais il n'y a rien eu de plus plaisant que l'emprisonnement de la dévote Sara Knidly. L'Exempt la trouva précisément dans l'accès de sa dévotion. Elle n'eut pas plûtôt entendu ce qu'on lui vouloit, que son livre de priére vola à la tête de l'officier. Au geolier elle arracha un œil. Elle donna au diable le clerc du Parlement, qui se tenoit à la porte sans oser approcher d'elle. Mais ses efforts furent inutiles; & ce qu'elle trouva d'inconcevable en tout ceci, fut que le ciel ne lançoit pas incontinent sa foudre sur ces gens-là. Dans sa ruë, ses voisins ont fait des feux de joie pendant trois jours consécutifs; elle commence à

ſe repeupler ; le prix des loyers monte ; cependant on n'oſe pas encore demeurer dans ſa maiſon.

Le pétulant jeune homme, Jacques Halley, n'eut pas plûtôt appris la mort de Swift, & la publication de ſon teſtament, qu'il vint préſenter ſa lettre. On l'ouvrit en ſa préſence, & l'on y trouva ce qui ſuit.

Moi ſouſſigné, ſupplie le Parlement de s'aſſurer de la perſonne de Jacques Halley, qui lui remettra cette lettre. On aura vû dans mon codicille quelle eſt déjà la malice de ce jeune homme. Je remets à la pénétration du Parlement de juger combien il peut par la ſuite devenir nuiſible à la patrie, en continuant de traiter de fous des gens qui méritent l'eſtime de tout le pays. Comme il prend ſa méchanceté naturelle pour amour de la vérité, & ſa médiſante fureur pour de la franchiſe, il eſt à appréhender qu'il ne ſoit incorrigible. Sa rage, qui a commencé par ſe déchaîner contre ſes parens & ſes précepteurs, ira enfin juſqu'au trône, & plus loin, s'il le pouvoit. Il ne mérite pas d'avoir une place dans ma maiſon. Je légue 200 livres ſterlings pour le tenir dans la maiſon de correction deſtinée

pour

pour ses semblables. Signé *Jonathan Swift.*

Les bras lui tombérent à la lecture de cette lettre. Il voulut vanter ses bonnes intentions; mais on l'envoya à la maison de correction sans l'entendre. A présent il vomit des injures jour & nuit, & le Parlement vient de conclurre qu'on lui mettra une muselière.

J'allois oublier de vous dire que l'on a déja découvert trois descendans de Partridge. L'un est un chirurgien de la rue de S. James, chez qui on a trouvé l'arbre de généalogie du Prétendant, avec des remarques politiques, & une apologie pour le Chevalier de S. George. Le second est un Enseigne cassé, qui dans la bataille de Fontenoi, a jugé à propos de mettre sa personne en sureté dès le commencement du combat, en compagnie de deux officiers Hollandois, & qui, pour cet effet, a été chassé du régiment. On trouva sur lui un plan de la bataille d'Ettingue, où il faisoit voir les fautes que les alliés avoient faites, lorsqu'ils pouvoient prendre tout droit le chemin de Versailles, & y entrer par surprise. Le troisiéme est un cordonnier, qui vend des prophéties, où il est dit, qu'en 1754 finira la monarchie du Pape; que le grand Seigneur

sera

cré
ce
part
dév
tout
ans
les
de
ſen
que
miſ
ſuad
de
a ép
Néa
fait
quai
d'ell
elle
ſa c
laiſſ
moi
tout
nou
que
&

Gaſpar Wickſtaff, qui demeurent à Dublin, Swift avoit eu en vûe; mais enfin on ſoupçonne que c'eſt celui qui a certaines gens à ſes gages, pour lui dire ſans ceſſe des choſes agréables, & pour lui ſouhaiter une couple de fois dans l'année, que le ciel veuille conſerver encore long-tems la précieuſe ſanté d'une tête ſi chére. Les autres fous ne ſont pas de grande conſéquence, excepté une couple d'Auteurs.

Le Parlement a choiſi une très-belle place pour la conſtruction de cette maiſon. Il la fera bâtir tout contre le port, où a été juſqu'ici le rendez-vous de nos petits-maîtres, & des fats qui font les beaux eſprits. Le choix eſt admirable; car de cette maniére la place reſte, en quelque façon, ce qu'elle a toujours été. Cependant, du côté de l'eau, on va laiſſer une petite promenade pour certains rimeurs, qui ſe donnent entr'eux le nom de poëtes ſublimes: mais on l'entourera d'un mur, afin qu'il n'arrive pas de malheur; & quoiqu'il ne paroiſſe pas par leurs vers que l'enthouſiaſme les rende diſtraits, les précautions ſont toujours bonnes.

On a déja dreſſé le plan de l'aile qu'on deſtine aux Allemands; & pour inſpirer plus de confiance

confiance à ce peuple, on l'a fait faire par un François, & le directeur du bâtiment ſera de la même nation. En un mot tout y ſera François. J'en ai parlé à pluſieurs Allemands qui ſont ici; ils en paroiſſent très contens. Les ſoins du Parlement vont encore plus loin. Pour être en état de recevoir un plus grand nombre de fous de cette nation, on a propoſé de permettre aux directeurs de la maiſon de donner, pour une certaine ſomme d'argent, à tous ceux qui le demanderont, ſur-tout aux Savans d'Allemagne, une quittance en forme d'atteſtation, où l'on reconnoîtra que M. un tel eſt un grand homme, un homme célébre, un homme raiſonnable, un Savant ſolide, & qu'il a payé ſon eſprit tant. Les noms des ſouſcripteurs ſeront imprimés. On eſpére que cet expédient fournira des ſommes conſidérables. Il eſt vrai que le Parlement prévoit que les plus grands fous contribueront le plus, pour paroître bien raiſonnables. Mais il n'y a pas de mal à cela. Il eſt toujours utile qu'ils contribuent à l'entretien de leurs ſemblables.

La France ſe donne beaucoup de mouvement pour faire recevoir ſes fous auſſi; & l'on dit que M. de Hoey a écrit au Parlement une

lettre

lettre de recommandation en termes fort énergiques. Mais on lui a refusé sa demande tout net, & cela avec raison. La guerre présente a assez épuisé notre nation, sans qu'elle s'engage encore à l'entretien des fous de France.

Post-Scriptum. Vous me pardonnerez, Mylord, de n'avoir pas ajouté le mémoire où Swift a nommé les Allemands qu'il juge dignes d'avoir des places dans sa maison. Il est un peu étendu, & j'appréhende qu'il ne grossisse trop le paquet.

AR-

ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS

Sur ces Paroles ; *L'homme est plus grand par l'usage des talens que par les talens même.* *

TOute grandeur n'est pas soûmise à l'empire de l'opinion. Celle qui est fondée sur le vrai mérite, celle qui a pour baze des talens réels & une existence absoluë, qui n'a pas besoin pour se soûtenir de l'appui du préjugé, de la mode & de l'imagination. S'il y a une supériorité naturelle parmi les hommes, ils ne la doivent qu'à celle des talens, qui les rendent d'autant plus indépendants, qu'ils trouvent plus de ressources dans eux-mêmes, qu'ils ont moins besoin des autres, qu'ils leur sont

* Nous ignorons le nom de l'Auteur de ce Discours, qui a été présenté à l'Académie de Marseille ; nous le donnons préférablement à celui qui a remporté le prix, parce qu'il nous a paru meilleur.

ſont plus néceſſaires, & qu'ils peuvent ſe paſſer plus aiſément de ſecours étrangers.

De-là vient ce ſentiment d'élévation, ſi naturel à ceux à qui eſt confié ce précieux dépôt; de-là naiſſent & prennent leur ſource, l'eſtime, le reſpect & la vénération dont on honore les talens. Point de prérogatives & de diſtinctions dont on ne les croye dignes; ils égalent les conditions malgré la force du préjugé. On leur prodigue les éloges & les applaudiſſemens avec d'autant moins de ménagement, que c'eſt un mérite qui ſupplée aux talens, que d'en paroître admirateur paſſionné. L'emploi le plus glorieux de la Renommée, eſt de les publier, d'en tranſmettre le ſouvenir à la poſtérité, & de le faire paſſer d'âge en âge aux ſiécles les plus reculés.

Ne nous y trompons cependant pas; ces hommages ne ſe rapportent pas directement aux talens; ils ſont un préſent du Ciel: la gloire n'en appartient qu'à celui qui en eſt l'auteur; l'homme n'a de mérite qu'à l'uſage qu'il en fait. Il eſt donc plus grand par l'uſage des talens que par les talens même; ou pour donner plus de force à cette vérité, afin d'en tirer des conſéquences utiles, montrons pre-

premiérement que les talens ne font point par eux-mêmes la grandeur de l'homme; nous ferons voir en fecond lieu, qu'elle n'eft fondée que fur l'ufage qu'il en fait.

PREMIERE PARTIE.

Si les talens avoient par eux-mêmes cet éçlat dont ils nous éblouïffent, ils ne pourroient jamais fe dérober à nos yeux; malgré nous ils attireroient nos regards, & feroient toujours un objet d'admiration pour nous. Mais combien ont le fort de ces richeffes que la terre tient renfermées dans fon fein, où elles demeurent fans valeur & fans prix?

Quel fpectacle pour l'homme qui penfe, que celui des triftes mortels qui vivent dans la barbarie? Les regardera-t-il comme des êtres doüés d'intelligence? Mais ils n'ont de commun avec lui que la figure. Leur accordera-t-il quelque connoiffance d'eux-mêmes? Mais il n'apperçoit dans eux qu'un fentiment confus de leur exiftence. Leur attribuera-t-il des idées?.... Il ne leur voit que des fenfations non réfléchies. Un inftinct groffier leur tient lieu de raifonnement; ils s'étonnent de tout par ignorance, & n'admirent rien qu'avec ftupidité?

pidité; ils ne connoiſſent de peines que les ſouffrances & la douleur; de plaiſirs, que les beſoins ſatisfaits; de paſſions, qu'une aveugle brutalité. Ils n'ont de ſentimens que des appetits qui ne vont pas juſqu'à l'ame; d'affections, que celles d'un bien-être préſent; de Loix, que la crainte; elle eſt la ſeule régle de leurs mœurs. S'il les diſtingue donc des animaux, ce n'eſt que pour être tenté de croire ceux-ci d'un ordre ſupérieur; tant il eſt éloigné de ſoupçonner dans eux les talens de l'eſprit.

Mais qu'il ne précipite point ſon jugement. Et s'il eſt livré à l'orgueilleux préjugé de la plus vaine de toutes les Nations, qui croyoit que les Dieux n'avoient de complaiſance que pour elle, & regardoient le reſte de la terre avec la plus humiliante indifférence, qu'il ſe reſſouvienne que tandis qu'Athénes étoit la Patrie des beaux Arts, & croyoit réunir ſeule tous les talens, Syracuſe poſſédoit le plus heureux & le plus vaſte génie qui fût dans le monde entier; génie dont les reſſources inépuiſables ſuſpendirent ſi long-tems la ruine de ſa Patrie, & l'effort d'une armée victorieuſe. Que d'Archimèdes ſont morts ignorés &

& ont été ensevelis dans l'oubli, faute d'occasion de déveloper ou de signaler leurs talens.

S'il croit que Rome en devenant maîtresse du Monde, & en s'enrichissant de toutes ses dépouilles, devint à son tour la seule dépositaire de tous les trésors de l'esprit, qu'il se rappelle que l'Athénes des Gaules, Marseille, donnoit des Maîtres d'éloquence à l'Orateur Romain, & à ce Héros dont l'éloquence seconda si bien la valeur & la fortune. Rome n'avoit sur Marseille que l'avantage de la puissance & de l'émulation, les deux grands ressorts des talens. Marseille n'avoit sur le reste des Gaules, que celui de son origine, & du commerce qu'elle entretenoit avec les Nations sçavantes. Les Gaules auroient vû dès-lors des talens fleurir dans tous les genres, si elles avoient eu les mêmes secours que Rome & Marseille.

Imaginera-t-il que tandis que la partie du genre humain, qui est aujourd'hui éclairée par les Sciences, erroit au gré de l'instinct dans les ténébres de l'ignorance, la Nature alors moins libérale & moins bienfaisante, étoit avare du plus précieux de tous les dons, &

& tenoit les talens en réserve, pour nous les prodiguer un jour avec profusion? Il aura donc oublié qu'à l'autre extrémité du monde, ils faisoient le bonheur & la gloire de la plus nombreuse, de la plus laborieuse, & par conséquent de la plus sage de toutes les Nations.

Regardant en pitié ces Peuples du Nord, dont les esprits paroissent plus engourdis que les corps, pensera-t-il que le Ciel ne répande ses influences que par climats, & que le Géographe en traçant les degrés de ceux-ci, marque les bornes de celles-là? Il n'a qu'à se rappeller ce nouveau Prométhée qui se dépouille des ornemens de la Royauté, pour recueillir, en parcourant l'Europe, tout ce qu'il peut ramasser des étincelles d'un feu plus précieux que celui du Soleil, dont il retourne animer autant de statues qu'il a de sujets dans son vaste Empire. Il n'y a porté que les Arts; il y a trouvé les talens.

Ils sont donc de tous les Pays & de toutes les Nations, comme de tous les tems: mais ils ne brillent pas toujours & par-tout du même éclat; mais souvent ces heureuses plantes, faute de culture, meurent dans leur germe, ou mal cultivées, ne produisent que des fruits

amers & ſauvages. Quelle préſomption donc, quelle injuſtice, de ne regarder tous les Peuples, que nous appellons barbares, qu'avec un injurieux mépris; de dégrader au-deſſous de l'humanité tous ceux qui n'ont pas nos idées & nos goûts, nos loix & nos maximes, nos connoiſſances & nos arts, nos uſages & nos modes! Il ne leur manqueroit à pluſieurs, pour être autant au-deſſus de nous, que nous croyons leur être ſupérieurs, que d'avoir eu la même éducation.

Quel vaſte champ s'ouvre à votre zéle, glorieux Protecteurs des talens, vrais Péres du genre humain! Qu'il feroit beau, qu'il feroit digne de vous, de faire pour les richeſſes de l'eſprit, ce que fait l'avarice, pour tirer des entrailles de la terre les richeſſes de luxe & de vanité! Ne vous figurez pas que pour découvrir des talens, pour trouver des hommes, même chez les Peuples ſauvages, vous ayez beſoin de la lanterne du Philoſophe Cynique. Il ne vous faudra pour les retirer, que l'appas des récompenſes; pour les exciter, que l'aiguillon de la gloire; ils s'animeront d'eux-mêmes par l'émulation, & ſe formeront bien-tôt par les préceptes & les exemples. Vous les

verrez

verrez, des déſerts de la ſolitude, du fond des antres, venir au-devant de la lumière que vous leur préſenterez; vous verrez même éclore du ſein de la barbarie le plus précieux, le premier de tous les talens.

Génie, émanation pure de la Divinité, image brillante du Créateur, ſource féconde de productions toujours nouvelles, germe d'une glorieuſe immortalité, principe de vraie grandeur, qui éléves l'homme au rang des intelligences céleſtes; rayon de la lumière éternelle, qui perces le nuage où ſe cache la vérité, pour la voir, non plus ſous de foibles images, mais dans ſon eſſence; puiſſant mobile, qui donnes à l'ame tout ce qu'elle peut avoir d'activité, & qui n'as d'exiſtence que dans l'action & la liberté, eſt-il ſi rare que tu te caches à nos yeux ſous le voile d'une timidité ſauvage, quelquefois ſous celui d'une ſimplicité ruſtique, &, le dirai-je, juſques ſous l'apparence de la ſtupidité?

Que lui manque-t-il pour nous forcer à lui rendre cette eſpèce de vénération, dont nous lui payons ſi volontiers le tribut? D'être dévelopé, d'être façonné par l'art, de ſe produire au-dehors par ces traits de lumière, qui

partent de lui-même, & qu'il n'a jamais d'emprunt : mais tant que le génie & tous les autres talens demeureront dans une léthargie trop semblable à la mort, ils n'atteindront jamais à la gloire de l'esprit. Ils ne seront qu'un méchanisme plus parfait, un peu plus de fléxibilité dans les fibres, de vivacité dans le cours des esprits animaux, de solidité dans les muscles, de fluidité dans le sang, de feu dans les veines, d'équilibre dans les humeurs, de rapport dans les parties, de justesse & de proportion dans les ressorts de l'action & de la réaction des deux centres de tous nos mouvemens; car c'est-là ce qu'on appelle dans le métaphysique, étenduë de génie, force, vivacité ou légéreté d'esprit, brillant de l'imagination, délicatesse de goût & de sentiment, justesse de raisonnement, solidité de jugement, profondeur de réflexion....

Vous n'avoüerez pas apparemment cette humiliante vérité, vous, qui ne vous considérant que dans la sphére des purs esprits, vous croyez tout-à-fait dégagés de la matière, & ne vous regardez que comme une portion de la Divinité : mais n'éprouvâtes-vous jamais ces langueurs, où le cœur se trouve sans sentimens,

&

& l'eſprit ſans idées? Si cet état devenoit habituel, ne ſeriez-vous pas forcés de convenir que votre ame infiniment ſimple, & auſſi inaltérable qu'immortelle de ſa nature, ne peut être ſujette par elle-même à ces humiliantes viciſſitudes, & que tout l'avantage qu'elle a ſur les autres, n'eſt que de gouverner un corps mieux organiſé? Que ce n'eſt donc qu'un bienfait de la Nature, que ce n'eſt qu'un bonheur d'avoir des talens, & non pas un mérite ni un ſujet de gloire; qu'ils demeurent brutes & informes, tant qu'ils ne ſont pas cultivés par l'art & l'étude; que par conſéquent ils ne font pas par eux-mêmes la grandeur de l'homme. Pour mettre cette vérité dans un plus grand jour, ajoûtons que, fuſſent-ils même cultivés & exercés, ils ne tournent qu'à ſa honte, s'il en fait un mauvais uſage.

Les influences dont l'aſtre du jour ranime la nature, donne à tout le mouvement & la vie, rend à la terre ſa fécondité, ſont les mêmes qui attirent dans la région ſupérieure ces vapeurs d'où ſe forment les orages & les tempêtes, qui portent au loin la terreur, le ravage & la déſolation. Les talens qui ſont pour les hommes une précieuſe ſource de félicité &

TAYLOR OXFORD

d'abondance, & qui répandent ſur ceux qui les cultivent tout ce qu'ils peuvent recevoir de luſtre & d'éclat, ne deviennent que trop ſouvent des fléaux publics, & ne tournent qu'à la honte & l'opprobre de ceux qui en abuſent.

Malheur aux Nations parmi leſquelles le Ciel fait naître de ces hommes, qui réuniſſent un eſprit inquiet & turbulent, ou un cœur pervers, à des talens ſublimes; ils ne les feront ſervir qu'à troubler le repos du Monde, ou à corrompre les mœurs: mais ils ne corrompront pas les idées de ceux à qui il reſtera de la vertu, & moins encore celles de la poſtérité, qui les jugera à la rigueur, qui détruira le phantôme de leur injuſte réputation & tous les monumens élevés à leur gloire par la flaterie, l'enthouſiaſme, l'intérêt, ou la paſſion.

Nous voyons avec regret que Sylla, en conſacrant tout ce qu'il avoit de force & d'étenduë dans l'eſprit & le cœur au ſervice de ſa Patrie, pouvoit en être le pére: il l'a prouvé par la ſageſſe de ſes loix. Il aima mieux en être le tyran, il en aura à jamais le titre odieux. La générosité de ſon abdication auroit pû faire

faire oublier l'injuſtice de ſon uſurpation, s'il n'avoit appris à d'autres plus ambitieux encore que lui, que le Peuple le plus fier & le plus jaloux de ſa liberté, pouvoit être mis aux fers.

Que le Sylla de nos jours n'eût employé ſon adreſſe & ſa politique, qu'à réprimer des excès, & à maintenir l'équilibre entre le pouvoir ſouverain & les droits de ſa Nation, il eût mérité le titre de Protecteur des loix & de la liberté: mais en abuſant de l'autorité qu'il avoit uſurpée ſur un Peuple révolté & aſſervi tout enſemble, pour le porter au plus grand de tous les crimes; il n'eſt, & ne ſera jamais diſtingué que par le nom de parricide des Rois.

On ſe trompe, ſi l'on croit que ce ſoit à ſes talens guerriers, à la grandeur de ſes ſuccès, à l'étendue & à la rapidité de ſes conquêtes, qu'Alexandre a dû le ſurnom de Grand. A cet égard il n'eût été regardé que comme le fléau & l'ennemi du genre humain. Il a eu beſoin, pour prévenir les fâcheuſes impreſſions que ſes ravages auroient laiſſé dans les eſprits, d'effacer les traces de ſes victoires, & de faire oublier les talens par des bienfaits plus grands encore, qui fuſſent des monumens éternels

de

de ſa généroſité. Douze villes bâties par ſes ſoins & ſous ſes yeux, pour y raſſembler en ſociété des Peuples épars & vagabonds; un nouveau commerce ouvert d'une extrémité de la terre à l'autre; vingt Nations barbares humaniſées par les Arts & les Sciences, ſont les ſolides fondemens ſur leſquels a été bâtie cette grandeur, qui ſubſiſte encore depuis plus de deux mille ans.

Dans ſon invaſion des Gaules & de l'Eſpagne, Céſar dévelopa toutes les reſſources de l'eſprit le plus hardi, le plus vaſte & le plus fécond. Mais ce qu'il y avoit encore de Romains vertueux, redoutérent ſes talens, & ne regardérent tous ſes brillants exploits que comme les préludes des coups dont il ſe préparoit à ébranler la République juſques dans ſes fondemens, & à détruire cet immenſe édifice, ouvrage de tant de ſiécles & de héros. De quel œil nous-mêmes regarderions-nous aujourd'hui la ſupériorité de ſon génie, ſi nous n'excuſions ſon uſurpation, parce que Rome étoit trop corrompue pour conſerver cette liberté qui ne ſe ſoutient que par la vertu, & que ce qui pouvoit lui arriver de moins funeſte, étoit d'être aſſervie par un citoyen capable

de

de réparer l'abus criminel de ſes talens, par la douceur de ſa clémence, la ſageſſe de ſon gouvernement, & la beauté d'un nouvel ordre que lui ſeul pouvoit y rétablir.

Arrêtons-nous, & concluons que ſi les talens peuvent d'eux-mêmes éblouïr par un éclat paſſager, & ſurprendre les ſuffrages du vulgaire, ce preſtige n'a qu'un tems; l'enthouſiaſme fait place à la réflexion, & l'admiration dégénère en mépris.

Ils en ont fait mille fois l'expérience, ces coupables Auteurs, qui ne les ont employés qu'à détruire les idées d'ordre, de juſtice & de vertu qui font la baſe de toutes les ſociétés ſolidement établies, & ſagement gouvernées. Qu'ils entendent, s'ils le peuvent, ſans confuſion, les plaintes & les vœux que forment contre eux tous les hommes ſages, à qui ſeuls appartient le droit de les juger. Périſſent à jamais, s'écrient-ils, les noms & les ouvrages de ces inſenſés Philoſophes, qui ont mis tout ce qu'ils avoient de ſagacité dans l'eſprit à trouver des difficultés à tout ce qu'il leur importoit de ne pas croire, & toute la ſubtilité de leur raiſonnement à établir des ſiſtêmes que l'impiété même eſt forcée de déſavouer. Qu'ils ne

ne ſoient regardés que comme des peſtes publiques, ces Ecrivains dangereux, qui ont employé la force & l'enjouement de leur imagination à jetter du ridicule ſur la ſimplicité des mœurs, à faire mépriſer la vertu, à corrompre l'innocence, & à inſinuer dans les cœurs par les funeſtes charmes de leur éloquence, le poiſon de la volupté. Ils ont ſemé pour la gloire, mais qu'ils ne recueillent que de l'ignominie, ces Sçavans qui ont fait ſervir leur vaſte érudition à établir les plus ſcandaleux paradoxes, pour jetter de l'obſcurité ſur les faits les plus avérés & les plus reſpectables. Qu'on ne les honore point du titre faſtueux de ſages politiques, ils ne ſont que des perturbateurs du repos public, ces maîtres d'iniquité, qui apprennent aux maîtres de la terre à gouverner les Peuples en Tyrans, ou aux Peuples qu'il n'y a de liberté que celle qui n'a point de frein. Qu'ils ſoient punis de leur ſcandale par une honteuſe flétriſſure, ces Auteurs licentieux, qui n'ont employé les charmes ſéducteurs de la poëſie ou du pinceau, qu'à peindre le vice ſous des traits aimables, & à donner à leurs criminelles peintures les couleurs les plus ſéduiſantes. Périſſent à jamais les malheu-

heureuſes productions de tous ces faux ſages, de tous ces habiles Artiſtes; périſſent à jamais les fruits empoiſonnés de leur génie, & que leurs noms ſoient enſevelis dans un éternel oubli; ce ſeroit leur faire trop d'honneur que de les en tirer. Ils n'ont mérité que la funeſte célébrité de l'incendiaire du Temple d'Ephèſe; ils doivent porter la peine de ſon crime.

Cet Arrêt eſt-il dicté par la ſageſſe, ou par une juſte prévention? Je le demande à quiconque aime la vertu. En attendant la réponſe, j'en conclus, que les talens ne peuvent que tourner à la honte de ceux qui en abuſent. Si nous raprochons cette vérité de celle qui a déja été établie ci-devant, qu'ils ne font rien à la gloire de ceux en qui ils demeurent inutiles & enfouïs, la conſéquence eſt évidente; donc par eux-mêmes ils ne font point la grandeur de l'homme. Il nous reſte à montrer comment ils y contribuent par le bon uſage qu'il en fait.

SECONDE PARTIE.

Pour obtenir un rang diſtingué, & s'élever par la gloire des talens, ce n'eſt pas aſſez de mériter des applaudiſſements par quelques ſuccès

cès paſſagers, qui pourroient n'être attribués qu'au hazard & à l'occaſion. Il faut forcer l'eſtime & l'admiration par des preuves éclatantes & ſoutenues d'un mérite réel & ſolide. On n'y réuſſit qu'en employant les talens avec diſcernement, avec courage, avec utilité.

Je dis avec diſcernement : Jamais il ne fut peut-être ſi néceſſaire de rapeller cette régle, que dans un tems où l'on veut mettre partout l'eſprit à la place des talens, dans un tems que l'on peut apeller le ſiécle du bel eſprit. Aujourd'hui tout le monde veut en avoir, ceux qui n'en ont pas en empruntent; ceux qui en ont, croyent n'en avoir pas aſſez, s'ils n'en ont trop. Il eſt le lien des ſociétés, le ſignal de ralliement des compagnies brillantes, le cri d'admiration du peuple. Son empire ne ſe borne plus aux ſeules Académies. C'eſt lui, c'eſt le bel eſprit qui éclaire la juſtice dans le ſanctuaire de Thémis; il enſeigne dans les écoles à la place de la raiſon; bien-tôt il aura banni le bon ſens des places publiques; & déja dans nos temples ne remplit-il pas, à la honte de l'éloquence & de la Religion, la chaire de la vérité: renferme-t-il donc lui ſeul tous les talens, ou en eſt-il la ſource & le principe?

Non

Non ſans doute : quelquefois il les exclut tous, & pluſieurs l'excluent réciproquement: mais il n'y en a point de vrais, point de réels, ſans cette portion de génie, ſans cet inſtinct qui décéla autrefois Achille, & qui doit toujours décider notre choix & nos goûts.

Que de formes ne prend-il pas pour ſe diverſifier à l'infini? Ici, c'eſt la juſteſſe d'eſprit qui va toujours au but, ſans jamais perdre de vûë ſon objet; là, c'eſt la pénétration & la profondeur de réflexion, qui en ſaiſit tous les raports. Dans les uns c'eſt une aimable légéreté, qui ne s'appeſantit ſur rien; dans les autres, une force & une ſolidité que rien n'étonne. Dans ceux-ci, une vaſte mémoire propre à raſſembler toutes les richeſſes de l'érudition; dans ceux-là, un jugement méthodique qui porte par-tout l'ordre & la clarté. Ici, c'eſt une imagination brillante, qui embellit, anime, vivifie tout; ailleurs, c'eſt un ſentiment exquis, principe du goût le plus pur, dont les déciſions ſont autant d'oracles. Quelques-uns ont reçu en partage cette grandeur, cette élévation de l'ame qui donne l'autorité du commandement; d'autres en plus grand nombre, l'intelligence & la docilité qui les rendent propres à l'exécution.

Ce

Ce seroit au génie à nous apprendre lui-même combien de figures diverses lui donne la Nature pour combiner tous les talens, afin qu'ils s'entr'aident mutuellement, & concourent tous ensemble aux besoins, à l'agrément, au bonheur, à la gloire de la societé. Il n'appartient donc qu'à la nature de distribuer les parties, & de donner le ton à ceux qui doivent former ce beau concert.

Romulus devoit être le fondateur, Numa le législateur de Rome. Tous deux en changeant de rôle eussent disparu de sur la scéne sans applaudissemens. Il falloit à Romulus la férocité de son courage pour former son nouveau peuple, à Numa sa douceur & sa sagesse pour le fixer par le lien des loix. Mécéne s'illustra en protégeant les Arts, il en avoit le goût; il les auroit cultivé sans succès, il n'en avoit pas les talens. Horace mérita d'être son favori, parce qu'il l'étoit des Muses; mais il ne devoit pas être celui d'Auguste, parce qu'il n'avoit pas des vuës assez étenduës, ni assez de constance & de fermeté dans l'ame; l'un & l'autre étoient à leur place. Colbert anima les talens en Ministre, son Maître en Roi; l'un les regardoit comme une

source

ſource de richeſſes, l'autre de gloire pour l'Etat: tous les deux également grands; celui-ci dans l'art de gouverner, celui-là d'enrichir un Royaume, en changeant de fortune ſe fuſſent trouvés déplacés. Si Deſcartes eût ſuivi la vocation de ſa naiſſance, & qu'il eût laiſſé la Philoſophie dans le cahos où il l'avoit trouvée, il eût parcouru ſans gloire la brillante carrière des armes. Il faloit peut-être un génie également vaſte & profond pour combiner les mouvemens des aſtres & les rapports des loix, pour trouver le vrai ſyſtème du monde & celui de toutes les légiſlations: mais il falloit plus de ſagacité & de vivacité d'eſprit pour quinteſcentier les loix, plus de flegme & d'attention pour ſimplifier la combinaiſon des mondes, & deviner le ſecret de la Nature.

Conſultons donc notre génie, éprouvons nos forces, & ne nous laiſſons pas conduire dans notre choix par un aveugle amour-propre.

Il eſt vrai que le génie lui-même demeureroit dans l'aſſoupiſſement, s'il n'étoit réveillé par le ſentiment. C'eſt du cœur que l'eſprit reçoit ſon activité. Sans paſſions, nous ſerions ſans talens. L'ambition, l'amour de la gloi-

re, l'émulation ne ſont ennoblies que par le ſecours qu'elles leur prêtent. C'eſt l'amour de la gloire qui anime les vertus guerrières de ces Héros qui rempliſſent la terre du bruit de leurs exploits. C'eſt l'ambition de mériter les premiers honneurs qui donne du reſſort au génie de ceux qui ſont nés pour gouverner les autres. C'eſt l'émulation, c'eſt l'ardeur de ſe ſurpaſſer, qui excite & ſoutient les forces de tous ceux qui courent la même carrière.

Mais malheur à ceux qui ne ſont déterminés que par ces paſſions mépriſables qui ne peuvent qu'avilir les talens; par la cupidité, qui rétrécit l'eſprit & concentre toutes les facultés de l'ame dans l'amour des richeſſes; par la jalouſie, qui ne ſait qu'abaiſſer les autres, pour ſe trouver au niveau d'eux; par la vanité, qui eſt le talent de tous ceux qui n'en ont pas d'autre. Malheur encore à ceux qui n'ont de vocation que celle de la naiſſance, qui ne donne que des prétentions, jamais le mérite; ou que celle de la mode, qui ſe plait ſi ſouvent à faire contraſter le rôle de ſes acteurs avec leur caractère.

C'eſt en évitant ces écueils, & en ne ſuivant que le génie pour guide, que les talens méritent

ritent le premier degré d'estime; le second est dû au courage avec lequel on les employe.

L'homme est né pour le travail. Tout lui devient pénible, parce qu'il est toujours abattu par sa foiblesse naturelle, ou rebuté par la grandeur des travaux. Il a beau avoir reçû de la Nature des talens faciles, que ne lui en coute-t-il pas pour les cultiver & les porter à la perfection? Nous admirons les productions d'une veine aisée, d'une imagination féconde & abondante, d'un génie heureux; mais nous ne voyons pas combien il a falu d'efforts & de courage pour résister aux dégouts & à l'abattement d'une langueur qui vient par accès, & fait trop sentir à l'ame sa dépendance du méchanisme des organes, pour se priver des plaisirs de la société, & se renfermer dans une solitude, où souvent l'on ne jouït pas de soi-même; pour ne pas se dégouter de la lenteur des progrès qui trompent toujours l'impatience & l'amour-propre; pour se faire un fonds de connoissances & d'idées, & éclaircir celles qui ne se présentent que sous un jour sombre & obscur; pour recueillir une suite d'observations avec une application constante & soutenuë, en ti-

 rer

rer les résultats & en former des principes qui réunissent les objets sous un seul point de vuë; pour mépriser les traits de la jalousie des impitoyables Zoïles, qui sont toujours ligue contre les talens, parce qu'ils ne trouvent que trop d'ignorans à séduire.

Tous ces obstacles, tous ces dégoûts sont si supérieurs aux forces ordinaires, que nous ne voyons presque jamais les grands talens fleurir dans le sein de l'opulence & de la prospérité, où ils sont étouffés par la mollesse & le goût de la volupté. Seroient-ils donc de la nature de ces vins exquis, qui ne sont jamais que les productions d'un terrain sec & aride? Les illustres (*a*) Protecteurs des arts qui leur donnérent un azile en Europe, lorsqu'ils étoient fugitifs & exilés de leur Patrie, & que les arts par reconnoissance ont placé au ciel, en furent si persuadés, qu'ils n'élevérent jamais au-dessus d'une honnête médiocrité tous ces heureux génies, que nous ne croirions pas aujourd'hui assez récompensés par les plus grandes fortunes.

Il

(*a*) Les Princes de la Maison de Médicis, dont Galilée donna le nom aux Satellites de Jupiter.

Il en eſt cependant, me dira-t-on, qui ne ſe cultivent & ne s'exercent que dans l'éclat, la ſplendeur, & même l'opulence; dans ces places où ce n'eſt pas aſſez d'avoir des talens médiocres, où ceux qui les rempliſſent n'ont que l'alternative de faire le bonheur ou le malheur, la gloire ou l'opprobre des Nations. Je l'avouë: mais qu'on les dépouille de cette décoration qui ne montre que des dehors agréables & éblouiſſans, combien de ſoins, de peines & de travaux ne cache-t-elle pas? Nous ne pouvons plus voir la vie laborieuſe à laquelle ils ont conſacré leurs plus belles années, pour acquerir toutes les connoiſſances qu'ils doivent avoir raſſemblé; celles de l'hiſtoire & des cauſes des grandes révolutions, celles de la politique & celles des intérêts des Princes, celles de toutes les loix générales & du droit des gens, celles au moins de tous les principes des Arts & des Sciences, celles ſur-tout des paſſions & des reſſorts du cœur humain.

Mais nous pouvons juger ce qu'il faut de courage à ceux qui conſacrent leurs talens, leurs travaux & leur vie à faire le bonheur d'un Peuple, ingrat preſque toujours mal-

gré lui ; qui ne se montrent en public que pour y entendre des demandes & des plaintes importunes, souvent injustes, & non pas pour se livrer au plaisir de recevoir des hommages auxquels le cœur n'a point de part ; qui fuyent le grand jour pour se donner tout entiers au travail obscur du cabinet, où ils ne sont occupés qu'à ménager les intérêts du Prince & de la Patrie, à veiller à la sûreté & à la tranquillité des Peuples, à trouver des ressources contre la disette, ou de nouveaux moyens pour n'augmenter les fonds de l'Etat qu'en enrichissant les citoyens.

Nous pouvons imaginer ce qu'un Général d'armée doit mettre de contention d'esprit à n'être occupé que de ses vûës & de ses desseins au centre de la dissipation, à former & meurir ses projets dans le tumulte des armes, à les faire éclorre souvent dans le sein des plaisirs & de l'amusement.

Que les Magistrats, qui président à la Justice, & qui font de leurs talens la plus noble consécration, nous disent eux-mêmes ce qu'il y a de peine à ne plus vivre pour soi, & à employer tous les momens de la vie la plus laborieuse à suivre le labirinthe des loix, pour

pour en pénétrer l'esprit & les motifs, en concilier les contradictions apparentes, en faire l'application à tous les cas, en maintenir l'observation avec une vigilance infatigable, & pour se deffendre des subtilités de la chicane. Enfin qu'ils nous aprennent tout ce qu'ils essuyent d'ennuis, de dégoûts & de contradictions dans le pénible exercice de leurs emplois & de leurs charges, & nous serons forcés de convenir, que si quelque chose mérite plus d'estime que le courage avec lequel il faut exercer les talens, ce ne peut être que l'utilité à laquelle on doit les diriger.

C'est toujours l'amour de nous-mêmes qui nous gouverne en tout. Ce n'est que par un retour d'amour-propre que les hommes donnent le suffrage de leur approbation. Ils peuvent bien admirer certains talens par leur singularité, mais cette admiration ne tient rien de l'estime. Ce n'est qu'un étonnement produit par l'ignorance; il passe avec le prestige de l'imagination. Que faut-il donc pour mériter par les talens cette estime solide & réfléchie, qui est la seule baze de la véritable grandeur? Qu'ils soient dirigés au bien, à l'avantage de la société, à laquelle chaque

membre de ce grand corps doit rapporter tous ſes mouvemens, & les degrés de cette utilité ſeront ceux de l'eſtime dont les talens ſeront récompenſés.

Cette vérité eſt ſi bien établie, ſi univerſellement reçûë, que pour ſauver du mépris & faire honorer les talens du pur agrément, on ne les fait envifager que par les raports utiles qu'ils ont avec la pureté des mœurs & la politeſſe, qui répand dans le commerce du monde tout ce que l'on y trouve de charmes & de douceur. Perſonne n'oſeroit prendre la défenſe des ſpectacles par exemple, non plus que celle de leurs Auteurs, s'il étoit décidé qu'ils ne ſoient propres qu'à amuſer la vaine curioſité, & à charmer l'ennui de ces gens oiſifs, à qui leur exiſtence eſt un fardeau inſuportable. Ils ne trouvent donc grace devant les hommes ſages, qu'autant qu'ils nous élévent l'ame & les ſentimens juſqu'à l'héroïſme par l'admiration des grands modéles qu'ils nous mettent ſous les yeux, ou qu'ils ne nous inſpirent que du mépris pour le vice, en nous le montrant avec tous ſes ridicules.

On eſt convenu ſur ce même principe de n'eſtimer

n'estimer les plus belles productions du génie, qu'autant qu'elles contribuent à nous former le cœur & l'esprit. La lyre d'Orphée a été mise au rang des astres, non pas pour avoir charmé les oreilles par la douceur de ses accords, mais pour avoir adouci la férocité des hommes, & leur avoir appris à vivre en société. Homére n'est le divin Homère, que pour avoir employé l'harmonie de ses vers à faire aimer la vertu plus efficacement que les leçons de Crantor & de Chrisippe.

Si l'on a de la vénération pour certains Philosophes, ils ne la doivent qu'au soin qu'ils ont pris d'étendre la sphére de nos connoissances, & surtout de nous apprendre ce que nous devons à l'Etre suprême, aux autres & à nous-mêmes: mais combien ne conservent de célébrité que celle que leur donne le ridicule de ne s'être occupés que d'artificieux mensonges, de vaines spéculations, de suppositions chimériques, & de calculs qui n'auront jamais d'application.

L'éloquence, quelque révérée qu'elle soit, aura le même sort, & ne sera regardée que comme un jeu d'esprit pédantesque, quand on

on ne la fera ſervir qu'à obſcurcir la vérité par d'ingénieux ſophiſmes, à faire un puéril étalage de clinquans & de colifichets, d'antithéſes & d'épigrammes, à affecter les ſentimens qu'on n'a pas & à employer le ſacré comme le profane à prouver d'un air modeſte qu'on a beaucoup d'eſprit.

Que nous importe qu'ils ayent de l'eſprit, ces vains diſcoureurs, ces froids déclamateurs, ces dangereux ſophiſtes, tous ces titres oiſifs, s'ils ſont inutiles à la ſociété & toujours pernicieux par l'exemple de leur oiſiveté? Ne feroient-ils pas dans le monde un plus beau rôle, s'ils mettoient leurs talens à exercer ces arts, qui ne ſont avilis que depuis qu'ils ont corrompu nos idées & dépravé nos ſentimens; depuis qu'ils nous ont accoutumé à attacher de la nobleſſe à ce lâche déſœuvrement, qu'ils décorent du beau nom de loiſir philoſophique? Ne ſeroit-il pas plus glorieux pour eux de ranimer par leur exemple cette fermentation de courage, d'ardeur, d'émulation, qui feroit oublier aux uns leur foibleſſe, aux autres leurs infirmités; à ceux-ci leur vanité, à ceux-là leur molleſſe & leur opulence; qui feroient trouver

trouver à tous des forces & des talens qu'ils ne se connoissent pas, pour se livrer sans cesse à une vie active, la plus forte barrière que l'on puisse opposer au torrent des vices.

Oseroient-ils se comparer à ces vertueux citoyens, qui consacrent leur repos, hazardent leur fortune & souvent leur vie, à former, soutenir & étendre un florissant commerce? qui possédent l'art précieux d'occuper un Peuple nombreux, de lui faire aimer le travail & la vertu, qui sont dans leur Patrie les sources d'une heureuse abondance, & qui, malgré le préjugé, obtiendront toujours à ce titre une glorieuse préférence sur ceux qui n'en sont que les canaux, ou plutôt des reservoirs qui ne laissent écouler que le superflu. Aussi trouvera-t-on parmi eux plus de grandeur d'ame, de noblesse & de générosité. C'est dans cet ordre qu'il faudra chercher l'exemple unique d'un citoyen (a) qui apporte aux pieds de

(a) En 1711. M. Crozat sachant le trésor épuisé, les Provinces ruinées, le Roi sans crédit & tout l'argent resserré dans les coffres des Partisans, touché des malheurs de sa Patrie vint offrir à Louis XIV. cinq millions, avec lesquels ce Prince continua la guerre, & se mit en état de donner la loi à ses ennemis, qui la lui faisoient depuis long-tems. Il est étonnant qu'un fait si mémorable ne soit

de son Roi l'hommage de toute sa fortune, dans un tems où elle devenoit l'unique ressource & le salut de l'Etat.

Je consens qu'ils ayent un droit acquis à l'immortalité, ces célébres Ecrivains, qui nous servent de flambeau, pour nous conduire dans les voies de la sagesse: mais n'en seront-ils pas plus dignes encore, ceux qui joindront à la solidité & à la sainteté de leurs instructions, la force de l'exemple? L'immortalité de la renommée, seroit-elle assez pour un Prélat qui auroit consacré tous les instans de sa vie à de si nobles fonctions, & qui auroit par-dessus cela la gloire d'avoir exposé mille fois cette prétieuse vie à sauver celle de son cher peuple? Non: il mérite l'apothéose.

Si la Religion ne lui a pas élevé des autels, au moins il en aura dans le cœur de tous les François, ce Héros qui fit servir la hardiesse de son génie & l'intrépidité de son courage, d'abord à relever sa Patrie de l'humiliation

---

soit rapporté par aucun de nos historiens. N'eût-il pas été, & ne seroit-il pas encore de la bonne politique, autant que de la reconnoissance, de l'attester à la postérité par un monument aussi durable que le monde?

miliation d'une longue ſuite d'adverſités, qui lui rendit bientôt après ſa gloire & ſa puiſſance par d'éclatans triomphes, & qui les éterniſa par une paix dont nous gouterons auſſi long-tems les fruits, que dureront les deux Monarchies qu'elle a raſſurées ſur d'inébranlables fondemens.

C'eſt des hommes de cette eſpéce que dans les premiers âges du monde chaque Nation ſe faiſoit des Dieux. Elle les recevoit comme un préſent du ciel; elles les lui rendoit pour immortaliſer ſa reconnoiſſance & leur gloire. Si nous n'avons pas conſervé & perpétué la vénération outrée qu'on a eu pour eux, au moins tant que leur nom vivra dans le ſouvenir des hommes, on ſaura qu'ils ont été redevables des honneurs de la Divinité, non pas à leurs talens, mais à l'uſage qu'ils en ont fait pour le bonheur du monde.

ARTICLE QUATRIEME.

REFLEXIONS SUR L'ENTHOUSIASME. *

NOus n'avons point de définition de ce mot parfaitement satisfaisante : je crois cependant utile au progrès des beaux arts qu'on en cherche la véritable signification, & qu'on la fixe, s'il est possible. Communément on entend par *enthousiasme*, une espèce de fureur qui s'empare de l'esprit & qui le maîtrise, qui enflamme l'imagination, l'élève, & la rend féconde. C'est un transport, dit-on, qui fait dire ou faire des choses extraordinaires & surprenantes ; mais quelle est cette fureur, & d'où naît-elle ? quel est ce transport, & quelle est la cause qui le produit ? C'est là, ce me semble, ce qu'il auroit été nécessaire de nous apprendre, & dont on a cependant paru s'occuper le moins.

Je

* Encyclopédie.

Je crois d'abord que ce mouvement qui élève l'esprit & qui échauffe l'imagination, n'est rien moins qu'une *fureur*. Cette dénomination impropre a été trouvée de *sang-froid*, pour exprimer une cause dont les effets (quand on est dans cet état paisible) ne sçauroient manquer de paroître fort extraordinaires. On a cru qu'un homme devoit être tout-à-fait hors de lui-même, pour pouvoir produire des choses qui mettoient réellement hors d'eux-mêmes ceux qui les voyoient ou qui les entendoient : ajoutez à cette premiére idée l'*enthousiasme* feint ou vrai des Prêtres du Paganisme, que la charlatanerie les engageoit à charger de grimaces & de contorsions ; & vous trouverez l'origine de cette fausse dénomination. Le peuple avoit appellé ce dernier enthousiasme, *fureur prophétique* ; & les pédans de l'antiquité (autre partie du peuple peut-être encore plus bornée que la premiére) donnérent à leur tour à la verve des poëtes, dont il n'est pas donné aux esprits froids de pénétrer la cause, le nom superbe de *fureur poëtique*.

Les Poëtes flattés qu'on les crût des êtres inspirés, n'eurent garde de détromper la multitude ; ils assurérent dans leurs vers, au contraire,

traire, qu'ils l'étoient en effet, & peut-être le crurent-ils de bonne-foi eux-mêmes.

Voilà donc la fureur poëtique établie dans le monde comme un rayon de lumiére transcendante, comme une émanation sublime d'en-haut, enfin comme une inspiration divine. Toutes ces expressions en Gréce & à Rome étoient synonymes aux mots dont nous avons formé en François celui d'*enthousiasme*.

Mais la fureur n'est qu'un accès violent de folie, & la folie est une absence ou un égarement de la raison; ainsi lorsqu'on a défini l'*enthousiasme*, une *fureur*, un *transport*; c'est comme si l'on avoit dit qu'il est un *redoublement de folie*, par conséquent incompatible pour jamais avec la raison. C'est la raison seule cependant qui le fait naître; il est un feu pur qu'elle allume dans les momens de sa plus grande supériorité. Il fut toujours de toutes ses opérations la plus prompte, la plus animée. Il suppose une multitude infinie de combinaisons précédentes, qui n'ont pu se faire qu'avec elle & par elle. Il est, si on ose le dire, le chef-d'œuvre de la raison. Comment peut-on le définir, comme on définiroit un accès de folie?

Je

Je suppose que, sans vous y être attendu, vous voyiez dans son plus beau jour un excellent tableau: une surprise subite vous arrête; vous éprouvez une émotion générale; vos regards comme absorbés restent dans une sorte d'immobilité; votre ame entiére se rassemble sur une foule d'objets qui l'occupent à la fois; mais bien-tôt rendue à son activité, elle parcourt les différentes parties du tout qui l'avoit frappée, sa chaleur se communique à vos sens, vos yeux lui obéissent & la préviennent; un feu vif les anime; vous appercevez, vous détaillez, vous comparez les attitudes, les contrastes, les coups de lumiére, les traits des personnages, leurs passions, le choix de l'action représentée, l'addresse, la force, la hardiesse du pinceau; & remarquez que votre attention, votre surprise, votre émotion, votre chaleur, seront dans cette circonstance plus ou moins vives, selon le différent degré de connoissances antérieures que vous aurez acquis, & le plus ou le moins de goût, de délicatesse d'esprit, de sensibilité, de jugement, que vous aurez reçû de la nature.

Or, ce que vous éprouvez dans ce moment est une image (imparfaite à la vérité, mais

suffisante pour éclaircir mon idée) de ce qui se passe dans l'homme de génie, lorsque la raison, par une opération rapide, lui présente un tableau frappant & nouveau qui l'arrête, l'émeut, le ravit, & l'absorbe.

Observez que je parle ici de l'ame d'un homme de génie; parce que j'entends par le mot *génie* l'aptitude naturelle à recevoir, à sentir, à rendre les impressions du tableau supposé. Je le regarde comme le pinceau du peintre, qui trace les figures sur la toile, qui les crée en effet, mais qui est toujours guidé par des inspirations précédentes. Dans les livres, comme dans la conversation, on commence à partir du pinceau, comme s'il étoit le premier moteur. Le style figuré chez des peuples instruits, tels que le nôtre, devient insensiblement le style ordinaire; & c'est par cette raison que le mot *génie*, qui ne désigne que l'instrument indispensable pour produire, a été successivement employé pour exprimer la cause qui produit.

Observez encore que je n'ai point employé le mot *imagination*, qu'on croit communément la source unique de l'*enthousiasme*; parce que je ne la vois dans mon hypothése que comme

une

une des causes secondes, & telle (pour m'aider encore d'une comparaison prise de la peinture), telle, dis-je, qu'est la toile sous la main du peintre. L'imagination reçoit le dessein rapide du tableau qui est présenté à l'ame, & c'est sur cette premiére esquisse que le génie distribuë les couleurs.

Je parle enfin, dans la définition que je propose, d'un tableau nouveau; car il ne s'agit point ici d'une opération froide & commune de la mémoire. Il n'est point d'homme à qui elle ne rappelle souvent les différens objets qu'il a déja vûs: mais ce ne sont là que de foibles esquisses, qui passant devant son entendement, comme des ombres légéres, sans surprendre, affecter, ou émouvoir son ame, ne supposent que quelques sensations déja éprouvées, & point de combinaisons précédentes. Ce n'est-là peut-être qu'un des apanages de l'instinct; j'entends développer ici un des plus beaux privilèges de la raison.

Il s'agit donc d'un tableau qui n'a point encore été vû, d'un tableau que la raison vient de créer, d'une image toute de feu qu'elle présente tout-à-coup à une ame vive, exercée, & délicate; l'émotion qui la saisit est en pro-

portion de sa vivacité, de ses connoissances, de sa délicatesse.

Or il est dans la nature que l'ame n'éprouve point de sentiment, sans former le désir prompt & vif de l'exprimer ; tous ses mouvemens ne sont qu'une succession continue de sentimens & d'expressions ; elle est comme le cœur, dont le jeu machinal est de s'ouvrir sans cesse pour recevoir & pour rendre : il faut donc qu'à l'aspect subit de ce tableau frappant qui occupe l'ame, elle cherche à répandre au-dehors l'impression vive qu'il fait sur elle. L'impulsion qui l'a ébranlée, qui la remplit, & qui l'entraîne, est telle que tout lui céde, & qu'elle est le sentiment prédominant. Ainsi, sans que rien puisse le distraire, ou l'arrêter, le peintre saisit son pinceau, & la toile se colore, les figures s'arrangent, les morts revivent ; le ciseau est déja dans la main du sculpteur, & le marbre s'anime ; les vers coulent de la plume du Poëte, & le théatre s'embellit de mille actions nouvelles, qui nous intéressent & nous étonnent ; le Musicien monte sa lyre, & l'orchestre remplit les airs d'une harmonie sublime ; un spectacle inconnu, que le génie de Quinault a créé, & qu'elle embellit,

lit, ouvre une carriére brillante aux Arts divers qu'il rassemble; des mazures dégoûtantes disparoissent, & la superbe façade du Louvre s'éléve; des jardins réguliers & magnifiques prennent la place d'un terrain aride, ou d'un marais empoisonné; une éloquence noble & mâle, des accens dignes de l'homme, font retentir le barreau, nos tribunes, nos chaires; la face de la France change ainsi rapidement comme une belle décoration de théatre; les noms des Corneille, des Moliére, des Quinault, des Lully, des Lebrun, des Bossuet, des Perrault, des le Nautre, volent de bouche en bouche, & l'Europe entiére les répéte & les admire: ils sont désormais des monumens immuables de la gloire de notre nation & de l'humanité.

L'*enthousiasme* est donc ce mouvement impétueux, dont l'essor donne la vie à tous les chefs-d'œuvre des Arts, & ce mouvement est toujours produit par une opération de la raison aussi prompte que sublime. En effet, que de connoissances précédentes ne suppose-t-il pas? que de combinaisons l'instruction ne doit-elle pas avoir occasionnées? que d'études antérieures n'est-il pas nécessaire d'avoir faites?

de combien de maniéres ne faut-il pas que la raison se soit exercée, pour pouvoir créer tout-à-coup un grand tableau auquel rien ne manque, & qui paroît toujours à l'homme de *génie*, à qui il sert de modéle, bien supérieur à celui que son *enthousiasme* lui fait produire? D'après ces réflexions puisées dans une Métaphysique peu abstraite, & que je crois fort certaine, j'oserois définir l'enthousiasme, *une émotion vive de l'ame à l'aspect d'un tableau* NEUF *& bien ordonné qui la frappe, & que la raison lui présente.*

Cette émotion, moins vive à la vérité, mais du même caractère, se fait sentir à tous ceux qui sont à portée de jouïr des diverses productions des beaux Arts. On ne voit point sans *enthousiasme* une tragédie intéressante, un bel opéra, un excellent morceau de peinture, un magnifique édifice, &c. Ainsi la définition que je propose paroît convenir également, & à l'*enthousiasme* qui produit, & à l'*enthousiasme* qui admire.

Je crains peu d'objections de la part de ceux que l'expérience peut avoir éclairés, sur le point que je traite; mais ce tableau spirituel, cette opération rapide de la raison, cet

accord

accord mutuel entre l'ame & les sens, duquel naît l'expression prompte des impressions qu'elle a reçues, paroîtront chimériques peut-être à ces esprits froids, qui se souviennent toujours & qui ne créeront jamais.

Pourquoi, diront-ils, dénaturer les choses? A quoi bon des systêmes nouveaux? On a crû jusqu'ici l'*enthousiasme* une espèce de fureur; l'idée reçue vaut bien la nouvelle; & quand l'ancienne seroit une erreur, quel désavantage en résulteroit-il pour les Arts? Les grands Poëtes, les bons Peintres, les Musiciens excellens qu'on a crus & qui se sont crus eux-mêmes des gens inspirés, ont été aussi loin sans tant de Métaphysique: on refroidit l'esprit, on affoiblit le génie par ces recherches incertaines ou au moins inutiles des causes; contentons-nous des effets. Nous savons que les gens de *génie* créent: que nous importe de savoir comment? Quand on aura découvert que la raison est le premier moteur des opérations de leur ame, & non l'imagination, qu'on en a crû chargée jusqu'à présent, pense-t-on qu'on donnera du *génie* ou du *talent* à ceux à qui la nature aura refusé un don si rare?

A ces objections générales je répondrai 1°. qu'il n'est point d'erreur dans les Arts, de quelque nature qu'elle soit, qu'il ne paroisse évidemment utile de détruire.

2°. Que celle dont il s'agit est infiniment préjudiciable aux Artistes & aux Arts.

3°. Que c'est applanir des routes qui sont encore assez difficiles, que de chercher, de trouver, d'établir les premiers principes. Les régles n'ont été faites que sur le méchanisme des Arts; & en paroissant les gêner, elles les ont guidés jusqu'au point heureux où nous les voyons aujourd'hui. Que s'il est possible de porter des lumiéres nouvelles sur leur partie purement spirituelle, sur le principe moteur duquel dérivent toutes leurs opérations, elles deviendront dès-lors aussi sûres que faciles. Il en est des Arts comme de la Navigation; on ne couroit les mers qu'en tâtonnant avant la découverte de la boussole.

4°. Ne craignons point d'affoiblir l'esprit, ou de refroidir le génie en les éclairant. Si tout ce que nous admirons dans les productions des Arts est l'ouvrage de la raison, cette découverte élévera l'ame de l'Artiste, en lui donnant une opinion plus glorieuse encore de l'ex-

cellence

cellence de son être; & de cette élévation attendez de nouveaux miracles, sans en craindre un plus grand orgueil. La vanité n'est le grand ressort que des petites ames; le génie en suppose toujours une supérieure.

5°. Les mots d'*imagination*, de *génie*, d'*esprit*, de *talent*, ne sont que des termes trouvés pour exprimer les différentes opérations de la raison: il en est d'eux à-peu-près comme des divinités inférieures du paganisme: elles n'étoient aux yeux des sages que des noms commodes pour exprimer les divers attributs d'un Dieu unique; l'ignorance seule de la multitude leur fit partager les honneurs de la Divinité.

6°. Si l'*enthousiasme*, à qui seul nous sommes redevables des belles productions des Arts, n'est dû qu'à la raison comme cause premiére; si c'est à ce rayon de lumiére plus ou moins brillant, à cette émanation plus ou moins grande d'un Etre suprême, qu'il faut rapporter constamment les prodiges qui sortent des mains de l'humanité, dès-lors tous les préjugés nuisibles à la gloire des beaux Arts sont pour jamais détruits, & les Artistes triomphent. On pourra désormais être Poëte excellent, sans

cesser

cesser de passer pour un homme sage ; un Musicien sera sublime, sans qu'il soit indispensablement reputé pour fou. On ne regardera plus les hommes les plus rares comme des individus presqu'inutiles ; peut-être même s'imaginera-t-on un jour qu'ils peuvent penser, vivre, agir comme le reste des hommes. Ils auront alors plus d'encouragement à espérer, & moins de dégoûts à soûtenir. Ces têtes légères, orgueilleuses & bruyantes, ces automates lourds & dédaigneux qui décident en maîtres dans la société, seront peut-être à la fin persuadés qu'un Artiste, qu'un homme de Lettres tiennent dans l'ordre des choses un rang supérieur à celui d'un Intendant qui les a subjugués & qui les ruine, d'un vil complaisant qui les amuse & qui les joue, d'un caissier qui leur refuse leur argent pour le faire valoir à son profit, même d'un Secretaire qui fait mal leur besogne, & très adroitement sa fortune.

Au reste, soit que la vérité triomphe enfin de l'erreur, soit que le préjugé plus puissant demeure le tyran perpétuel des opinions contemporaines, que nos illustres modernes se consolent & se rassurent : les ouvrages du dernier siécle sont regardés maintenant, sans contradic-

tion, comme des chefs-d'œuvre de la raison humaine; & il n'est pas à craindre qu'on ose prétendre qu'ils ont été faits sans *enthousiasme*: tel sera le sort, dans le siécle prochain, de tous ces divers monumens glorieux aux Arts & à la patrie, qui s'élèvent sous nos yeux. La multitude en est frappée, il est vrai, sans les apprécier; les demi connoisseurs les discutent sans les sentir: on s'en occupe moins longtems aujourd'hui que d'une parodie sans esprit, dont on n'a pas honte de rire: qu'importe? en seront-ils moins un jour l'école & l'admiration de tous les esprits & de tous les âges?

Mais la définition que je propose convient-elle à toute sorte d'*enthousiasme* & à toutes les espèces de talens? Quel est le tableau, dira-t-on peut-être, que la raison peut offrir à peindre à l'art du Musicien? Il ne s'agit là que d'un arrangement géométrique de tons, &c. L'éloquence d'ailleurs est sublime sans *enthousiasme*, & il faut suprimer de cet article tout ce qui a été dit des Orateurs du siécle dernier.

Je répons 1°. qu'il n'existe point de Musique digne de ce nom, qui n'ait peint une ou plusieurs images: son but est d'émouvoir par l'ex-

l'expreſſion, & il n'y a point d'expreſſion ſans peinture.

2°. Mettre en doute l'*enthouſiaſme* de l'Orateur, c'eſt vouloir faire douter de l'exiſtence de l'éloquence même, dont l'objet unique eſt de l'inſpirer. Ce diſcours qui vous émeût, qui vous intéreſſe ou qui vous révolte; ces détails, ces images ſucceſſives qui vous attachent, qui ouvrent votre cœur d'une maniére inſenſible à celui des ſentimens que l'on veut vous inſpirer, tout cela n'eſt & ne peut être que l'effet de l'émotion vive qui a précédé dans l'ame de l'orateur celle qui ſe gliſſe dans la votre. On fait une déclamation, une harangue, peut-être même un diſcours académique ſans *enthouſiaſme*; mais ce n'eſt que de lui qu'on peut attendre un bon Sermon, un plaidoyer tranſcendant, une oraiſon funèbre qui arrache des larmes.

Je finis cet article par quelques obſervations utiles aux vrais talens, & que je ſupplie tous ceux qui s'érigent en juges ſouverains des Arts, de me permettre.

Sans *enthouſiaſme* point de création, & ſans création les Artiſtes & les Arts rampent dans la foule des choſes communes. Ce ne ſont

plus

plus que de froides copies retournées de mille petites façons différentes : les hommes disparoissent ; on ne trouve plus à leur place que des singes & des perroquets.

J'ai dit plus haut qu'il y a deux sortes d'*enthousiasme* ; l'un qui produit, l'autre qui admire ; celui-ci est toujours la suite & le salaire du premier, & la preuve certaine qu'il a été un *enthousiasme* véritable.

Il y a donc de faux *enthousiasmes*. Un homme peut se croire des talents, du génie, & n'avoir que des réminiscences, une facilité malheureuse, & un panchant ridicule, qui en est presque toujours la suite, pour tel genre ou tel Art.

Il n'est point d'*enthousiasme* sans génie ; c'est le nom qu'on a donné à la raison, au moment qu'elle le produit ; ni sans talens, autre nom qu'on a donné à l'aptitude naturelle de l'ame à recevoir l'*enthousiasme* & à le rendre.

L'*enthousiasme* plonge les hommes privilégiés qui en sont susceptibles, dans un oubli presque continuel de tout ce qui est étranger aux arts qu'ils professent. Toute leur conduite est en général si peu ressemblante avec ce que nous regardons comme les maniéres d'ê-

tre,

tre, adoptées dans la ſociété, qu'on ſe trouve porté, preſque ſans le vouloir, à les regarder comme des eſpèces ſingulières; ce n'eſt rien moins qu'à la raiſon qu'on attribuë ce qu'on appelle leurs *biſarreries* ou leurs *écarts*; de-là tous les préjugés établis, & que l'inſtruction a bien de la peine à détruire. Mais a-t-on vû encore quelque eſpèce d'hommes parfaite? en trouve-t-on beaucoup qui portent une raiſon ſupérieure dans pluſieurs genres? qu'il nous ſuffiſe de dire qu'on rencontre communément dans les vrais talens une bonne foi comme naturelle, une franchiſe de caractère, & ſur-tout l'antipathie la plus décidée pour tout ce qui a l'air d'intrigue, d'artifice, de cabale. Penſe-t-on que ce ſoit-là un des moindres ouvrages de la raiſon? Auſſi lorſque vous verrez un homme de Lettres, un Peintre, un Muſicien ſouple, rampant, fertile en détours, adroit courtiſan, ne cherchez point chez lui ce que nous appellons le *vrai talent*. Peut-être aura-t-il des ſuccès: il en eſt de paſſagers que la cabale procure. Ne ſoyez point ſurpris de le voir envahir toutes les places de ſon état, & celles même qui paroiſſent lui être le plus étrangéres; il a la ſorte de

de mérite qui les donne: mais un nom illustre, une gloire pure & durable, cette considération flateuse, apanage honorable des talens distingués, ne feront jamais son partage. La charlatanerie trompe les sots, entraîne la multitude, éblouït les grands; mais elle ne donne que des jouïssances de peu de durée. Pour produire des ouvrages qui restent, pour acquérir une gloire que la postérité confirme, il faut des ouvrages & des succès qui résistent aux efforts du tems, & à l'examen des sages; il faut avoir senti un *enthousiasme* vrai, & l'avoir fait passer dans tous les esprits; il faut que le tems l'entretienne, & que la réflexion, loin de l'éteindre, le justifie.

Il est de la nature de l'*enthousiasme* de se communiquer & de se reproduire; c'est une flamme vive qui gagne de proche en proche, qui se nourrit de son propre feu, & qui loin de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure qu'elle se répand & se communique.

Je suppose le public assemblé pour voir la représentation d'un excellent ouvrage; la toile se léve, les acteurs paroissent, l'action marche, un transport général interrompt tout-à-coup le spectacle; c'est l'*enthousiasme* qui se fait sen-

tir, il augmente par degrés, il pâsse de l'ame des acteurs dans celle des spectateurs; & remarquez qu'à mesure que ceux-ci s'échauffent, le jeu des premiers devient plus animé; leur feu mutuel est comme une balle de paume que l'addresse vive & rapide des joüeurs se renvoye; c'est là où nous devons toujours être sûrs d'avoir du plaisir en proportion de la sensibilité que nous montrons pour celui qu'on nous donne.

Dans ces spectacles magnifiques, au contraire, que le zèle le plus ardent prépare, mais où le respect lie les mains, vous éprouvez une espèce de langueur à-peu-près vers le milieu de la représentation; elle augmente par degrés jusqu'à la fin, & il est rare que l'ouvrage le plus fait pour émouvoir ne vous laisse pas dans un état tranquille. La cause de cette sorte de phénomène est dans l'ame de l'acteur & du spectateur. On ne verra jamais de représentation parfaite, sans cette chaleur mutuelle qui entretient la vivacité de celui qui représente, & le charme de ceux qui l'écoutent; c'est un méchanisme constant établi par la nature. L'*enthousiasme* de ce genre le plus vif s'éteint, s'il ne se communique.

Il y a en nous une analogie secrette entre

ce

ce que nous pouvons produire & ce que nous avons appris. La raifon d'un homme de *génie* décompofe les différentes idées qu'elle a reçues, fe les rend propres, & en forme un tout, qui, s'il eft permis de s'exprimer ainfi, prend toujours une phyfionomie qui lui eft propre: plus il acquiert de connoiffances, plus il a raffemblé d'idées, & plus fes momens d'*enthoufiafme* font fréquens, plus les tableaux que la raifon préfente à fon ame font hardis, nobles, extraordinaires, &c.

Ce n'eft donc que par une étude affidue & profonde de la nature, des paffions, des chefs-d'œuvre des Arts, qu'on peut développer, nourrir, réchauffer, étendre le *génie*. On pourroit le comparer à ces grands fleuves, qui ne paroiffent à leur fource que de foibles ruiffeaux: ils coulent, ferpentent, s'étendent; & les torrens des montagnes, les riviéres des plaines fe mêlent à leur cours, groffiffent leurs eaux, ne font qu'un feul tout avec elles: ce n'eft plus alors un léger murmure, c'eft un bruit impofant qu'ils excitent; ils roulent majeftueufement leurs flots dans le fein de l'Océan, après avoir enrichi les terres heureufes qui en ont été arrofées.

ARTICLE CINQUIEME.

PENSE'ES DETACHE'ES. *

J'Entends dire par-tout, *C'est un Philosophe.* On le dit à la Cour, d'un jeune Seigneur sensé & refléchi; à l'armée, d'un Officier qui lit; à l'Académie, d'un Récipiendaire sans mérite; au Palais, d'un Magistrat incorruptible; dans les ruelles, d'un Financier qui n'a pas de Maîtresse; chez Procope, d'un bel esprit, qui tourne en paradoxe les premiéres notions; à l'antichambre enfin, d'un La Fleur babillard qui parle de tout, & débite de la Doctrine. Qu'est-ce donc qu'un Philosophe? Tout ce qu'on veut.

* * *

Les

* Elles sont tirées d'une Brochure intitulée, *Pensées Philosophiques d'un Citoyen de Montmartre.* Les raisonnemens sérieux étant devenus inutiles vis-avis des incrédules, l'Auteur a cru qu'il falloit prendre leur ton, qui est celui de la plaisanterie, & se servir de leurs armes pour les combattre.

Les Matérialistes font un raisonnement auquel il est difficile de répondre: il n'y a pas loin d'une buche à une pierre, d'une pierre à un chou, d'un chou à une huitre, d'une huitre à un âne, d'un âne à un Philosophe, d'un Philosophe à un homme. Donc un homme ne diffère pas essentiellement d'un Philosophe, d'un âne, d'une huitre, d'un chou, d'une pierre, d'une buche. La buche, la pierre, le chou, l'huitre, l'âne & le Philosophe, n'ont rien de spirituel. Donc il en est de même de l'homme.

* * *

A quoi pense l'Abbé *François* de vouloir prouver la spiritualité de notre ame par la nature des objets que nous concevons, par les réflexions dont nous sommes capables, par la conscience & la liberté? S'il ignore, tout Paris le sçait pour lui. Un Matérialiste n'a que des idées matérielles, & meurt sans avoir fait une réflexion; sa conscience est au bout de sa fourchette; & après mille expériences, on a trouvé, que le plaisir a le même empire sur lui qu'un chardon frais & tendre sur un coursier à longues oreilles.

* * *

Qu'est-ce qu'un Sceptique ? C'est un Sage qui se laisse mourir de faim de peur d'être empoisonné.

* * *

Hé oui! *On seroit assez tranquille en ce monde, si l'on étoit assuré qu'il n'y a rien à craindre dans l'autre* (1). Par malheur, on ne va pas au-delà du peut-être; & je connois bien des gens qui ne s'en accommodent pas. Ils aiment mieux se ranger du côté des Chrétiens, que de hazarder leur éternité sur la foi de quelques raisonnemens; jouer à coup sûr, que de se mettre dans le cas de tout perdre: soit qu'ils se méfient de la connoissance qu'ils ont des astres, soit qu'ils craignent les nuages & les tempêtes, on les voit prendre la boussole pour guide, plutôt que d'être à ne sçavoir où ils en sont, & de quel côté faire voile. Sujets à penser & à rentrer en eux-mêmes, ils écoutent la voix de leur conscience, & son langage les raffermit contre les doutes qui s'élèvent dans leur esprit. Ils sont dans le monde, comme un vieux Militaire dans une armée. J'ai vû des individus de cette espéce,

(1) Pensées Philosophiques.

pêce, qui ne concevoient pas comment on pouvoit vivre tranquille & penser à la mort, sans être Chrétien, & bon Chrétien. » Le » moyen de jouir de soi-même, disent-ils, » avec un doute forcé & continuel sur son » état & sur sa destinée? C'est vivre comme » un criminel qui est toujours occupé à échap- » per à la Justice, & craint à chaque instant » d'être pris. » Je me pique d'être au-dessus de tout cela, répondoit froidement un Philosophe petit-maître; si ma conscience le trouve mauvais, tant pis pour elle. On n'auroit jamais fini, si on vouloit la contenter. Je me soucie fort peu de sçavoir ce que je deviendrai après ma mort, si je deviens quelque chose. Pourquoi craindrois-je de brûler éternellement? C'est un inconvénient du métier. Les plaisirs de cette vie valent bien qu'on risque son éternité. J'aimerois autant, a dit un des plus beaux esprits de Paris, renoncer aux douceurs du libertinage, par la crainte de tarir en moi les sources de la vie, & de souffrir avant la mort les horreurs du tombeau.

* * *

La pluralité des femmes est une affaire de

 calcul.

calcul..... Un mari ne doit pas être assez sot, pour croire que Dieu n'a fait une belle femme que pour lui ... La subordination est un désordre dans le monde, & la dégradation de l'humanité..... Le droit de chaque individu s'étend aussi loin que sa puissance.... Nous ne sommes pas plus obligés à vivre suivant les loix du bon sens, qu'un chat selon les loix de la nature du lion. O Socrate! ô Caton! Quels éloges n'eussiez-vous pas prodigué aux Sages qui ont établi ces divines maximes, si pour le bonheur de la terre ils étoient nés avant vous! Heureuses les méres, eussiez-vous dit, qui ont enfanté ces bienfaiteurs du genre humain! Heureuses les mammelles qui les ont allaités! Heureux le siécle où ils ont vécu! Mais plus heureux encore le climat chéri du Ciel, où cette morale divine rendra à l'humanité sa gloire & sa grandeur éclipsées! O vous, Rome & Athènes, la patrie des vertus, brûlez les loix insensées des Solon & des Numa; renversez leurs statuës & leurs images.

* * *

O toi, sur qui la jalousie fit pleuvoir les disgraces & les humiliations! Toi, qui ne t'armas que de vertus & de bienfaits contre tes

tes ennemis! Si le tems n'a point anéanti tout ton être; s'il reste quelque chose de cette ame sublime & tendre, dont la renommée a parlé à tous les peuples; s'il est vrai que tu existes, & que les intérêts de la terre te touchent encore; ô divin Fenelon! ouvre ton cœur à l'allégresse & à la joye la plus pure; un Sage a réparé tes torts. Séduit par les préjugés antiques, tu employas le langage enchanteur de la fiction & de l'éloquence, pour inspirer aux hommes la crainte de Dieu, le zéle pour la Religion, & l'amour des vertus. La France charmée applaudit à tes touchantes leçons. C'en étoit fait d'elle; tous les peuples auroient encensé à jamais l'idole qu'avoit divinisé ton génie, & se seroient égarés sur tes pas. Mais le Ciel a suscité *Panage* pour rompre le charme de l'illusion, dissiper les nuages qui cachoient la vérité, & l'offrir sans voile à nos regards. Placé sur une montagne de sentences, d'apophtegmes & de maximes bannales, il a élevé la voix, cet Oracle de la morale: les fleuves & les riviéres ont suspendu le murmure de leurs eaux; & de Marseille à Dunkerque, on a entendu, que Dieu est peu jaloux de notre culte & de nos hom-

 mages,

mages, que le plaisir seul doit commander à notre cœur, & notre intérêt décider de nos vertus. Heureux le Prince qu'on formera dans le grand art de régner, d'après cette sublime morale! Mais plus heureux encore le peuple chéri du Ciel qui l'aura pour Roi! *Fenelon* n'étoit qu'un pieux mistique. *Panage* est un génie.

* * *

Péres & méres! vous êtes dignes d'éloges, d'initier vos enfans dans les mystéres du libertinage, avant même qu'ils puissent les comprendre. C'est-là entendre le Déisme, & philosopher sur le bon ton. Que les cris de quelques censeurs ne vous découragent pas. Continuez à leur former l'esprit par des Romans licentieux, à leur offrir de toutes parts des estampes lascives & cyniques, à ne rougir de rien à leurs yeux, & sur-tout à leur faire tendre des piéges, qui les forment aux hardiesses de la galanterie. Quelle gloire pour vous, s'ils vous surpassent en excès! Quel bonheur pour la République, si une mort prématurée ensevelit avec eux, & votre nom, & le souvenir de vos crimes!

* * *

Pour-

Pourquoi Dieu vous a-t-il créé & mis au monde? Question qu'on fait aux enfans, & à laquelle ils répondent gauloisement : *Pour le connoître, l'aimer, le servir, & par ce moyen acquérir la vie éternelle.* Mais à qui en est la faute? aux parens : tous ne peuvent pas leur donner des esprits forts pour précepteurs. Je suis fâché de le dire; c'est à nos Philosophes à qui il faut s'en prendre. Le public attend depuis long-tems un précis clair de ce qu'il faut croire, & il ne paroît pas. Les Athées ont leurs dogmes à part; les Sceptiques n'osent rien garantir, & les Déistes croyent que tout est dit, quand ils ont parlé d'*humanité* & de *patriotisme.* Qu'ils conviennent de leurs faits une bonne fois pour toutes, & qu'on sçache à quoi s'en tenir. Si le premier pas les embarrasse, je veux bien le faire pour eux.

DEMANDE. *Pourquoi êtes-vous au monde?*

REPONSE. *Pour abuser de ma raison, dès que j'en aurai atteint l'usage, me livrer à tous mes goûts, n'estimer que moi, sacrifier tout à mon bien être, & ne penser jamais à la mort.*

Vous vous récriez contre mon audace. Je sappe, dites-vous, les fondemens de la société,

ciété, & j'anéantis toutes les vertus. *Injures que cela; pures déclamations* (1). J'ai pour moi le Code de la nature, le livre des mœurs, le Petit-Maître Philoſophe, mes Penſées, l'hiſtoire naturelle de l'Ame, & preſque tous les grands ouvrages de nos Philoſophes modernes. Prouvez que j'ai dit autre choſe que ce qu'ils enſeignent en cent endroits, & je conſens à être exilé de Montmartre, ou à lire vingt lignes de l'Encyclopédie, à l'article des *chapeaux*.

* * *

Le zéle eſt fanatiſme dans les ignorans. Ne dira-t-on jamais à S***, qu'il ne doit parler que de breloques, de magots & de cabriolets, qu'il rend le Déiſme ridicule, en voulant le défendre, & que pour ſoutenir le Dieu imbecille de M***, il faut avoir de l'eſprit. Qu'on n'aille pas m'objecter qu'il n'en eſt pas des diſputes ſur la Religion, comme de celles qui concernent la muſique. Je le ſçais, il y a moins de riſque à ſe lancer. On ſe bat en *andabatte*, quand on ne peut le faire en athlète; mais encore faut-il entendre

(1) Penſées Philoſophiques.

dre les termes. Du reste, il me semble qu'il seroit de l'intérêt de la vérité de ne donner mission qu'à des gens choisis. De jeunes légistes, des beaux esprits en titre, des Académiciens, des chevaliers d'industrie, quelques militaires, & les Aspasies de quarante à cinquante ans : Voilà quels devroient être les Apôtres de l'incrédulité. Encore pourroit-on faire un triage dans les grandes villes.

* *
*

Une salle retentit d'acclamations. Un nouvel Académicien y reçoit plus d'applaudissemens que n'en reçurent jamais les Fenelons, les Bossuets, les Polignacs. On y court, on s'y porte. Je suis la foule. J'arrive à peine que j'entens battre des mains. J'approche, j'écoute & j'entens *** qui lit un discours semé de pensées fausses, de contradictions & de termes inconnus l'un à l'autre. On l'interrompt à chaque période, pour applaudir; on se dit réciproquement, c'est divin, c'est miraculeux..... Eh quoi donc, Messieurs? Ne voyez-vous pas que ce stile est crud & décharné, que ces pensées sont enfilées comme des grains de chapelet, qu'on couvre d'un faux air de profondeur le défaut de clarté & de

rai-

raiſonnement ? .. Vous le ſçavez auſſi-bien que moi, dites-vous, mais.... Quoi mais ? Je vous entens. *La foi..... rigoureuſes démonſtrations.*

* * *

Moyſe eſt pitoyable avec ſon ſyſtême de création du monde. Dieu parle, l'Univers ſort du néant, s'embellit & ſe peuple. Voilà tout ce qu'il a à nous dire. Que j'aime bien mieux les deſcriptions de nos Démocrites modernes. D'abord ils offrent en ſpectacle un amas infini d'atomes qui ne ſe ſont pas créés eux-mêmes, & que rien n'a créé ; agités d'un mouvement rapide en tout ſens, comme les mains d'E** à table, ils viennent enfin à ſe heurter & à s'accrocher d'une certaine façon. Auſſi-tôt on voit les voutes du Ciel ſe déployer, les aſtres & les étoiles ſe placer avec harmonie, & commencer leurs révolutions éternelles. La Terre d'abord enſevelie ſous les eaux ſurnage peu-à-peu, le ſoleil l'échauffe de ſes rayons, il ſe fait un arrangement de parties, & le limon enfante des poiſſons, des quadrupèdes, des hommes, des plantes & des oiſeaux. Un degré de chaleur de plus, & l'on auroit vû éclore auſſi des boëtes d'or, des montres & des cabriolets. * * *

Le

Le clairvoyant Auteur de la Lettre aux aveugles, a bien raison de dire que la Bible n'est pas digne du Saint-Esprit. Au lieu de ces galeries de portraits, ces sentences métaphysiques, ces processions d'antithèses, & ces descriptions divines qui passionnent & qui enchantent dans l'histoire du ****, on n'y trouve que de la noblesse, de l'élévation, de la simplicité, & une onction douce & tendre qui n'est que là. La vérité y paroît sans fard & sans ornement. C'est par-tout le ton de la nature, par-tout la vertu triomphe, les vices sont flétris, & les crimes foudroyés. A mon sens cependant les Pseaumes sont jolis quelquefois. Mais j'en reviens toujours à la sage pensée de la Duchesse D**. *L'Esprit Saint devoit inspirer les Auteurs sacrés plus élégamment, s'il vouloit captiver l'esprit de nos Académiciens.* Lequel d'eux se soumettroit aux déclarations de Sa Majesté, si elles n'étoient écrites supérieurement?

* * *

Il est plaisant qu'il se trouve encore des Sçavans à idée, qui soutiennent que l'Evangile est marqué au sceau de l'antiquité. Je

leur

leur demanderois volontiers s'ils l'ont lû? Non sans doute : Ils se seroient apperçus qu'on y a copié cent choses d'après les plus célébres Ecrivains du tems. Ici ce sont les reproches que les Juifs font à J. C. sur ce qu'il étoit fils d'un Charpentier de Nazareth, & inconnu durant toute sa jeunesse à sa Nation. Là les subtilités & les argumens captieux des Sadducéens contre la spiritualité de l'ame, & la résurrection des corps : En cet endroit les blasphêmes que vomissent les Pharisiens contre l'œuvre de Dieu, & les plus éclatans prodiges ; ailleurs le tour malin qu'ils donnent aux actions les plus divines de J. C., leurs efforts pour tirer parti d'un mot, & le mettre en contradiction avec lui-même ; par-tout un esprit de vertige & de mauvaise foi, qui chicane, pointille, argumente, se dépite, & finit comme les enfans qui disent des injures à une pierre qu'ils n'ont pû ébranler, & la battent très-sérieusement. Il me seroit facile de rendre la preuve complette, en nommant les Auteurs & les endroits de leurs ouvrages qu'on a ainsi mis à contribution pour composer l'Evangile. Mais j'en ai de plus triomphantes encore. Les voici. Un Livre qui n'est qu'un tissu de satyres odieu-

odieuses de nos mœurs, & d'allusions malignes à cent choses inconnues avant ce siécle, n'est pas d'une haute antiquité: L'Evangile est dans ce cas: donc il n'est pas si ancien qu'on le dit? La premiére proposition est avouée de tous les Critiques. La derniére est évidente. Quelques détails simples & sans jargon métaphysique, vont démontrer la seconde. En effet, qui ne voit que la parabole de l'Enfant prodigue est l'histoire succinte & véridique de ***, & de mille autres qui ont dissipé leur patrimoine à vivre comme lui, *vivendo luxuriosè*, & comme lui sont tombés dans une plus extrême misère, sans que personne en soit touché, *& nemo illi dabat*? On a représenté la Samaritaine enfin docile aux leçons de J. C. Mais l'artifice est grossier, & ne sçauroit déguiser l'allusion. Il n'y a pas trente ans que les personnes du sexe se mêlent de parler philosophie, hypothèses & systêmes. Au moins ne vois-je pas que Moliére reproche rien de pareil, ni aux précieuses, ni aux femmes sçavantes. Ainsi le caquet théologique de la Samaritaine fait trait à ces prétenduës Aspasies, qui sans notions & sans principes citent Dieu à leur Tribunal, & le condamnent par des bons mots.

Les

Les faux raiſonnemens & les frivoles objections qu'elle employe, peignent au naturel le ton & la marche de ces femmes capables qui répétent d'un air érudit les propos d'un eſprit fort, qu'elles ont attrapé à la volée. Pour l'article des ſept maris, je n'en dis rien, ce ne ſont pas mes affaires. Que n'aurois-je pas à obſerver ſur ces beaux eſprits dont parle S. Jacques, qui bornent leur exiſtence à pénétrer dans les maiſons, & à conquérir à l'incrédulité des femmes chargées de péchés, & tyranniſées par leurs déſirs; ſur cet Apôtre incrédule qui rejette le témoignage de tous les autres, & ne veut croire que ce qu'il aura vû & touché; ſur cet Elymas enfin qui s'oppoſoit à S. Paul, dans le deſſein de détourner le Proconſul Sergius Paulus de la foi chrétienne? Mais je m'en repoſe ſur mes Lecteurs. Leur mémoire & leur pénétration ſuppléeront facilement une foule de choſes que je ne dis pas, & qui démontrent invinciblement la ſuppoſition de l'Evangile. Cependant comme ce Livre ne ſe trouve pas dans les jolies bibliotheques, & qu'on le lit peu, je finirai cet article par une citation exacte & fidéle qui mettra tout le monde à portée de prononcer.

L'en-

L'endroit que je choisis est de Saint Paul aux Romains, chap. I. *La colère de Dieu*, dit-il, *se manifeste du haut du Ciel sur toute l'impiété & sur toute l'injustice de ces gens qui tiennent injustement la vérité captive; puisque ce qu'on peut connoître de Dieu leur est évident..... par la connoissance qu'en donnent depuis la création du monde les choses qui ont été faites.... Ensorte qu'ils sont inexcusables de ce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié, ni remercié comme Dieu: Mais ils se sont perdus dans la vanité de leurs raisonnemens, & leur esprit insensé s'est aveuglé...... A la majesté du Dieu incorruptible, ils ont substitué la représentation d'un homme corruptible......* (Il auroit été trop crud de nommer le Spinosisme. On a adouci la Satyre en mettant l'Idolâtrie)..... *Pour cela Dieu les a abandonnés aux convoitises de leurs cœurs, à l'impureté, de sorte qu'ils ont déshonoré par eux-mêmes leur propre corps..... Ils font ce que la raison ne permet point de faire, étant remplis de toute sorte d'iniquité, de malice, de fornication, d'avarice, de méchanceté..... Gens à parler mal d'autrui en cachette & à détracter, dignes de la haine de Dieu, portés à faire outrage, or-*

 gueil-

gueilleux, hautains, inventeurs de nouveaux crimes,..... gens ſans raiſon, ſans diſcipline, ſans amitié, ſans fidélité, ſans compaſſion, &c. Sur quoi je dis. Toute cette tirade convient parfaitement à ce que nous appellons Philoſophes, eſprits forts, beaux eſprits. Ils y ſont peints, trait pour trait, d'après nature. Donc autant il eſt impoſſible que S. Paul ait pû rencontrer ſi juſte, il y a 1700. ans, autant il eſt certain que tout cela a été fait après coup, au commencement même de ce ſiécle. Donc, &c.

* * *

Quoi, Pierrot, tu ſoutiens que cela n'eſt pas vrai? Tien, regarde, je vai la meſurer devant toi.... Eh bien, n'eſt-ce pas là juſtement les cent pieds que je t'avois dit? Cent pieds, Monſieur, tant qu'il vous plaira. J'avons de l'eſprit comme un autre, & je voyons fort bian qu'on ne peut meſurer la largeur d'une riviére en meſurant ſon bord. Par ainſi donc ça ne s'eſt jamais fait, & vous avez rencontré juſte par hazard. J'enrage. Quoi, Butor, parce que tu ne comprens pas.... Les injures ne prouvent rien; Monſieur, voulez-vous que je le croye, faites-le-moi comprendre.

dre. *Je suis plus sûr de mon raisonnement que de mes yeux.* *

* * *

On estime malgré soi un vrai Chrétien: avec cela, on souhaiteroit que son ennemi le fût, son rival même.

* * *

J'ouvre les Livres de nos Philosophes les plus célébres, & je lis: » Chrétiens, ne me » vantez ni l'établissement de votre Religion, » ni ses miracles & ses martyrs. Vos sublimes » Mystères n'ont été crus que par des hommes » stupides & peureux, ou par des ignorans sans » principes. Pour vos miracles & vos Martirs, » on ne peut en rien conclure. Chaque Reli- » gion a les siens..... Je me garderai bien de parler ainsi à un Chrétien; je lui fournirois des armes contre moi. Il me démontreroit par des faits consignés dans les fastes du monde, que les passions & l'intérêt, l'ignorance & le faux respect de l'antiquité, la politique & la philosophie tâchérent en vain d'étouffer le Christianisme dans sa naissance; & que malgré leurs efforts réunis, il chassa les Dieux de leurs Temples, monta sur le Trône des Césars, &

* Pensées philosophiques.

vit le monde entier asservi à ses Loix. Il me diroit avec cette mâle & ferme assurance que sa Loi donne aux enfans même, & qui a tant de fois confondu les tyrans: Qui êtes-vous, pour traiter de stupides, de peureux & d'ignorans, les hommes immortels que le Baptême a enfantés à J. C.? Lisez les discours éloquens des Aristides, des Tertulliens, des Lactances, des Arnobes & des Cypriens, à qui Rome même ne put refuser son admiration; instruisez vous des combats des Ignaces & des Polycarpes, des Domitilles & des Blandines, qui virent couler leur sang d'un œil tranquille, & laissérent déchirer leurs membres mutilés, sans pousser un soupir; consultez les grands Ouvrages d'un Justin, d'un Irenée, d'un Clément d'Alexandrie, d'un Origène & d'un Eusèbe, où les Sçavans vont puiser encore la connoissance de l'Histoire, de la Philosophie & de la Mythologie ancienne. Lisez, dis-je, instruisez vous, consultez & rougissez, si vous en êtes capable, d'avoir recours à l'imposture pour justifier votre lâche défection. Vous m'objectez les miracles & les martyrs des autres Religions, continueroit-il; eh quoi! pouvez-vous comparer les guérisons d'Apollo-

nius

nius de Thyane, & les Voyages de Mahomet dans la Lune, aux miracles ſans nombre qu'ont opéré les Apôtres & leurs ſucceſſeurs? Miracles publics, miracles éclatans, miracles inſtantanés, prédits, utiles, ſans ceſſe renouvellés, ſcellés par la chûte de l'idolâtrie, & que n'oſoit nier un Julien l'Apoſtat. Mais c'eſt par vos propres diſcours que je veux vous confondre. Quand nous vous demandons pourquoi, malgré l'ivreſſe de la ſéduction, J. C. conſerve encore un ſi grand nombre d'adorateurs, dont les talens & les vertus vous étonnent; c'eſt, répondez-vous, qu'il faudroit un miracle pour triompher de la force invincible du préjugé & de l'éducation. Soyez donc humiliés & confondus. J. C. l'a fait ce miracle à la face du ſoleil. Malgré la force invincible du préjugé & de l'éducation, le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe ont renverſé les autels de leurs Dieux, pour adorer la Croix. Cherchez maintenant un pareil miracle dans les autres Religions. Je ne demande pas même qu'elles exigent le Sacrifice douloureux des Paſſions, & qu'elles n'ayent eu que des pêcheurs pour Apôtres. Quand vous l'aurez trouvé, je vous objecterai encore la diſperſion & l'aveuglement

des Juifs, les conquêtes qui ont sans cesse réparé les pertes du Christianisme, les triomphes de l'Eglise Romaine..... Vous avouez votre impuissance: trouvez moi du moins des millions de Martyrs: mais souvenez vous que vous devez m'en nommer de tous les siécles & de toutes les parties de la terre, qu'il me faut des Philosophes, des Sénateurs, des guerriers & des Rois, des vieillards, des femmes, des vierges & des enfans, des comédiens, des impudiques, des tyrans, & des bourreaux subitement convertis.

* * *

Est-il donc si difficile de rompre une lance avec un Chrétien, de le terrasser même? Point. Il n'y a que la maniére. Moi, par exemple, graces à un peu d'exercice & beaucoup d'assurance, je méne battant quiconque ose se mesurer avec moi, fût-ce un Docteur de Sorbonne. Cependant ma manœuvre est fort simple, & n'a rien de recherché. Mon adversaire me parle-t-il de prophéties & de miracles? Je le renvoie aux convulsions & aux centuries de Nostradamus, d'un ton suffisant & malin. Lorsqu'il seroit en état de m'embarrasser, je suis déja bien loin, & la dispute

dispute roule sur autre chose. M'objecte-t-il la sublimité de la morale Chrétienne, & les vertus des premiers Fidéles? je me jette à corps perdu sur les Moines & les Prêtres: je conte deux ou trois anecdotes récentes, fausses sans doute, mais bien circonstanciées & bien obscènes. Les Dames se regardent pour sçavoir si elles doivent rire ou rougir; les hommes éclatent, je triomphe. Quelquefois j'étale de l'érudition avec emphase. Je parle des variantes de la Bible, du sens littéral des Prophêtes, de la généalogie de J. C., du celébre passage de Joseph, des douze Evangiles, &c. Les ignorans m'admirent, la dispute s'échauffe, je prens pour Juges les assistans, & ils prononcent en ma faveur. Le plus souvent j'use d'adresse. J'attaque comme articles de foi, les opinions de l'école les plus logicales; j'incidente sur quelques points que l'Eglise souffre qu'on enseigne, mais qu'elle ne garantit pas; je plaisante sur les pratiques de dévotion qu'elle autorise; je tire parti des abus qu'elle tolère, pour la décrier elle-même; & quand je trouve le terrain favorable, je donne aux vérités les plus saintes un air de paradoxe qui les ridiculise. Mon coup de

jarnac, c'eſt un raiſonnement politique pour démontrer que le Chriſtianiſme eſt directement contraire au bon gouvernement. Les biens des Eccléſiaſtiques, & l'Angleterre, viennent là tout naturellement, & Dieu ſçait le parti que j'en tire. Les Religieuſes me ſervent d'Epiſode, & je me ſurpaſſe moi-même, tant je dis de jolies choſes ſur la population.

* *
*

Une jeune beauté me touche plus que cinquante démonſtrations. Graces aux doux panchans de mon cœur, ce n'eſt point mon eſprit qui décide de ma Religion. Apôtre de J. C., reſſuſcite les morts, appelle en témoignage les Prophêtes, argumente d'après les premiéres notions; produi moi de rares exemples de vertu, dévelope moi la ſublimité de ta Religion; cite moi les martyrs; mets moi même, ſi tu veux, en contradiction avec moi-même, & à ton grand étonnement, je n'en ſérai point ébranlé. Veux-tu que je devienne ton proſélyte? laiſſe moi toutes tes preuves, & permets moi le plaiſir: je puis m'accommoder de tout, excepté de la vertu.

Si la Religion que tu m'annonces eſt vraie, elle

elle doit s'accorder avec mes goûts & mes panchans. Trouve cet accord. Pourquoi me harceler par des raisons, quand tu n'as besoin pour me subjuguer que des charmes de la volupté? Quoi donc? te seroit-il plus facile de satisfaire mon esprit, que de contenter mon cœur?

* * *

Aimable yvresse du plaisir! que ne peux-tu durer toujours! Mais non: ton régne passe: vient un tems où le cœur résiste à tes impressions les plus vives; il faut des excès pour l'émouvoir: encore perdent-ils bientôt leur pointe: & l'ame attiédie est en proie aux dégouts & aux longs ennuis, jusques entre les bras de la volupté. Heureux alors, qui peut se transporter hors de lui-même, ou du moins endormir sa raison!

* * *

Je sors de chez une illustre malheureuse. La mort vient de lui enlever un époux chéri: elle a tout perdu en le perdant. Sans bien, sans protection, elle n'a que ses enfans pour essuyer ses larmes; & ces chers enfans, elle ne peut les voir, sans en répandre de plus amères. Qui ne seroit touché de sa situation?

Je

Je l'ai été plus que je n'aurois voulu. Cette émotion a donné de l'ame & de la chaleur à mes discours : j'ai dit à cette veuve affligée, tout ce que la raison, la philosophie & la compassion ont pû me suggérer de plus persuasif. Vains efforts ! elle convenoit avec moi qu'il étoit de la condition de l'homme de souffrir, qu'il falloit se mettre au-dessus des événemens, que la douleur ne remédioit à rien, & elle n'en étoit pas moins inconsolable. Je n'ai pû y tenir ; je suis allé chez des solitaires ; celui que je cherchois étoit auprès d'un mourant. O Dieu ! de quoi ai-je été témoin ? Un vieillard respectable, les yeux tendrement fixés vers le ciel, s'occupoit sans frayeur de sa mort prochaine. La sérénité de son ame éclattoit sur son visage pâle & défiguré. L'image de Jesus crucifié étoit dans ses mains, & son nom sur ses lévres. Je suis sorti, & le solitaire mon ami avec moi : il m'a suivi chez mon illustre affligée ; il lui a parlé Religion, Christianisme, piété, & la douce consolation est entrée dans son cœur : elle n'a pas cessé d'être affligée ; mais sa tristesse étoit sans amertume & sans accablement. Que n'est-il donné à l'incrédulité d'émousser ainsi les

les traits de la douleur, & de dépouiller la mort de ce qu'elle a d'effrayant !

* * *

On voit tous les jours des incrédules mourir Chrétiens, & jamais de Chrétiens mourir incrédules.

* * *

AR-

ARTICLE SIXIEME.

LETTRE

Sur la Dissertation suivante.

MONSIEUR,

» QUoique la Dissertation que je vous en-
» voye contredise un morceau que vous
» avez adopté dans votre second volume, je ne
» vous ferai point là-dessus mon apologie. Vous
» vous chargez d'instruire le procès sur toutes
» les questions qui entrent dans votre plan, &
» vous en laissez la décision au Lecteur. Aussi
» vous m'avez demandé vous-même ce que j'avais
» fait là-dessus, quoique vous fussiez instruit du
» sentiment que j'embrasse. Mais d'un autre
» coté, ce morceau que je contredis est tiré de
» l'Encyclopédie, ouvrage admiré & qu'on met
» en parallèle avec les meilleures productions
» de notre siécle; j'ai besoin de justifier tant de
» hardiesse auprès du Public. L'Encyclopédie
» n'est point l'ouvrage des hommes célébres qui

» la

» la rédigent; c'est presque par-tout une compi-
» lation; les Auteurs prennent ce qu'ils trouvent
» de mieux & le transcrivent; ils rapportent des
» sentimens sans les embrasser; c'est au Lecteur
» à choisir, j'ai profité de ce droit. C'est d'au-
» tant moins les offenser que l'article *Amour*
» *de l'estime* est tiré mot à mot, aussi-bien
» que celui de l'*Amour propre*, d'un livre assez
» connu dans les contrées Protestantes; c'est l'*art*
» *de se connoitre soi-même* * par Mr. *Abbadie*,
» le même qui a si bien démontré la vérité de
» la Religion Chrétienne. Apparemment on
» n'a pas voulu indiquer dans l'Encyclopédie
» cette source, pour ne pas exciter les cla-
» meurs sur ce qu'on se servoit des Auteurs
» hérétiques, comme on n'a pas cité *les Mœurs*
» pour les articles *Amour conjugal* &c., quoi-
» qu'on eût été en droit de les revendiquer é-
» galement, si le bruit public ne trompe pas
» sur l'Auteur a qui nous devons le livre des
» *Mœurs*. C'est donc uniquement Mr. *Abbadie*
» que j'ai contredit. Cela n'empêche pas que
» je n'osasse au besoin relever les fautes de l'En-
» cyclopédie; & même plus l'ouvrage est bon,
» plus

* 2me. Part. Ch. VI. VII. & XIV.

» plus elles sont importantes. Sur plusieurs ma-
» tiéres il me semble qu'on auroit pu faire beau-
» coup mieux qu'on n'a fait, dans ce grand &
» immortel ouvrage qui renferme toutes les con-
» noissances humaines. Le destinoit-on à don-
» ner une idée complette & systématique de tous
» les Arts & de toutes les Sciences ? Il ne
» falloit pas que ce fût un Dictionnaire. Si
» de grands génies n'en avoient formé le plan,
» j'oserois soutenir, que de toutes les méthodes
» la plus mauvaise pour les Sciences systémati-
» ques est de les distribuer par ordre alphabé-
» tique : au moyen de cela le fil des raisonne-
» mens se perd, & leur utilité s'évanouït. D'ail-
» leurs, il y a peut-être telle matiére sur la-
» quelle il y aura un article dans chaque vo-
» lume ; & sans doute quelques répétitions
» inévitables dans plusieurs. Supposé qu'on
» voulût absolument un Dictionnaire, il faloit
» dans les articles généraux indiquer les arti-
» cles particuliers qui en dépendent, afin qu'on
» pût au besoin rassembler & considérer de
» suite ces membres dispersés, au lieu qu'on a
» fait ordinairement tout le contraire.

» N'auroit-il donc pas mieux valu traiter à
» part chaque Science, & donner à la fin de

» toutes,

» toutes, une table générale par ordre alpha-
» bétique? On n'auroit eu sur chaque sujet
» tout au plus que deux volumes à ouvrir, &
» ceux qui auroient un peu connu la Science
» à laquelle appartenoit un mot, n'en auroient
» ouvert qu'un.

» J'avouë qu'un livre sur ce plan, quelque
» bon qu'on l'eût fait, auroit été moins utile
» qu'un Dictionnaire général des connoissances
» humaines; mais si on vouloit l'exécuter, il
» étoit impossible d'y renfermer toutes les Sci-
» ences dans leur juste étenduë, sans donner
» un ouvrage trop considérable pour chaque
» classe de gens de Lettres & sans tomber
» dans l'inconvénient dont je viens de parler.
» Il falloit donc se resserrer dans des bornes
» plus étroites & suivre à peu près ce que le
» Chancelier Bacon entreprit dans un siécle
» moins éclairé. Ce Pére de la vraïe Philo-
» sophie décrit l'état actuel des Sciences, &
» ce qu'il faut faire pour leur progrès. De
» même dans l'Encyclopédie, chaque article
» auroit contenu une définition exacte ou une
» description du sujet de l'article, une expo-
» sition simple, courte & desintéressée de ce
» qui a été découvert; on y auroit joint l'état
» des

» des questions actuellement disputées, & au-
» tant qu'on l'auroit pû, une perspective de
» ce qui reste à faire pour compléter nos con-
» noissances. Enfin on auroit terminé l'article
» en indiquant dans quels livres on peut pren-
» dre une connoissance exacte du détail & des
» preuves de chaque découverte, des raisons
» sur lesquelles on appuie de part & d'autre
» ses opinions dans les sujets contestés, & des
» progrès qui ont été faits pour parvenir à ce
» qui est ignoré. Par ce moyen, celui qui ne
» veut qu'une connoissance superficielle des ma-
» tiéres la trouveroit sans sortir de l'Encyclo-
» pédie. Celui qui veut les connoitre à fonds
» sauroit dans quelles sources il peut puiser;
» & celui qui croit les connoitre verroit d'un
» coup d'œil ce qui lui manque. Il est vrai
» qu'une Encyclopédie sur ce plan exigeroit
» un beau génie & de vastes connoissances;
» mais le plan, ou les plans actuels, (car il y
» en a un pour chaque Auteur) n'exigent-ils
» pas, pour être bien remplis, les mêmes talens
» & les mêmes lumiéres? Et le travail que
» j'indique ne seroit-il pas un beau monument
» érigé à la gloire de nos *Bacons* modernes?
» Il est vrai encore qu'un ouvrage ainsi fait

ne

» ne dispenseroit point de lire d'autres livres,
» mais l'Encyclopédie en dispense-t-elle?

» Dans le plan que je trace, & sur lequel
» je vous épargne un plus grand détail, les
» Auteurs de chaque article n'ayant été que
» rapporteurs, & rapporteurs défians, ils ne se
» seroient point contredits, parce que le doute
» ne se contredit point. Mais en prenant le
» parti de dogmatiser, & de dogmatiser d'a-
» près soi-même, au lieu de citer; en don-
» nant tout l'ouvrage comme un corps qui
» marche de front, il est arrivé quelquefois
» que les différentes parties n'ont pas été d'ac-
» cord entr'elles; par exemple, Mr. Toussaint,
» à l'article *Anatocisme*, dit, que c'est *un con-*
» *trat usuraire où l'on stipule un intérêt de l'in-*
» *térêt même uni au principal*; il ajoute que
» *c'est la plus criminelle espèce d'usure* &c. Et
» à l'article *Arrérage*, Mr. d'Alembert prouve
» géométriquement que l'intérêt de l'intérêt est
» aussi-bien dû & légitimement exigé que l'in-
» térêt même.

» Ce que je viens de dire n'est qu'une pe-
» tite partie des remarques que je pourrois
» faire sur ce vaste & excellent ouvrage; mais
» j'aime mieux me taire que d'être mis, &

» même avec raiſon, au nombre de ceux *qui* » *critiquent l'Encyclopédie, & qui ne ſeroient pas* » *en état de lui fournir un bon article.* Ce» pendant il n'eſt point de livre qui puiſſe, » après avoir paſſé au creuſet, conſerver en» core un prix ſi conſiderable. *Quelques ta-* » *ches, quelques défauts ne déparent point une* » *belle.*

J'ai l'honneur d'être &c.

Geneve.

DISSERTATION

Sur l'Amour de l'Estime.

LE desir, ou plutôt la passion, que les hommes ont pour être bien dans l'estime des autres, a été de tout tems l'écueil des Moralistes. Il y avait tant de belles choses à dire sur ce sentiment, dès qu'on voulait se livrer à l'enthousiasme de la déclamation, que ceux qui en ont traité ont communément mieux aimé dire de belles choses, que d'en dire de vrayes. Voilà d'où viennent tant de sentences brillantes & opposées. Vous trouverez dans un endroit, que la gloire, (car elle ne différe de l'estime que dans le degré) que la gloire est la passion des grandes ames. Rien n'est si petit, lirez-vous ailleurs, que de chercher à être connu de ce peu d'hommes auxquels votre nom peut parvenir; il est plus beau d'être bien avec soi-même que d'arracher à l'imbecille vulgaire des applaudissemens qu'il prodigue aussi souvent au manège qu'au mérite; il vaut mieux mener une vie profon-

dément ignorée que de s'expofer à l'envie par un éclat qui vous procure plutôt une forte d'éblouïffement qu'un vrai bonheur. A quoi vous fert, diront ceux-ci, cette vie imaginaire qui refpire dans les autres? Peu vous importe, diront ceux-là, que l'eftime d'autrui foit un bien chimérique, fi le fentiment que vous en avez eft réellement agréable, & fi la privation en eft douloureufe. Que le defir de la gloire a produit de grandes actions! diront ceux qui foutiennent ce fentiment; que les vertus des hommes fe réduiroient à peu de chofe, fi on retranchoit ce motif de leur conduite! Que de feux cette funefte paffion n'a-t-elle pas allumés! diront les ennemis de la gloire; que d'incendies, que de meurtres! & combien de fois un feul homme épris de cette folle ardeur, n'a-t-il pas fait plus de mal qu'elle n'a pu faire de bien pendant des fiécles entiers!

Voilà des réflexions frappantes & communes, toutes oppofées les unes aux autres, & qui prêtent toutes à la déclamation & à l'enthoufiafme une occafion de fe déployer. Mais ce qui fait voir que c'eft bien l'envie d'étaler fon éloquence qui a produit tant de penfées

brillantes

brillantes ſur l'amour de l'eſtime, c'eſt que les mêmes Auteurs, après s'être épuiſés en belles phraſes ſur l'un des ſujets, afin d'avoir encore quelque choſe à dire, *ont pris*, pour m'exprimer à la façon de Montaigne, *leur courſe par l'autre biais, & ont amené leur diſcours par belles & ſéduiſantes raiſons à s'entrechoquer avec lui-même, montrant ainſi merveilleuſement leur bien dire par leur déraiſon*. Je ne citerai que l'exemple de Ciceron, & j'en pourrois citer bien d'autres. Il déclare dans un de ſes ouvrages *, qu'il ne ſauroit blâmer ceux qui s'écartent des emplois publics par mépris pour la gloire, & que ceux-là ſont très coupables qui ne ſavent pas la ſacrifier au bien de la Patrie. Dans un autre endroit, qui ſurprendra peut-être davantage, il ſemble acharné contre la gloire, jusqu'à employer les raiſonnemens les plus abſurdes pour la détruire. † Il place Scipion à la neuviéme ſphère céleſte, & à la vuë de la terre, il lui fait adreſſer à peu près ce diſcours par ſon pére. » Vous » contemplez la demeure des hommes; en la

 »voyant

* Offic. lib. 1. c. 21. 24.
† Somn. Scip. *Boece* liv. 2. de ſa Conſolation a amplifié tout ce morceau.

» voyant si petite, aprenez à mépriser les cho-
» ses humaines. Voyez ces terres qui semblent
» des taches légères sur l'Océan; de vastes so-
» litudes en occupent une partie; deux des
» Zones qui les coupent * sont glacées par les
» frimats, & la plus grande de toutes est brû-
» lée par la chaleur du soleil. Le pays que
» les hommes occupent n'est qu'une isle en-
» trecoupée par différens obstacles qui rendent
» impraticable la communication des peuples.
» Qui de nous peut se flatter que son nom
» franchira le Caucase ou passera le Gange?
» Qui est-ce qui entendra parler de vous aux
» extrémités de l'Orient, dans les contrées les
» plus méridionales, ou vers l'Aquilon? Voyez
» après cela combien est petit l'espace où vo-
» tre gloire peut se répandre. Et ceux qui
» parleront de vous, pendant combien de tems
» le feront-ils? Supposé qu'ils veuillent con-
» server la mémoire de vos exploits, les révo-
» lutions que la suite des tems aménera dé-
» truiront les monumens de l'histoire. Que vous
» importe de savoir si on parlera de vous dans
» l'avenir,

---

* Les Anciens ne croyoient pas que les deux Zones glaciales ni la Zone torride fussent habitables.

» l'avenir, puiſque les hommes des ſiécles pré-
» cédens, en auſſi grand nombre & meilleurs
» ſans doute, n'en ont point fait mention? A-
» joutez à cela qu'un même homme ne peut
» pas connoître ce qui s'eſt paſſé dans une
» année entiére; car il ne faut pas prendre,
» comme le vulgaire, pour un an la révolution
» du Soleil, mais celle de tous les Aſtres.
» J'oſe à peine vous en dire la longueur. Sa-
» chez ſeulement qu'il ne s'en eſt pas encore
» écoulé la vingtiéme partie depuis Romulus.
» Qu'eſt-ce donc que cette gloire humaine
» qui ne peut s'étendre à une petite partie d'u-
» ne ſeule année?

Singuliers motifs pour faire mépriſer la gloire humaine! Parce que la terre n'eſt pas auſſi grande que la ſphère des étoiles fixes, parce qu'on y voit des mers, des montagnes & des fleuves, parce qu'il fait trop chaud au Sud & trop froid au Nord; parce qu'on n'a pas parlé de moi avant ma naiſſance, & que tous les Aſtres ne peuvent ſe retrouver ſous les mêmes aſpects qu'au bout d'un nombre d'années prodigieux; je dois faire peu de cas de ce que les hommes diront de moi. J'ai abrégé ce morceau qui mérite bien d'être lû à cauſe de l'élocution, & tout le fon-

ge de Scipion eſt un morceau précieux à plusieurs égards. Entendons maintenant le même Auteur plaider la cauſe de la gloire; il dira des choſes plus vraies, plus ſenties, & par conſéquent plus éloquentes. Je parle de ſa harangue pour Archias. Il s'agit dans ce plaidoyer de faire voir qu'on a tort de refuſer à ce Poëte le titre de Citoyen Romain; mais comme il n'y avoit que peu de choſe à dire ſur le droit de ſon client à cette qualité, Ciceron employe plus de la moitié de ſon diſcours à faire voir, qu'il faudroit accorder le droit de Bourgeoiſie à Archias, ſuppoſé qu'il ne l'eût pas, afin que la gloire des Romains fût portée par-tout avec les vers du Poëte. Il cite là-deſſus l'exemple des grands hommes qui ont été épris de l'amour de la gloire; » Car, ajoute-t-il, nous ne devons pas diſſi- » muler, nous devons même faire parade d'u- » ne vérité, dont rien ne peut obſcurcir l'évi- » dence; c'eſt que nous ſommes tous entraî- » nés par le deſir des louanges, & ceux qui » ont le plus de mérite ſont ceux que la gloi- » re affecte le plus. Ces Philoſophes eux-mê- » mes, qui écrivent ſur le mépris de la gloire, » mettent leur nom à la tête des traités qu'ils

» com-

» composent sur ce sujet : ils veulent être il-» lustrés & répandre leur nom par le témoi-» gnage de leur mépris pour la réputation & » pour la célébrité.

» *Decius Brutus*, ce grand homme, cet ex-» cellent Capitaine, orna l'entrée des temples & » des monumens qui dépendoient de sa famille, » par des inscriptions tirées des vers d'*Attius* » son intime ami. Et ce *Fulvius*, qui se fit » accompagner d'*Ennius* dans la guerre contre » les Etoliens, n'hésita pas à consacrer aux » Muses les dépouilles de Mars. Ainsi donc » dans une ville où les Généraux, pour ainsi » dire, les armes à la main, ont chéri les » Poëtes & respecté les Muses, les Magistrats » ne doivent pas s'éloigner de ce qui peut ho-» norer les Muses & conserver les Poëtes.

» Afin que vous vous y prêtiez plus aisé-» ment, Messieurs, je vai me découvrir à vous, » & vous faire l'aveu de l'amour, trop ardent » peut-être, que j'ai pour la gloire. Car tout » ce que j'ai fait dans mon Consulat, de con-» cert avec vous, pour sauver cette ville & » cette République, pour conserver les cito-» yens & pour avancer le bien public, Ar-» chias a entrepris de le décrire en vers, & il

» l'à déja commencé. Après avoir vû ce qu'il » a fait, j'ai trouvé la chose si importante & » si agréablement traitée, que je l'ai exhorté à » finir cet ouvrage. En effet la vertu ne de» mande d'autre récompense pour tous ses tra» vaux & pour tous ses dangers, qu'un tribut » de louange & de gloire; & si on le lui ra» vit, quel motif reste-t-il, Messieurs, pour pas» ser en travaux pénibles la courte & chetive » carriére de la vie? Certainement, si notre » esprit ne prévoyoit rien pour l'avenir, & » s'il renfermoit toutes ses pensées dans les li» mites étroites qui bornent la vie humaine, » il ne s'accableroit pas de tant de fatigues; » tant de soins & de veilles ne le tourmen» teroient pas; nous n'exposerions pas si sou» vent notre vie. Mais il y a dans chaque » homme un sentiment qui le presse par les » aiguillons de la gloire, & qui lui répéte jour » & nuit, que ce n'est pas à la longueur de » notre vie qu'il faut mesurer le souvenir de » notre nom, mais qu'il faut perpétuer sa mé» moire jusqu'à la postérité la plus reculée.... » Soit que ce soit un bien dont je n'aurai au» cun sentiment, soit qu'il appartienne à une » partie de moi-même, comme les plus sages

» le

» le croyent, au moins à présent je me plais à
» cette pensée & à cette espérance.

Quelque intéressant que soit ce passage, je ne l'aurois pas cité, à cause de sa longueur, s'il avoit été inutile à mes vuës: parmi la foule de réflexions qu'il présente, soit pour lui, soit contre lui, il y en a une qui reste fixe, la seule peut-être sur cette matiére dont tous les Auteurs conviennent constamment, c'est que rien ne peut ôter aux hommes ce désir que l'on diroit inné dans leur ame, auquel ils sacrifient tout, & qui tient plus de l'instinct que de la raison ou même de l'habitude *.

Mais tout le monde n'est pas également d'accord sur l'origine de ce sentiment. Les uns prétendent qu'il y a un plaisir attaché à l'estime des autres, & que c'est ce qui nous la fait désirer. C'est ne rien dire; car personne ne doute que le plaisir ne soit le premier mobile de nos inclinations; mais le point de la difficulté consiste à savoir, quel plaisir nous pouvons trouver dans l'idée qu'un autre a de nous, pourquoi l'applaudissement qu'il nous donne,

* V. Pasc. Pens. Ch. XXIII. §. 5. XXIV. §. 1. 2. 5.

donne, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, produit dans notre ame, dès qu'il eſt apperçu, une ſenſation agréable? Voilà le nœud.

Pour le délier, quelques autres Philoſophes plus dévots que raiſonnables font intervenir ici la Divinité; comme un Autheur apprenti-tragique, après avoir ſué ſang & eau pour démêler une intrigue trop compliquée, amène un Dieu tout à propos pour ſe tirer d'affaire: mais la Philoſophie s'accommode encore moins du merveilleux que le Théatre; celui-ci ne demande pas même une vraiſemblance rigoureuſe, celle-là veut du vrai, & plus il eſt rigoureuſement démontré, plus elle l'aime. Je puis donc lui appliquer ce qu'Horace & la raiſon diſent de la Tragédie, *Nec Deus interſit niſi dignus vindice nodus Inciderit.*

On me pardonnera de parler ſi cavaliérement d'une méthode qui s'annonce d'un air grave & impoſant. Elle eſt trop peu reſpectueuſe envers la Divinité, & envers tous les hommes qui oſent penſer, propoſer des queſtions ou les réſoudre, pour mériter un traitement abſolument ſérieux. L'origine du monde, ou telle autre queſtion de cette importance, voilà où il faut parler de Dieu néceſſairement;

ment ; mais le faire venir à tout propos pour exposer les phénomènes de la physique & de la morale, c'est le dégrader. De quelle maniére entend-on que ce soit Dieu qui nous inspire l'amour de l'estime? Si vous dites qu'il nous le donne à chaque instant & toutes les fois qu'il agit, vous faites l'être sage & saint par excellence, auteur de toutes les fourberies, de tous les crimes & de toutes les noirceurs que le desir d'être estimé a fait ou fera commettre. Si vous dites que Dieu nous commande de rechercher l'estime des autres, vous vous engagez à prouver qu'il n'y a que les vrais Chrétiens qui desirent d'être bien dans l'esprit de leurs semblables, & que tous les autres hommes sont insensibles à ce plaisir, tandis que le contraire précisément a lieu dans le monde: or il s'agit d'expliquer un sentiment commun à tous les hommes. Il faut donc dire que Dieu met le desir de l'estime dans le cœur humain, par une suite naturelle de la constitution de l'homme même, & par les rapports qu'il a avec ceux dans la société desquels il vit. Parler ainsi, c'est dire quelque chose de raisonnable & de vrai ; mais c'est aussi après un long circuit revenir précisément au point d'où nous

étions

étions partis ; car je demanderai toujours, comment la nature de l'homme & ses rélations sont-elles cause de l'amour de l'estime ? Je vai faire quelques efforts pour ramener ce desir au grand principe des actions humaines, à l'amour de nous-mêmes.

Il est évident qu'en bien des occasions ces deux desirs se confondent. Tout homme dont le gain dépend de son travail, tire parti de sa main d'œuvre, suivant qu'il a plus ou moins de réputation ; faut-il s'étonner s'il recherche une estime lucrative ? ou plutôt n'est-ce pas le lucre qu'il recherche sous le nom d'estime ? Or ce sont les trois quarts du genre humain pour le moins qui sont bornés à cette espèce de gloire. Le reste des hommes occupés, si on les en croit, de sentimens plus nobles, se repaissent d'illusions & de chimères ; être admis, être écouté, être consideré, se mettre à sa place, voilà le but qu'ils se proposent & qu'ils s'avouent à peine à eux-mêmes ; tandis que ce but n'est que subordonné à l'amour du plaisir qu'ils s'avouënt encore moins. Plus nous sommes loin du but universel de nos actions, & plus la difficulté d'en analyser la nature nous persuade que nos affections sont sublimes & désin-

desintéressées. Comment se peut-il, direz-vous, que l'homme se propose dans ses actions une fin qu'il ne voit pas, ou qu'il ne voit que confusément? Le voici: Nous désirons premiérement & avant tout d'éviter la douleur & de nous procurer du plaisir; mais souvent le plaisir ou la douleur ne viennent pas à nous immédiatement; il arrive de là que nous désirons la cause du plaisir, que nous fuyons la cause de la douleur, & que nous prenons à la longue l'habitude de regarder la cause, le moyen, comme bon ou mauvais, avantageux ou nuisible en lui-même. Cette nouvelle fin peut à son tour en produire d'autres par le même prestige de l'habitude, ensorte que nous désirons souvent immédiatement & pour lui un objet, qui, par une analyse exacte de nôtre être, se trouveroit n'être cause de notre bonheur qu'au moyen de trois ou quatre causes intermédiaires. Un exemple prouvera & éclaircira tout à la fois ma pensée. Montrez à un enfant d'une main un jouët, & de l'autre un de ces disques de métal que nous recherchons comme un bien; le choix qu'il fera du premier ne vous étonnera pas. Cependant ce même enfant sera

un

un jour avare; comment cela? comment ses vices se forment-ils? Il apprend tous les jours par l'expérience qu'il y a du plaisir à satisfaire ses besoins; il apprendra bientôt que ces morceaux de métal qu'il avoit méprisés sont le moyen de se procurer le nécessaire; la vivacité de l'imagination augmente ses besoins; il faut se procurer de l'argent pour le répandre; il s'écoule trop vite, on veut apprendre à le conserver. Insensiblement on oublie pourquoi on désiroit de l'argent; il reste seulement dans l'esprit ces deux jugemens souvent réitérés, qu'il faut gagner, qu'il faut conserver ce qu'on a gagné. Malheureusement le profit & la dépense se calculent: on vient à croire que, faire le double de profit & la moitié de dépense, c'est quadrupler son bonheur comme quadrupler son bien; on se confond avec son trésor; on acquiert avec volupté; on dépense avec déchirement; c'est l'illusion de l'avare. J'ai pris l'exemple de l'argent, parce que jamais personne ne s'est avisé de dire ou de croire qu'on désire de l'argent pour lui-même, comme on a dit qu'on désiroit l'estime pour elle; mais il est facile d'appliquer à l'un ce que j'ai dit de l'autre. Nous observons dès l'enfance que

l'estime

l'estime de ceux qui nous environnent est utile à nos plaisirs; ce jugement se confirme dans la suite par plusieurs expériences, & ne se dément jamais; il reste donc dans notre esprit l'intime persuasion que l'estime est un bien; d'où nous tirons cette conclusion très fausse, que plus il y aura de gens qui nous estimeront, plus nous serons heureux. Erreur funeste, qui a dirigé la vie de Sesostris, d'Alexandre & de leurs semblables, & qui pendant une multitude de siécles a retenu presque tout le Nord & toute l'Europe dans une barbarie brutale & féroce!

Jugez de tous les autres par Alexandre; vous avez beau justifier la légitimité de la guerre qu'il fait aux Perses; ce n'étoit pas l'amour de la justice qui le conduisoit. Il vouloit, par une manie semblable à celle de nos Preux du moyen âge, se faire avouer de tous les Peuples comme le guerrier le plus vaillant & le plus redoutable de l'univers. Il est jaloux de ce que son pére ne lui laisse pas assez de conquêtes à faire; il désire qu'un autre Homère soit le héraut de ses exploits; & dans le tems que les flots de l'Hydaspe menacent de l'entraîner, il compare la grandeur de la récom-

penſe avec le danger. *Athéniens*, s'écrie-t-il, *à quels dangers je m'expoſe pour être loué de vous!* Voilà donc à quoi viennent aboutir tant de fatigues & tant d'injuſtices! Sans doute Ariſtote auroit rendu un bien grand ſervice à l'humanité, s'il avoit ſondé le cœur de ſon éléve, & s'il avoit diſſipé en lui ce ſeul de ſes préjugés. Qu'il lui eût apris ſur quoi & par qui il eſt utile à un Prince d'être loué, il auroit épargné des fleuves de ſang; ſon éléve n'auroit pas été chercher à être eſtimé pour ſa valeur par la poſtérité & par les peuples les plus éloignés; il auroit voulu être loué de ſes ſujets pour les vertus humaines & bienfaiſantes.

Ainſi donc l'éducation doit régler le goût pour l'eſtime des autres. Si elle l'augmente, il devient une des paſſions les plus funeſtes. Repétez à un enfant que la gloire eſt un bien, vous le lui perſuaderez à coup sûr, & quand il n'en auroit point de preuves il le croira ſans examen. Si cet enfant eſt un Prince, comme il n'a plus rien à déſirer que la gloire, toute l'énergie de ſes paſſions ſe portera de ce côté-là; & s'il ſe trompe ſur l'objet, que de choſes très peu eſtimables ne fera-t-il point pour être loué? car ſi on prend ſans examen

l'eſti-

l'estime d'autrui pour un bien, on fait dépendre sa vertu des opinions dominantes, & on ne réfléchit pas qu'il est un terme au-delà duquel l'estime d'autrui cesse d'être un bien. Ce point ne seroit-il point celui où elle commence à s'appeller gloire ?

J'ai omis exprès une opinion très-vraisemblable sur l'origine de l'amour de l'estime, parce qu'elle retombe dans celle que je viens d'exposer. La voici : Il y a un plaisir intimément uni avec l'idée de notre perfection & de notre excellence ; nous cherchons avec empressement ce qui peut augmenter cette idée flateuse, & comme nous nous défions de notre jugement, nous désirons de décider les autres en notre faveur, afin d'étayer sur quelque chose le plaisir d'être contens de nous. Il arrive à la longue par ce moyen que nous prenons goût aux louanges, & quelque manége que nous ayons employé pour nous les attirer, nous nous persuadons à nous-mêmes ce que les autres nous disent ; nous avions commencé par être vains, nous finissons par être orgueilleux.

Un homme à qui le sentiment intérieur dit tout bas qu'il a peu de mérite, impose silence à ce témoin irréprochable, prend un air avan-

tageux, un ton décidé; il s'annonce, il étale un bijou, un équipage, ou telle autre partie essentielle du mérite de ceux qui n'en ont point; & quand il a enfin trouvé des gens stupidement étonnés de ces merveilles, il prend leur sotte admiration pour de l'estime; or on n'estime que le mérite ou la perfection; il est content de ce raisonnement, & c'en est assez pour le rendre heureux, s'il a toujours occasion de le faire.

Mais pourquoi cet homme paroit-il raisonner faux? pourquoi seroit-il honteux lui-même de se reconnoitre à ce portrait? C'est que la véritable idée d'un être parfait est celle d'un être susceptible du plus haut degré de bonheur, ou d'un être capable d'en procurer autant qu'il est possible. Toute autre maniére d'expliquer le mot de *perfection* est vague. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi nous aimons à reconnoître en nous cette perfection qui nous rend propres à jouïr; il ne l'est pas beaucoup plus de comprendre pourquoi nous désirons de sentir en nous celle qui consiste à procurer le bonheur d'autrui: La bienfaisance est en elle-même agréable, outre qu'elle est une source de biens. Dire donc, que nous désirons l'es-

time

time des autres, parce qu'elle nous persuade notre perfection, c'est dire que nous désirons un moyen de bonheur.

Je pourrois maintenant faire voir comment cette Théorie s'accorde avec une constante expérience, & comment on en peut tirer les préceptes moraux qui conduisent l'amour de l'estime à sa véritable fin; mais, outre que je suis peut-être déja trop long, ceux qui savent raisonner suppléeront aisément ces parties, & ceux qui ne croyent pas le pouvoir, se seront sans doute déja rebutés de la longueur de ma Dissertation.

ARTICLE SEPTIEME.

ZEMIN & GULHINDY.

CONTE *.

DAns les tems les plus reculés du monde, les Génies qui habitoient notre globe étoient ſoumis à *Firnaz*, Eſprit bienfaiſant & favori de l'Etre Suprême. Les airs, les montagnes, les bois, les riviéres, la mer & les abymes ſouterrains obéïſſoient à ſon empire. Les Nymphes, les Sylphes & les Gnomes reconnoiſſoient ſes loix. Un panchant éternel à l'amour le rendoit l'ami du genre humain, &, de toutes ſes occupations, celle de faire du bien aux hommes lui étoit la plus chère. Leurs enfans voyoient à peine la lumiére, qu'il les mettoit ſous la protection inviſible de Génies tutélaires. Il prenoit lui-même un ſoin particulier de ceux dont la phyſionomie annonçoit une belle ame. C'étoit

 lui

* Traduit de l'Allemand.

qui encore qui, dès leur plus tendre enfance, se plaisoit à former les Poëtes, qui devoient un jour chanter la sublime vertu. Il veilloit sur le tendre cœur des filles, & sauvoit au bord du précipice l'innocence de l'ardente jeunesse.

Mais de tous ceux qu'il aimoit, un beau couple étoit l'objet de ses complaisances les plus attentives. Il l'aimoit comme il auroit aimé ses enfans. Aussi dans tout l'univers n'étoit-il point de jeunes mortels plus dignes de la tendresse du Génie. *Zemin* & *Gulbindy*, sortis tous deux du sang des Rois, étoient l'espérance de deux peuples qui couvroient les campagnes de la florissante Arabie. Un Destin immuable, dont les décrets écrits sur des tables d'or avoient été dévoilés à *Firnaz*, lioit par la fortune deux cœurs que la nature avoit déja secrettement unis par la plus puissante sympathie. Le favori de l'Etre Suprême résolut d'en faire un modèle pour la postérité, & de leur procurer une félicité, qui, comme leurs charmes & leurs vertus, surpassât celle des autres humains.

Il versa dans le cœur de *Zemin* les nobles désirs, le courage, la tendresse & tout ce qui

qui forme les Héros, non ceux qui font les fléaux des peuples, mais ceux qui par leur amour pour l'humanité méritent d'être les Dieux de la terre. *Gulbindy* occupoit encore plus que *Zemin* les soins de *Firnaz*. Il répandit sur son corps tous les charmes du printemps. L'amour brilloit dès l'enfance dans ses tendres yeux, & les ris voltigeoient comme les Zéphirs légers autour de ses lèvres, qu'ils baisoient sans cesse avec un nouveau plaisir.

Ornés ainsi des dons du Génie, l'un & l'autre avançoient en âge, sans se connoître, & l'un & l'autre étoient élevés de la même maniére. Le Génie avoit apparu lui-même à leurs parens; il leur avoit donné le plan d'une éducation conforme au but qu'il se proposoit, & ses ordres furent inviolablement exécutés.

L'amour devoit rendre le bonheur de *Zemin* & de *Gulbindy* aussi parfait que celui dont les ames vertueuses jouissent dans l'Elysée. L'un devoit être enfin nécessaire au bonheur de l'autre. Voici les moyens que *Firnaz* jugea les plus propres à faire réussir ce projet. Dès l'âge le plus tendre, il sépara le Prince de tout commerce avec le sexe. A peine eut-

il

il quitté le sein de sa mére, qu'il fut enlevé aux embrassemens des femmes. Sa mére même ne le vit plus. Une maison entourée d'une forêt, éloignée du commerce des humains, devint sa retraite. On lui choisit les instituteurs les plus renommés pour les lumiéres & les sentimens. On fit couler dans son esprit, nourri des plus utiles connoissances, une sagesse lumineuse & dégagée de l'embarras des vaines subtilités. Ce fut là que tu lui enseignas, adorable Vertu, comment vivent les hommes dignes de vivre éternellement. Ce fut là qu'il reçut les leçons de la prudence, non de celle qui régne aujourd'hui & qui excite l'indignation des belles ames, mais de celle qui enseigne l'art inestimable de faire le bonheur des peuples. On lui apprit de bonne heure à connoître le mérite des Arts & la dignité des grands talens. Deux Sages, dont les chants nobles attiroient souvent les Dieux de la forêt, avoient particuliérement gagné sa confiance. Il les aimoit & les écoutoit avec plaisir, lorsque dans des repas enjoués & au milieu des coupes couronnées de fleurs, ils célébroient les actions généreuses des Héros.

Son esprit fut ainsi formé. Les exercices

endur-

endurcirent ſon corps au travail, & il laiſſa bientôt derrière lui dans cette carriére ceux qui s'y faiſoient le plus diſtinguer.

On découvroit dans le moindre de ſes regards un eſprit élevé, & ſes maniéres annonçoient un Héros. Seize ans s'étoient écoulés, & il ignoroit encore qu'il étoit un ſexe fait pour réunir tous les charmes & pour occuper tous nos déſirs.

Les défenſes de *Firnaz* avoient impoſé ſilence à tout ce qui l'environnoit, & ni la voix de ſes amis, ni la lyre qui aime à chanter l'amour, ne l'avoient inſtruit de la félicité des amans. Son cœur avoit juſqu'alors été ſatisfait des embraſſemens du noble *Sittim*. C'étoit de tous les jeunes gens de ſon âge celui qui lui reſſembloit le plus par la figure & le caractère. Il l'avoit préféré à tous les autres pour en faire ſon ami.

Pendant que *Zemin*, ſans connoître la plus belle moitié de l'univers, grandiſſoit ſolitairement dans le ſein de la ſageſſe, *Gulbindy* étoit formée pour lui par *Firnaz* lui-même. Les ordres du Génie avoient écarté loin d'elle tous les hommes. Renfermée dans un Palais retiré, elle paſſa ſes premiéres années dans l'in-

l'innocence, parmi des compagnes aussi jeunes qu'elle, & belles comme les fleurs dont se pare la nature renaissante. Huit ans s'étoient à peine passés dans les bras de sa mére, lorsque le Génie enleva secrettement *Gulhindy*, un jour qu'elle erroit dans un labyrinthe de verdure avec sa chère *Syrma*. Tel étoit le nom de la plus belle de ses amies. Après avoir calmé ses craintes par les consolations les plus tendres, il l'entoura d'un nuage argenté, & la transporta dans une isle, dérobée à la vuë des nochers par des nuées éternelles. Douze Nymphes, rivales de la beauté de l'Aurore, reçurent *Gulhindy* sur le rivage fortuné. Elles la conduisirent par de longues allées de myrthes dans le brillant palais de marbre, où *Firnaz* avoit coutume de se retirer lorsque la méchanceté des humains l'avoit lassé d'aimer des ingrats.

Semblable au mois de Mai couronné de roses, & le plus beau de tous ses frères, *Gulhindy* s'épanouit & surpassa sans le sçavoir les Nymphes ses compagnes. Son jeune cœur n'étoit encore agité d'aucun désir, & la vertu seule avoit droit de l'émouvoir. Le Génie, qui, comme une autre *Minerve*, veilloit continuel-

tinuellement ſur elle, n'oublia rien pour diſpoſer ſon ame à recevoir l'amour qui devoit l'animer un jour. Souvent, à la lumière tranquille de la Lune, il la conduiſoit, accompagnée de *Syrma*, dans de paiſibles vallons. Là, il mêloit aux ſons de ſa guitarre d'or des chants ſublimes ſur la naiſſance de l'ame, ſur les beautés de l'heureuſe nature, ſur ſon innocence, & ſur les douceurs d'une ſainte amitié. L'harmonie puiſſante de ces accens répandoit dans le cœur ſenſible de la Princeſſe une ſatisfaction qui avoit quelque choſe de céleſte. Un ſentiment délicieux ébranlant quelquefois ſon ame, de paiſibles larmes s'échappoient de ſes yeux, & couloient comme des perles ſur ſon teint de roſes. Alors elle ſerroit tendrement *Syrma* dans ſes bras, & ſentoit redoubler ſa joie dans ceux de ſon amie. Les ſonges mêmes ne lui laiſſoient point ſoupçonner qu'il fût des plaiſirs plus vifs.

L'amitié tenoit donc dans ſon cœur la place de l'amour, & tous ſes voeux, toute ſon affection n'étoient que pour *Syrma*. C'étoit à elle ſeule que *Gulbindy* déſiroit de plaire. Elle cherchoit avec timidité dans les regards de ſon amie ſi le contentement régnoit dans ſon ame,

&

& le moindre nuage qui troubloit la sérénité du front de *Syrma* faisoit trembler la Princesse. Partagés au contraire avec sa tendre amie, ses plaisirs lui devenoient plus agréables, à peu près comme l'on voit l'activité de la lumiére augmentée par la réfraction.

Cependant approchoit le temps de la fleur de son âge. Les désirs qu'amène cette saison de nos jours, foibles dans leur naissance, s'étendent & se multiplient avec rapidité, & ce temps ressemble à un clair ruisseau, qui, à peine sorti d'un roc de marbre, coule à travers des champs fleuris, prend d'autres ruisseaux dans sa course, se gonfle & se hâte de devenir un fleuve superbe.

Les désirs de *Gulhindy* croissent avec son sein, &, lorsqu'elle s'abandonne à elle-même, elle éprouve un vuide que les baisers de son amie ne peuvent remplir. Plongée dans une agréable mélancholie, elle erre dans les ombres de la forêt; des soupirs secrets lui échappent inopinément, & le sentiment qui les excite se peint bien-tôt dans ses discours. Quels mouvemens inconnus! s'écrie-t-elle. *Gulhindy*, que sens-tu? D'où viennent ces soupirs? Que signifie ce frisson qui semble te dire quelque

chose?

chose ? Quels sont les vœux secrets qui t'enlèvent ? Quels sont les désirs que je forme, & que je ne puis satisfaire lorsque je m'abandonne tendrement aux bras de ma chère *Syrma* ? En vain je m'attache à découvrir dans ses regards si elle m'aime ; je n'y trouve point ce feu que j'y cherche, je sens même que je ne pourrai jamais l'y trouver. Ses yeux tranquilles ne s'animent point, ils ne me parlent point assez, & il semble qu'il manque quelque chose à ses baisers. Pourquoi mon tendre cœur se remplit-il au contraire de plaisir, lorsque *Firnaz* touche la guittare ? Pourquoi s'y élève-t-il des sentimens qui me surprennent ? Je me perds alors dans de douces rêveries, sans que mes pensées qui se succèdent s'arrêtent à aucun objet qui puisse me satisfaire. Quelles sont enfin ces émotions que je sens, lorsque, me promenant dans le calme de la nuit, les chants du rossignol viennent frapper mon oreille ? Il se plaint ; je partage ses peines, sans trop sçavoir ce qu'elles sont ; mon sang échauffé se précipite dans mes veines ; je devrois, ce me semble, former aussi des plaintes ; mais j'ignore de qui ou de quoi je dois me plaindre.

Voilà

Voilà comme s'exprimoit *Gulbindy*, & elle étoit étonnée de s'entendre s'exprimer ainsi. Elle s'étoit approchée d'une fontaine. Le crystal poli des eaux lui présenta son image. *Gulbindy* surprise la contemple avidement & avec admiration. Quel est cet être charmant? dit-elle. Que vois-je? Seroit-ce une Nymphe? Ah, que les ondes qui la baignent sont heureuses! Mais comment! Cet être des ondes se tourne vers moi! Il recule quand je recule! Il approche quand j'en approche, & ses traits se confondent quand je me dispose à l'embrasser! Mais si cette figure étoit mon image! Ne vois-je pas les fleurs de ces bords se répéter ainsi, & ces jasmins se peindre dans les eaux; c'est sans doute mon portrait que je vois. Les agrémens & les charmes que j'y découvre régnent sans doute sur mon visage, & je vois bien que *Syrma* ne m'a point flattée.

Mais à quoi sert toute cette beauté? Pour qui ces jouës sont-elles colorées? Que dit le sourire de cette bouche? Tout cela m'est-il donné inutilement? Cette rose m'invite à la faire éclorre sur mon sein, & s'offre à me parfumer. Mais toi, *Gulbindy*, pour qui la nature te para-t-elle? Pour qui te donna-t-elle

tant

tant d'attraits? N'y a-t-il point quelque être créé pour ſentir & pour partager les mouvemens qui m'agitent? Il eſt vrai que *Syrma* m'aime, & que je lui ſuis plus chère que ſes autres compagnes; mais ſa tendreſſe ne me fait point jouïr du plaiſir d'être aimée autant que je voudrois l'être. Ah! *Firnaz*, s'il eſt un cœur fait pour moi, que n'entend-il mes ſouhaits? Mais peut-être ſont-ils vains & ſans objet. Où eſt cet être dont je n'ai qu'une idée confuſe, & dont la préſence me devient cependant ſi néceſſaire? Ah, ſi je le trouve jamais & qu'il m'aime, ſi transporté d'une ardeur égale à la mienne il voloit dans mes bras, je m'abandonnerois aux ſiens, & je ſens qu'un rayon céleſte pénétreroit mon ame. Si ce cher objet n'étoit créé que pour moi, ſi dans chacun de ſes regards je voyois briller ce feu, ces déſirs que j'éprouve, réveillée par l'aurore j'irois au bord d'une claire fontaine cueillir les plus belles fleurs pour en orner les cheveux de cet être aimable. Couchée avec lui ſous l'ombre d'un myrthe, la tête appuyée ſur ſon ſein, je chanterois tendrement notre amour. Ah, que nos transports nous rendroient la vie délicieuſe! Ah, combien!... Mais dé-

ſirs

firs insensés ! Après quoi soupires-tu, *Gulbindy* ? Que te manque-t-il dans ce séjour de paix ? N'ès-tu pas assez heureuse sous les aîles du puissant *Firnaz* ? Mais d'où vient que la sérénité & la joie de mon enfance disparoissent ? D'où vient que le printems, dont la présence riante m'inspiroit autrefois une si douce joie, ne fait à présent qu'exciter & augmenter en moi des désirs dont je ne puis définir la nature ?

C'est ainsi que, livrée à une tendre inquiétude, *Gulbindy* s'entretenoit avec elle-même. Le Roi des Génies caché à sa vuë par un nuage, l'entendit & triompha de voir s'allumer dans son sein une ardeur dont l'excès alloit faire sa félicité.

Cependant le cœur de *Zemin* étoit troublé par des mouvemens semblables, mais plus impétueux. Son front, auparavant si serein, ressembloit à un jour d'été, qui, après une belle matinée, se couvre de voiles ténébreux. *Zemin* n'étoit plus l'image vivante des ris & de l'allégresse. Il cherchoit la solitude, fuyoit son ami, & s'enfonçoit dans des bosquets impénétrables à la lumiére. La verdure nouvel-

le & les charmes des campagnes rajeunies ne faisoient qu'augmenter son chagrin. Il auroit voulu que toute la nature fût triste, & que pour satisfaire son ame elle ne se revêtit que de sombres couleurs. Déja pendant toute une année, il s'étoit livré à ses rêveries. Il aimoit *Sittim*; mais son cœur désiroit quelque chose que toute la tendresse de son ami ne pouvoit lui faire rencontrer. Souvent il cherche à approfondir comment se sont formés dans son ame les mouvemens qui lui ont ravi son repos. Il fuit le nouveau panchant qui l'agite; il cherche à percer les replis de son cœur; mais c'est un labyrinthe où il s'égare.

Un jour, se promenant au lever de l'aurore, la tranquillité du matin & les ombres qui ne laissoient encore qu'entrevoir les objets, augmentérent sa mélancolie; il erra long-tems d'un pas incertain, & laissa enfin échapper ces paroles: Non, ce n'est pas en vain que j'éprouve des désirs; sans doute ils m'annoncent un bonheur plus grand que celui dont j'ai joui jusqu'à présent. Avec quelle ardeur souhaitai-je souvent d'être aimé de *Sittim* encore plus qu'il ne m'aime! Je m'empresse dans ces momens de l'embrasser pour épancher dans son

sein mille mouvemens différens de tendresse. Mais à peine le vois-je que mon cœur se glace & semble se resserrer. Non, quoique j'aime *Sittim*, ce n'est pas lui qui fait l'objet du panchant qui m'entraine. Mais pour qui sont ces désirs? Ne seroient-ils qu'une illusion? Seroient-ils vains comme les résolutions que les hommes prennent pendant le sommeil, ou comme les figures que forment les nuages & que le vent dissipe? Mais la nature, dans les ouvrages de laquelle le sage *Mirza* ne me fait remarquer que de l'ordre & de l'harmonie, donneroit-elle au cœur d'un être créé pour l'éternité des désirs qui surpassassent sa puissance? Non sans doute. Mais pourquoi ne vois-je pas dans *Sittim* le même trouble dont je suis possédé? Le calme régne toujours sur son visage serein. Il n'est agité par aucun désir qu'il ne puisse satisfaire. Suis-je donc le seul mécontent sur la terre, le seul qui soupire toujours, & qui toujours moins aimé qu'il ne désireroit l'être, cherche un objet dont les inclinations ressemblent aux siennes? Ah, puissante Nature, que n'as-tu produit un être semblable à celui que crée souvent mon imagination? C'est un visage céleste, & qui a

quelque chose de divin que je vois alors devant moi. Je donne à ses yeux tout le brillant de la voute azurée. Je répands sur son sein & sur ses jouës le tendre éclat de la rose, & la blancheur de l'albâtre sur son beau corps. Son regard me sourit plus noblement & avec plus de tendresse que ne m'a jamais souri *Sittim.* Tout transporté, j'embrasse cette belle chimère, qui en rougissant modestement se jette dans mes bras & tremble sur mon sein. D'où viens-tu, image enchanteresse? Habites-tu une terre plus fortunée que la nôtre? Ne serois-tu point une fleur des champs Elysées, ou la favorite des Dieux? Mais que dis-je? Non, tu ès la même après laquelle je soupirai si souvent au milieu de la nuit. A ton aspect tous mes désirs sont appaisés. Tes regards versent dans mon ame le repos, la volupté, & une joie que je n'ai jamais éprouvée. C'est toi que je cherche. C'est toi que mes soupirs conjurent de paroître à mes yeux.... Apprens moi, Nature, où tu caches cet objet, & sur quel climat roule le ciel qui éclaire ses yeux. Peut-être l'élèves-tu quelque part au milieu des rosiers, dont les fleurs se flétrissent de honte d'être surpassées par sa beau-

té. Ah, puisses-tu la conduire au-devant de mes pas! Doux Zéphirs, qui badinez autour de cette belle personne, précédez-la, lorsqu'elle approchera de moi, & avertissez-moi de sa présence par vos soupirs. Vous, ruisseaux argentés, que votre cours rapide me conduise à l'endroit fortuné où couchée au milieu des fleurs elle repose sur vos bords.

Ayant parlé ainsi, il se plongea dans la rêverie la plus profonde. *Firnaz* qui du haut d'un cédre avoit écouté *Zemin*, peignit à ses yeux le portrait de la divine *Gulhindy*. *Zemin* suit cette image à travers mille buissons, & croit la voir encore long-temps après qu'elle est disparuë. Il vole après cette ombre chérie, en suppliant les bois de ne pas lui cacher l'objet de sa tendresse. Voilà le temps, se dit *Firnaz* à lui-même, de contenter deux cœurs qui se cherchent. Je veux que *Zemin* rencontre inopinément *Gulhindy*, dont le phantôme fait l'objet de sa poursuite; qu'ils frémissent de joie en se rencontrant. Avec quelle volupté verrai-je du haut d'un nuage combien ils seront étonnés de se trouver, comment en voulant se fuir ils se sentiront arrêtés, com-

ment enfin la ſurpriſe, le plaiſir & l'admiration feront couler leurs larmes.

Firnaz ſe tranſporte auſſi-tôt ſur les aîles des vents dans la contrée où *Gulbindy* dormoit encore. Un ſonge envoyé par le Génie venoit de lui tracer l'image du Prince. Elle l'avoit vû errer dans les bois, comme ſi, entrainé par une inquiétude pleine d'impatience, il eût cherché un ami égaré. En l'appercevant, un doux friſſon avoit ébranlé tout ſon cœur, qui en ſe gonflant avec timidité ſe ſentoit emporté par une puiſſance intérieure vers ce cher objet. Mais dans l'inſtant où l'inconnu paroiſſoit la découvrir à ſon tour, attacher ſur elle un regard immobile, & dans l'enthouſiaſme de ſa joie s'élancer vers elle, le charme de l'illuſion fut rompu, &, avant que *Gulbindy* pût s'arracher à la ſurpriſe & au ſommeil, *Firnaz* vint, avec la même rapidité que la penſée parcourt les eſpaces du temps, la tranſporter ſur la route où *Zemin* cherchoit triſtement l'image qui s'étoit offerte à ſa vue.

Sortie tout à coup de ſon aſſoupiſſement, elle regarde autour d'elle, & ne peut comprendre comment elle ſe trouve dans des lieux inconnus. Mais quel ſentiment n'éprouve-t'elle

point

point lorſqu'elle voit venir à elle un être pareil à ce phantôme chéri, dont un ſonge favorable venoit de lui offrir l'image! Que ne ſentit point de même le jeune Prince à la vûe de celle pour qui, depuis ſi long-temps, il ſoupiroit en vain? Nulle expreſſion ne ſçauroit rendre ce qui ſe paſſa chez eux, & leurs tranſports ne peuvent être conçus que par des ames qu'un décret éternel de la nature deſtina l'une pour l'autre, & dont les yeux, en ſe rencontrant pour la première fois, ſe jurent un amour éternel.

Frappés d'étonnement, *Zemin* & *Gulbindy* reſtent immobiles, le cœur plein de mille ſentimens qu'ils ne peuvent exprimer.

Cependant *Gulbindy* ne pouvant réſiſter à ſa timidité naturelle, baiſſe modeſtement ſes regards dès qu'elle apperçoit dans les yeux de *Zemin* cette flamme qu'elle n'avoit jamais vu briller dans ceux de *Syrma*. Ah, *Thomſon* (*a*), que ne peux-tu me prêter ton pinceau plein de vie, pour tracer avec vérité la ſurpriſe du jeune Prince à l'aſpect des charmes répandus dans la perſonne de *Gulbindy*! Ses regards in-

(*a*) Célèbre Poëte Anglois du dix-ſeptième ſiécle.

inſpirent une eſpèce d'enthouſiaſme à ſon ame enyvrée de plaiſirs. L'admiration l'empêche quelque temps de parler; l'amour l'emporte enfin; il s'approche avec timidité de ſon amante, & lui dit: Etre, vers lequel un deſir impérieux attire mon cœur, comment te nommerai-je? De quel nom te ſaluerai-je, chef-d'œuvre immortel de la création? Non, tu n'ès point ſorti du ſein de la terre. La clarté du ciel rit dans tes beaux yeux. Tes attraits effacent tout ce que le printemps a de plus brillant. Quels enchantemens opère ta ſeule vuë, & quel n'eſt point le charme de ta préſence! Oui, tu ès celle que mon cœur agité chercha ſi long-temps au milieu du ſilence & de la triſteſſe de la nuit. Oui, c'eſt toi; ton ſeul aſpect répand de nouveau dans mon ſein cette joie de la vie, qui me fuyoit depuis ſi long-temps. Que je t'aime! Mais quoi! Tu m'évites! Tes yeux ſe promènent avec timidité autour de toi, & ſemblent craindre de rencontrer mes regards! Ah, ne me fuis point! Sens plûtôt que tu ès devenu néceſſaire à ma vie. Viens à ton ami, viens à celui qui ne déſire que toi. Il dit, & tremblant de crainte & de déſir, il ſe hâte de l'em-

braſ-

braffer, tandis qu'elle héfite encore, & que le trouble de fes fens tient fon ame fufpenduë. L'étonnement de *Gulbindy* ne l'avoit point empêchée de jetter fur *Zemin* plus d'un regard tendre. La majefté de fa figure mâle & régulière, la nobleffe de fon air, fon front ouvert, fa taille femblable à celle d'un palmier, fes yeux pleins de vivacité, où l'Amour fembloit avoir placé la perfuafion, concouroient à attirer vers lui le cœur de *Gulbindy*; mais, encore innocente & timide, elle trembla, lorfque, plein d'ardeur, il accourut pour lui donner le premier baifer. Elle veut s'échapper; une puiffance fupérieure, ta puiffance, ô Nature, vient arrêter fes pas. *Zemin* s'approche, & tous deux éprouvent un doux frémiffement. Des larmes leur échapent, lorfque, leurs yeux venant à fe rencontrer, ils lifent dans les regards l'un de l'autre tout l'excès de leur amour. *Zemin* fe jette au cou de *Gulbindy*, qui trop foible pour ne pas fuccomber à un plaifir inconnu, s'évanouit dans les bras de fon amant. L'Amour, placé dans un nuage azuré avec *Firnaz*, defcend du Ciel pour voir les tendres embraffemens de l'innocence, & pour les bénir. A l'inftant, croiffent à l'envi, dans l'en-

droit où sont ces amans, des fleurs chargées de nectar, & un sourire satisfait se répand sur toute la Nature.

Zemin & *Gulbindy*, revenus de leur premiére yvresse, se préparoient à parler, lorsqu'une lumiére pure & éblouissante vint les environner. C'étoit *Firnaz* qui sortant d'un tourbillon de flamme, parut à leurs yeux sous une forme céleste. Mortels fortunés, leur dit-il, vous qui, dociles à l'amour, goûtez des délices inconnues aux humains, voyez, mes enfans, voyez l'auteur de votre félicité. Si vous pouvez vous aimer plus que ne s'aiment les autres humains, si de vos tendres embrassemens naît pour vous un bonheur égal à celui des Dieux, c'est mon ouvrage. Le sort vous conduisoit l'un vers l'autre. Il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mais que la passion divine des Esprits d'un ordre supérieur est rare parmi les hommes! Dans des bras échauffés par un feu impur, on voit bientôt s'éteindre la flamme d'une volupté passagére, allumée par le corps seul & par le mélange séduisant de quelques couleurs. Ces feux ne méritent point le nom de l'amour, qui, pour être heureux & digne de l'immortalité, doit naître d'une

ne harmonie univerſelle de deux êtres, & de l'accord le plus parfait de tous leurs panchans. Deux amans créés pour leur bonheur mutuel ſont entraînés l'un vers l'âutre avant que de ſe connoître. Preſſés par le même déſir, leurs yeux & leurs cœurs ne ſont que joie dès qu'ils ſe rencontrent. Faire le bonheur l'un de l'autre eſt le centre où ſe réuniſſent tous leurs vœux. Semblable à un doux & clair ruiſſeau, qui fuit au travers d'une campagne fleurie, leur vie s'écoule dans les plaiſirs, & va ſe répandre dans l'éternité; leurs ames environnées d'un plus beau ciel jouïront d'un amour encore plus parfait & plus heureux que ſur la terre. Mes chers enfans, c'eſt la félicité qui vous attend. Vous vous êtes ſentis néceſſaires l'un à l'autre, & la voix de la nature, rendue plus intelligible par mes ſoins, vous a appellés à votre union. Soyez heureux, & réuniſſez vos vertus. Cher *Zemin*, que la douce tendreſſe, qui te ſourit dans les yeux bleus de *Gulbindy*, modère le courage & le feu de ton cœur héroïque. Et toi, fille des Zéphirs, fortifie ton courage de l'amour de *Zemin*, & sûre qu'il te ſert d'appui, apprends à mépriſer l'envie. Que l'humanité, le plus beau fruit de l'amour,

mour, vous enſeigne à détourner une partie de votre bonheur ſur ceux dont la proſpérité vous fut confiée par le Deſtin. La vertu, vers laquelle je dirigeai vos panchans, ne vous abandonnera jamais; car elle aime à être témoin des baiſers purs des humains, lorſque leur amour, s'élevant au-deſſus des voluptés ſenſuelles, égale celui des Eſprits céleſtes. Je vous laiſſe, chers enfans. L'amour ſera votre Génie tutélaire.

Après ce tendre adieu, *Firnaz* les bénit, s'entoura d'un nuage, & diſparut; mais il laiſſa près d'eux la ſageſſe, la joie & la paix. Elles ne ſe ſont jamais éloignées de ces deux amans, & elles ont fait admirer à la poſtérité la plus reculée le bonheur de *Zemin* & de *Gulhindy*.

ARTICLE HUITIEME.

LE SOLITAIRE,

OU

AMYNTOR ET THEODORE.

POEME.

Chant Second. *

MINUIT approchoit, une épaiſſe obſcurité couvroit toute la Nature. A travers l'horreur des ténébres, les Vents faiſoient entendre leurs longs ſifflemens; les Flots, encore irrités, aſſaillant les rochers qui ſervent de rampart à l'Iſle, portoient leurs menaces juſques aux oreilles d'Amyntor. Emporté par chaque coup de vent, couvert par chaque vague, il eſt encore dans le travail, dans l'agitation. La Mémoire, avec ſes couleurs pâles, lui retrace la tempête & ſes horreurs; il ſe

* Nous donnerons le III^e, dans le Volume ſuivant.

ſe voit arracher une ſeconde fois l'Objet qu'il chérit plus que la vie. Enfin, l'ame entraînée par le poids du corps, tombe de l'abbattement dans le ſommeil; la ſcène lugubre qui l'environnoit s'obſcurcit par degrez, bien-tôt c'eſt une nuit profonde.

Repos peu durable! La Raiſon s'endort, l'Imagination s'éveille. Elle fait ſortir de leurs demeures cachées les Illuſions, phantaſtiques enfans de la Peur ou de l'Eſpoir chimérique. Tout à coup, l'Air s'obſcurcit, la Mer s'enfle: Amyntor, tantot oppreſſé ſous une Montagne d'eau prête à fondre ſur lui, tantot élevé ſur le ſommet d'une vague, ſaiſi de vertige, ſe voit porté d'une nuée à une autre. Tantot jetté ſur un rivage inconnu, dans une vaſte ſolitude, où règnent l'obſcurité & le ſilence: il ſe traîne avec effort errant dans ces ſables immenſes, il entend de loin les flots qui rugiſſent dans ces déſerts. Soudain, précipité dans un Gouffre, il croit par une chute épouvantable tomber au centre du Cahos.

Là cependant il retrouve Theodore avec tous ſes charmes. Elle le reçoit avec un tendre ſouris: ſes beaux yeux, comme un Ciel ſans nuages,

nuages, laissent voir son Ame toute entière: Elle ne connoit point de crimes, elle ne cache point de desirs. Des Myrthes embaumez de fleurs, croissent & se courbent en berceau, des Rossignols font entendre un chant nuptial, les Amans se promènent, ils volent sur le gazon émaillé, & dans leurs transports mutuels ils font l'échange de leurs cœurs.

Trois fois Amyntor veut presser entre ses bras sa chere Theodore, trois fois elle s'échappe & s'évanouït dans les Airs. *Arrêtes, où fuis-tu?* ses cris, ses efforts le réveillent. L'impression reste dans ses sens transportez: cette image brillante charme encore ses yeux, cette voix chérie résonne encore à ses oreilles.

Douce Illusion! hélas, la reflexion la dissipe; il ne retrouve que sa douleur. Il s'élance hors de son lit; & dans les ténébres, il erre sur le rivage, comme un spectre que ses peines ont chassé de son tombeau. Il monte sur un Rocher, il veut se précipiter dans les flots.— Ce qui le retint, ce ne fut point la soumission aux volontés célestes; la Passion est trop violente pour laisser parler la Raison. Une lueur d'espérance le soutient encore. Peut-être le frêle Esquif, auquel il confia son Amante, s'offri-

s'offrira-t-il à sa vue : il tourne de tous côtez ses yeux ardens : il n'apperçoit pas même flotter ce Cadavre, qu'il couvriroit d'une terre arrosée de ses larmes.

DEJA les Heures vigilantes ouvrent les Portes de l'Orient ; l'Aurore sort avec sa Lampe couleur de pourpre. Le vaste Horizon se dévoile, il offre un spectacle grand & sauvage, si les yeux d'Amyntor étoient capables d'en jouïr. Sous ses pieds, la profonde Mer du Nord étend ses Ondes roulantes à un immense éloignement. D'espace en espace, on voit sortir comme par degrez de son sein, ses nombreuses Isles, fleurons précieux de la Couronne d'Albion. Au-delà, de hautes montagnes paroissent comme des Nuages azurez. Plus près mille & mille paysages frappent les regards surpris. Ici le Roc nud, entassé par piles sur des Roches escarpées, forme un Edifice bizarre d'une effrayante hauteur. Là le bruyant Peuplier, le vaste Chêne, le Pin à la tête élevée, embellissent leur verdure, des rayons dorez du Soleil.

Cependant Aurele, sortant d'un sommeil tranquille, tel que la tempérance le donne, pense à rejoindre le jeune Etranger & à répandre

prendre les soins que la compassion lui inspire.

Mais avant toutes choses, s'élevant à CELUI qui forma son Cœur pour sentir : » Principe » de la Lumiére, dit-il, Toi dont le Soleil » emprunte sa splendeur ; Source de vie & » d'amour, dont le regard propice ranime » en ce moment la Nature ; O le Premier & » le Meilleur des Etres ! Ton Essence ineffa- » ble se dérobe aux recherches des Mortels ; » l'Homme cependant, quoique placé au der- » nier rang des Créatures raisonnables, peut li- » re ton Pouvoir sans bornes, ta souveraine » Intelligence, imprimées dans tes Ouvrages, » en caractères aussi anciens, aussi durables » que le Soleil. Révélation toujours subsistan- » te, toujours la même, qui s'étend de Sié- » cle en Siécle & d'un Monde à un autre » Monde ! Reçoi mes hommages, Bon- » té Universelle, dont les effets se répandent » de ce Throne élevé, sur la Terre, dans les » Airs, dans les Eaux, & pénétrent tout ce » qui a vie. Tout ce qui a vie, sur la Ter- » re, dans les Eaux, dans les Airs, fait mon- » ter vers ton Thròne des louanges immor- » telles, Pere commun ! Que ma voix ani- » mée par la reconnoissance, soit entendue au

» milieu de cet Hymne universel ; qu'elle an-
» nonce une Créature couronnée de Liberté,
» capable de Vertu & de Bonheur, formée
» pour te connoitre & pour t'adorer.

» Soit que tu veuilles prolonger ma vie,
» ou qu'en cet instant la mort s'approche de
» moi, daignes, o mon Pere & mon Ami,
» me conduire innocent, au milieu des som-
» bres détours qu'habitent l'erreur & le cri-
» me, dans le Séjour Lumineux de la Paix &
» de la Vérité. «

Apre's cette élevation, mouvement d'une ame sincère, Aurèle sort, il monte le rocher d'un pas ferme, avec cette vigueur que la frugalité, que l'exercice, qu'une conscience tranquille, ce grand Cordial de la vie, entretiennent jusques à l'âge le plus avancé.

Il apperçoit l'Inconnu, couché sur la terre, abîmé dans ses pensées. Il s'arrête ; o Spectacle, dit-il, qui arracheroit des larmes à l'opulence même ! Celui qui se voyoit hier comblé des faveurs de l'Amour & de la Fortune, possesseur de tout ce que son Imagination lui peignoit de plus enchanteur ; le voilà étendu sur le sable, sous un Ciel inconnu, privé de tout, de l'espérance même. Vous que les plai-

sirs

ſirs accompagnent, que couronne la grandeur, Mortel heureux, voyez ce que vous pouvez devenir en un inſtant.

Cieux, écoutez-moi, s'écrie le malheureux Amyntor; que la douleur dont je ſuis déchiré ſe change en une affreuſe rage, qu'elle me jette dans une mortelle agonie. Je ſuis las de la lumiére. Les jours qui ſe préſentent à moi ne ſont qu'obſcurité, que deſeſpoir ..... Mais, qui ſe plaint oublie qu'il peut mourir ...... O Fille Sainte! ſi dans le repos où tu ès élevée, au-deſſus de ce Ciel périſſable, les noms les plus ſacrés ſur la Terre, & qui te furent les plus chers, le nom d'Amant, le nom d'Ami, peuvent encore te toucher; jette ſur moi un Rayon qui me guide, découvre moi le lieu fatal où ton Corps ſans Vie a été pouſſé par les flots: Que je puiſſe ...... Sort barbare, réſerviez vous un Amant à des devoirs ſi douloureux! Que je puiſſe rendre à ces précieux reſtes les derniers honneurs, baigner de mes pleurs cette urne glacée, hâter l'inſtant qui doit mêler ma cendre à cette cendre chérie!

Tels étoient mes regrets, dit Aurèle en s'approchant. Tout ce que le cœur peut éprouver de douleur & de rage déchiroit mon ſein

tour à tour. Ecoute, vertueux jeune Homme; &, par l'excès de mes malheurs, apprens à supporter les tiens. Tu vois un Homme dont le commencement, dont le milieu de la Vie, employés avec honneur dans des actes de vertu, firent respecter le nom par ce petit nombre d'hommes dont la louange est glorieuse. Cette autre source du bonheur le plus continuel, la Paix, la tendresse domestique, répandoit sa douceur sur mes jours. Possesseur d'une Epouse accomplie, les nœuds de l'amitié joints aux nœuds de l'Amour, unissoient nos volontés: nous avions mêmes craintes & mêmes espérances, même Terre & mêmes Cieux. Je tombe, Amyntor, de cet heureux état dans l'exil, dans la misére; confondu avec des scélerats, je me vois flétri par cette Vengeance publique, dont l'infamie ne devroit s'attacher qu'au Crime!

Et cela, ô Raison suprême, cela part d'un Pouvoir qui réclame ton Autorité; qui s'arroge un Droit Divin, pour violer impunément ces Loix que tu observes toi-même!

O Toi qu'un long exil a dû instruire, Monarque qui as senti le joug de l'oppresseur;

ſeur; (*) entens la voix de ton Peuple, qui gémiſſant ſous un ſemblable joug, te conjure, par ces jours que tu paſſas dans l'indigence, dans l'angoiſſe, d'avoir pitié de ſa miſére.

Loin de moi, cependant, cette licence effrénée, qui ſous le nom d'Amour de la Patrie, cache la haine d'un légitime Gouvernement. Que les Loix ſoient les Gardes du Prince & les Gardiennes du Peuple. Qu'elles maintiennent ainſi le premier de nos Droits, le premier de nos Biens, l'ame de toute Jouïſſance, la Liberté, Héritage de tout Etre qui penſe, Privilége irrévocable de l'Humanité.

Mais ſi, nous refuſant ce que le Ciel nous accorde, le Monarque oſe dédaigner ce qui fait ſon meilleur Droit à la Couronne, ſi loin d'être le Berger de ſes Peuples il en eſt le

* C'eſt aux dernieres années du Régne de Charles II. que l'Auteur fixe le tems du ſujet de ſon Poëme. *Ceux*, dit-il dans ſa Préface, *qui gouvernoient l'Ecoſſe ſous ce Prince ... reduiſoient au déſeſpoir les Peuples de ce Pays; les pilloient, les empriſonnoient & les maſſacroient enſuite pour avoir cédé aux effets du déſeſpoir où ils les avoient reduits. Ils pourſuivoient, ſous le nom de fanatiques & de ſéditieux, tous ceux qui attachés à leur Patrie prenoient la défenſe des Loix. J'ai entre les mains la Copie d'un Acte, dont l'Original, ſigné du Roi Charles, ſe trouve dans la Sécrétairerie, où l'on commande de faire ſur ces malheureux des exécutions militaires, ſans procès ni conviction.*

TAYLOR INST. OXFORD

Raviſſeur; la ſoumiſſion à ce Tyran eſt une Trahiſon envers le Genre-Humain. Le Ciel ordonneroit-il d'adorer la Peſte, ou le Tremblement de Terre, dans les tems que leur rage dévore ſes Victimes par milliers?

Et cependant, ô douleur! tel fut le ſort de notre infortunée Patrie. Le bruit de nos chaines, nos gémiſſemens qui s'élevoient de ces antres ſauvages, annoncèrent aux Cieux notre déſolation, accuſérent la cruauté d'un Bras qui exterminoit en Bourreau ceux qu'il auroit dû ramener en Frère.

C'eſt dans ce gouffre que s'abîma mon bonheur. Moi-même, Amyntor, comme ſi j'euſſe été une peſte publique, redoutée de la Société, abhorrée de la Nature, on me condamne, ſans me citer, ſans m'entendre; le prix du ſang eſt mis ſur ma tête; l'on déchaine contre moi tous les meurtriers que la cupidité excite au carnage: l'indigne commiſſion de les conduire eſt donnée à mon Ennemi mortel, à un homme connu, déteſté par les actes inouïs de la plus affreuſe barbarie. Le prétexte, o Ciel! puis-je le dire ſans craindre d'allumer votre Tonnerre, le prétexte de la Religion avoit rendu cet homme ſanguinaire,

plus redoutable que les Monſtres des forets. Il arme ſes Suppots, Troupe exercée dans tout ce que l'art des Bourreaux inventa de plus cruel, Scelerats familiariſés avec les plus noirs forfaits. La flame vole devant eux, le brigandage marque la trace de leurs pas. Cet azyle, ces ombrages, où depuis ſi longtems l'Amour & la Vertu avoient choiſi leur retraite, que la Guerre avoit reſpecté, devient le Théatre de leurs fureurs. Mon Epouſe, ma Fille, ſont trainées par ce Barbare, au milieu du tems conſacré au repos, au milieu des cris de ceux qui ſont témoins de ſa lâche fureur, hors de leur Lit & de leurs Foyers. Il veut arracher d'elles, à force de menaces & de tourmens, l'aveu du lieu de ma retraite. Il les retient captives dans ſa demeure abhorrée. Ah! qu'aucune de mes penſées ne s'échappe vers cette Côte fatale; toute la Paix qui m'a tant couté à établir dans mon ame, feroit bientôt naufrage, mes eſpérances céleſtes s'abimeroient dans le déſeſpoir. EMILIE, tendre Epouſe, & toi, ma THEODORE, ſeul gage de notre amour!

IL parloit encore .... mais, ô Muſe plaintive, tout le pouvoir que vous avez de percer le

cœur, d'arrêter le ſang dans les veines glacées, tous vos Accens douloureux, expreſſions de l'Agonie, ſuffiront-ils pour rendre ce que » ſentit Amyntor! » O ciel, qu'ai-je entendu, » Aurèle... O confuſion, horreur! Eſt-ce » vous le plus injuſtement traité, le plus in- » fortuné de tous les hommes! Hélas, vous » futes Pére. Sur ce fatal rivage... votre Theo- » dore....... A ces mots il tombe, un froid mortel a ſerré ſon cœur, ſa vie eſt une ſeconde fois ſur le point de s'envoler.

Tel qu'un Voyageur aux pieds duquel éclate la foudre, reſte immobile d'effroi; ſes yeux ſont fixes, égarés, ſes membres roidis, c'eſt un marbre, monument d'épouvante: tel parut ce malheureux Pére, à ce mot affreux, trop intelligible, quoiqu'à demi prononcé. Il n'a pas la force de pouſſer un ſoupir, aucune larme ne peut couler, tous ſes ſens ſont glacés d'étonnement & d'horreur. Tout à coup, tel qu'un homme, dont un rêve funeſte a troublé le cerveau & allumé la fureur, Amyntor ſe léve, il tire un poignard; » C'eſt » moi, c'eſt moi, s'écrie-t-il, qui dois porter » la peine de tant d'injuſtices; c'eſt ainſi que » je mets fin aux horreurs de ma deſtinée. «

Il

Il léve le bras. Aurèle le saisit; il parcourt avec des yeux effrayés & un cœur palpitant tous les traits de ce beau jeune homme, pour se rappeller s'ils lui sont connus: O funeste entreprise! s'écrie-t-il enfin. Qui que tu sois garde-toi d'attenter sur tes jours. N'ajoute pas à tes crimes, si du moins tu ès capable de crime, un forfait dont la Nature frémit. O Souverain Juge! l'homme osera-t-il donc violer tes ordres, & au moment de sa rébellion, se jetter en ta présence redoutable, encore teint d'un sang qu'il ne s'est point repenti d'avoir versé! Rappelle tes esprits, Amyntor, souvien-toi de ce que tu ès, des Droits & de la Justice de celui dont la main est présentement sur toi. Mais parle: Quoique tremblant encore de ton action furieuse, je suis pressé de savoir ce que signifie.... Ah je n'en dois pas demander davantage! Ma Theodore..... O Ciel! ai-je donc péché au-delà de la mesure de ta Grace? Mais moi, qui reprens ce jeune homme de sa rage, me laisserai-je emporter à de semblables excès? Le Ciel l'avoit accordée à mes vœux, le Ciel retire ce don de sa faveur; dans l'une & dans l'autre de ces dispensations il est également adorable.

Pé-

Pénétré de honte & d'admiration, Amyntor revient enfin à lui-même. Il se jette aux pieds du Vieillard, il attache avec transport sur sa main ses lèvres tremblantes; ses yeux, grossis de larmes, sont remplis de crainte, de confusion, de respect; ils parlent au défaut de sa bouche, ils cherchent, ils évitent les regards du vénérable Solitaire; ces mouvemens tumultueux permettent à peine à sa langue mal assurée de prononcer ces paroles: » Qu'as-tu » fait? Pourquoi sauver un misérable? Tu ne » peux le connoitre sans le détester. Ton » honneur, ta tendresse, ta fidélité, tous tes » devoirs prononcent contre moi. Je suis.... » Ah détourne tes regards, ces regards effra- » yans & augustes; laisse moi dire ce que j'ab- » horre..... O Ciel, o Vertu, pardonnez si » je voudrois renoncer à ce que la Nature » veut que je respecte! Elle m'a fait fils de » ROLANDO; par vos liens, plus sacrés » que ceux de la Nature, je suis étranger à » ses crimes..... Le Fils de Rolando, ah Ciel, à mes pieds, en mon pouvoir! Quel affreux combat au dedans de moi!... ma raison ébranlée..... D'un seul coup, malgré l'Ocean qui nous sépare, percer le Cœur de

mon

mon Ennemi..... Loin de moi, mouvemens indignes d'une ame vertueuse; je me laisserois aller aux forfaits que je déteste dans mon Persécuteur ! Tandis qu'il parle, le poignard demeure suspendu sur le jeune homme prosterné: les bras ouverts, Amyntor semble hâter le coup fatal qu'il implore. Mais le fer tombe de la main d'Aurele; la pitié triomphe; il alloit la témoigner, lorsqu'une troupe d'Insulaires s'assemble soudain autour d'eux. Ils viennent, suivant l'ancienne coutume qu'ils observent religieusement, offrir leurs soins & leurs secours à l'Etranger.

Ils avoient pour Chef le sage MONTANO, dont le tems a blanchi la tête, dont les yeux percent le sombre avenir.

Aurèle, après quelques momens, le tire à part, & lui confie Amyntor. Sauvez-le de lui même, dit-il; &, sans attendre sa réponse, il s'éloigne & porte dans sa demeure les pensées dont il est agité.

Fin du second Chant.

PART I.

ARTICLE NEUVIEME.

LE PLAISIR.

ODE.

» DAns les bras de la Molesse,
» Couché sur un lit de fleurs,
» De ta séduisante yvresse
» Goûte les fausses douceurs,
» Voluptueux Epicure;
» Esclave de la Nature,
» Qu'elle enflame tes désirs:
» Loin de moi tout vain systême;
» L'œil de la Sagesse même
» Veillera sur mes Plaisirs.

» Oui, l'Autel où se consument
» Et ton Cœur & ton Encens,
» Est le Bucher où s'allument
» Tes remords les plus pressans:
» Quand on soupire après elle,
» Sous une image infidelle
» La volupté nous séduit;
» Mais est-elle satisfaite?

» L'a-

» L'ame languit inquiéte,
» Et le charme se détruit.

Ainsi la vaine apparence
Des vertus que je vantois,
Me consoloit de l'absence
Des jours que je regrettois;
Mais j'entendis Epicure,
Bientôt à mes vœux parjure
Mon foible Cœur tressaillit:
Tu touches à ton Aurore,
Dit-il, elle brille encore;
Tu gémis, elle s'enfuit.

Attendons que les ténèbres
Nous arrachent aux Amours,
Et par des plaintes funèbres
N'empoisonnons pas nos jours:
Qu'une éternelle Tendresse
Eteigne, allume sans cesse
Le Flambeau de tes désirs;
Que la Décence timide
Soit moins le voile perfide
Que l'aiguillon des Plaisirs.

Sur ces gazons vois Zéphire;
Flore fuit devant ses pas,

Il l'atteint, elle ſoupire,
Rougit & lui tend les bras:
En ſuccombant, elle implore,
Contre un Vainqueur qu'elle adore,
Une Vertu qu'elle craint:
Sa pudeur tendre & naïve
Rend leur Volupté plus vive;
Fuit-elle? Leur feu s'éteint.

Quand au ſein de l'Onde émue
La Mer enfanta Cypris,
De ſa beauté toute nue
Les Dieux parurent ſurpris:
Ils volérent auprès d'elle;
Mais la brillante Immortelle
Ne put frapper que leurs yeux:
Au ſein de l'onde tranquile
Ils ſuivent ſa conque agile,
Plus étonnés qu'amoureux.

Bientôt l'auſtère Sageſſe,
Qui pour les Dieux s'allarma,
Voulut voiler la Déeſſe
D'un tiſſu qu'elle forma:
Le ſort trahit ſon attente,
Et ſa ceinture décente

Fut

Fut la gloire de Venus :
Les Désirs se rallumérent,
Les Cœurs séduits adorérent
Des traits qu'ils ne voyoient plus.

Zéphirs, volez sur ses traces,
Soulevez ce voile heureux,
Aux soins importuns des Graces
Opposez vos tendres jeux.....
Arrêtez ... les Dieux soupirent,
Plus contens quand ils désirent,
Qu'heureux au sein des Plaisirs.
Pour rendre Venus plus belle,
Ce tissu jaloux recelle
L'essain fougueux des désirs.

Le Désir le plus frivole
Vaut mieux que la Vérité :
Le Plaisir léger s'envole
Dès qu'il n'est plus souhaité ;
Il nâquit de l'espérance,
Il meurt dans la Jouïssance,
Le Dégoût seul lui survit :
Et dans l'Amoureux Empire,
Empressé quand il désire,
Il s'endort quant il jouït.

Tout eſt plaiſir dans la vie,
C'eſt au Cœur à le ſaiſir:
Partout il ſe multiplie,
Heureux qui ſçait le choiſir!
Déſire, à ta ſoif avare
Le Ciel lui-même prépare
Des bienfaits toujours nouveaux.
Choiſis: tu vois ſur tes traces
Les Arts, la Gloire, les Graces,
Le Travail & le Repos.

Mais l'Aquilon ni Borée
Ne donnent point les beaux jours.
C'eſt l'haleine tempérée,
Des Zéphirs & des Amours:
Vois la timide Hirondelle,
En paſſant du bout de l'aîle,
Elle oſe effleurer les mers:
Evite un plaiſir extrême:
Plus vif que la foudre même,
Il fuit comme les éclairs.

Sous les froids Glaçons de l'Age,
Plus ardent qu'en ſon Eté,
Anacréon, ce vrai Sage,
Connut ſeul la Volupté;
Il réprimoit la Nature,

Moins

Moins pour vaincre ſon murmure,
Que pour aiguiſer ſes traits;
Ennemi de la licence,
Il jouït avec prudence,
Et ſentit avec excès.

Ainſi parloit Epicure,
Et ranimant mes déſirs,
Sur les loix de la Nature
Je réformois mes Plaiſirs.
Cher ami, dont la tendreſſe
Peut au Maître de Lucréçe
Donner même des leçons,
Qui joins aux talens d'Homère
L'Art d'aimer, le Don de plaire,
L'art des Combats aux Chanſons.

Tu ſçais qu'après ma Thémire,
Mes Amis furent mes Dieux,
Et que ſi je prens la lyre,
C'eſt pour Thémire & pour eux:
Recoi mon ſincere hommage;
Entr'elle & toi je partage
Ma tendreſſe & mes accens:
Que n'ai-je ton art, Thémire,
Pour chanter ce qu'il m'inſpire,
Et peindre ce que je ſens!

ARTICLE DIXIEME.

EPITRE

A M. J. J. Rousseau C. D. G.

SAge Rousseau, quel caprice bizarre,
Quelle tristesse à toi-même barbare,
Peut te forcer, victime de l'ennui,
A te punir des sotises d'autrui?
Est-ce en fuyant qu'on fait la guerre au crime?
L'homme est du mal l'auteur ou la victime:
Mais tous sont-ils lâches, ingrats ou faux?
Quelque vertu luit parmi leurs défauts;
D'où je conclus que c'est une injustice,
De ne les voir que comme amis du vice.
Mais faudra-t-il, parce que nos Jardins
Parmi les fleurs produisent des venins,
Que nous armant d'une injuste faucille,
Nous moissonnions l'œillet & la jonquille?
Que confondant le jasmin & le houx,
Nous nous privions des parfums les plus doux?
Voi sans regret, sur les mêmes racines,
Briller la rose & croître les épines.
Dès le matin voi l'adroit papillon
Succer la fleur & braver l'aiguillon:
Fai comme lui: choisis, & que ta haine
N'englobe point toute l'espèce humaine.
Sans t'offenser d'un brillant oripeau,

Vois

Voi l'homme enfin du côté le plus beau.
Non, que j'approuve un lâche parasite,
D'un plat Midas louangeur hypocrite,
Qui sous ses yeux exalte ses talens,
Lorsqu'en secret il rit à ses dépens,
Et qui le voit, non tel qu'il devroit être,
Non tel qu'il est, mais tel qu'il veut paroître:
Ni que je veuille, enchaînant ton humeur,
Te faire un art de déguiser ton cœur:
Qu'au lieu du fond ne montrant que l'écorce,
Cœur, langue, esprit soient toujours en divorce.
Tous faux semblans doivent être proscrits;
Toute imposture est digne de mépris.
Dédaignons-la; mais réprimons notre ire,
Et n'allons pas, des traits de la Satyre,
Aiguillonnant les méchans & les sots,
Faire pâtir les bons de nos propos.
De la vertu l'excès devient un vice:
On est injuste à force de justice;
Et dans les mœurs trop de sévérité,
Conduit souvent à la perversité.
Parce qu'Ibis dans ses infames rimes,
Rend les beaux arts complices de ses crimes,
Ou qu'Archiloque a fait des vers mordans,
Dois-je proscrire Arts, Sciences, Talens,
Et ramener aux siécles d'ignorance
Tant d'Ecrivains, ornemens de la France?
Non, à l'Artiste inspire ta vertu,
Et par l'art même instruit & combatu,
A ses remords, ainsi que la Fontaine,
Il dévouera ses talens & sa veine.
Detruis l'abus, & non l'art innocent;

Punis

Punis l'auteur, & fai grace au talent.
Quoi, voudrois-tu qu'une pitié bizarre,
Lasse à la fin de voir le fer barbare
Rougir nos champs du sang des bataillons,
Fondit le soc qui trace nos sillons?
Tu les as vûs ces arts & ce génie,
Quand les vertus en régloient l'harmonie,
Loin de corrompre & de gâter les cœurs,
Par le plaisir rectifier les mœurs.
Dans ta sagesse en vain tu t'envelopes:
N'espérons pas, austères misantropes,
Du cœur altier des perfides humains
Chasser l'erreur à force de dédains:
Par amour seul ils se laissent conduire:
Il faut leur plaire avant de les instruire,
Les attirer par des discours flatteurs,
Et les lier par des chaînes de fleurs.
L'humanité des sages adorée,
Par les méchans n'est point deshonorée:
Qui compatit aux miséres d'autrui,
Est cher au monde, & les Dieux sont pour lui.
Ton bon Patron, le vertueux Socrate,
Se cachoit-il à sa patrie ingrate?
Non, rassemblant ses disciples heureux,
Il les instruit en riant avec eux,
A leur raison n'expose ses mystéres,
Que lorsqu'à fond il voit leurs caractères;
Avec bonté fait raisonner Criton,
Et jusqu'aux Cieux s'éléve avec Platon.
Par sa douceur il touche, persuade,
Forme, paîtrit l'ame d'Alcibiade:
Il fit cherir l'honneur, la bonne foi.

Pour-

Pourquoi, Rouſſeau, lorſqu'il revit en toi,
Qu'à ſon ſecours la ſageſſe t'appelle,
Ne pas en tout imiter ton modèle?
Tout homme eſt né pour la ſociété;
Tu lui dois tout, juſqu'à ta probité.
Rien n'eſt à nous; ſans ceſſe elle reclame
Dons de l'eſprit & qualités de l'ame;
C'eſt un dépôt, il ne t'eſt pas permis
De lui ravir ce qu'elle t'a tranſmis:
C'eſt aux oiſeaux carnaciers & funébres,
A fuir le jour & chercher les ténébres;
L'obſcurité, l'exil ſont faits pour eux;
Mais au retour des zephirs amoureux,
Lorſque les bois reprennent leur parure,
Le roſſignol doit charmer la nature:
Elle applaudit au tribut de ſes airs,
Et s'embellit au bruit de ſes concerts.

ARTICLE ONZIEME.

EPITRE

A MADAME ...

DEpuis que les feux du Printems
Ont réchauffé le ſein de l'antique Cybelle,
Ma Thémire habite les champs,
Et je n'y ſuis point avec elle!....
Gazon, par ſes pieds délicats
Tu ſens fouler ton herbe tendre;
J'y crois voir ſon beau corps s'étendre,
Et te livrer tous ſes appas.
Fleurs, qu'elle produit ſous ſes pas,
Par ſes mains vous êtes cueillies,
Et vous en êtes embellies.
Zéphire, ton ſouffle amoureux
Se joue à travers ſes cheveux;
Et, ce qui redouble ma peine,
Ta vive & pénétrante haleine,
Dans des baiſers voluptueux,
Va ſe confondre avec la ſienne.
Miroir mouvant, cryſtal des eaux,
Fleuves, fontaines, clairs ruiſſeaux,

Vous

Vous suspendez votre murmure,
Pour la mieux retracer à ses yeux satisfaits:
Vous la voyez au fond des liquides Palais
Où coule votre source pure;
Vous en dévorez tous les traits;
Vous possedez tous ses attraits.....
Hélas, je porte envie à toute la nature!
Ce papier même, cet écrit,
Ouvrage de mon cœur, & non de mon esprit,
Cette Lettre, où je peins l'excès de ma tendresse,
Allarme ma délicatesse.
Lettre, plus heureuse que moi,
Les beaux yeux qui me font la loi
Vont être occupés à te lire!
Elle te tiendra dans sa main!
Elle te cachera peut-être dans son sein!
Ah, si je le croyois..... Si l'aveugle destin
T'alloit faire jouir du seul bien où j'aspire,
Tu ne partirois pas, & ma juste fureur.....
Mais que dis-je? Partez, lignes dépositaires
Des feux qui consument mon cœur:
Puissent vos brulans caractères
De son ame insensible échauffer la froideur!

FIN DU TOME SIXIE'ME.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. Discours sur *la Fiction.* pag. 3
ART. II. *Codicille du Docteur Jonathan Swift.* 42
ART. III. Discours sur ces paroles; *L'homme est plus grand par l'usage des talens que par les talens même.* 78
ART. IV. Réflexions sur l'*Enthousiasme.* 110
ART. V. Pensées détachées sur *les Incrédules.* 130
ART. VI. Dissertation sur *l'Amour de l'Estime*, précédée d'une Lettre. 163
ART. VII. *Zemin & Gulhindy*, Conte. 182
ART. VIII. *Le Solitaire*, ou *Amyntor & Theodore.* Poëme. Chant second. 205
ART. IX. *Le Plaisir.* Ode. 220
ART. X. Epitre à Mr. J. J. *Rousseau*, C.D.G. 226
ART. XI. Epitre à *Madame* ... 230

FIN.